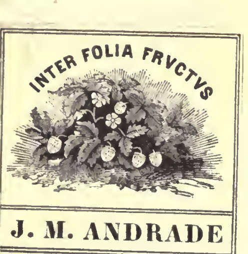



INTER FOLIA FRVCTVS
J. M. ANDRADE

VOYAGE
AU CANADA.

TOME PREMIER.



Weld. D. Mariage Sc.

Auberge et Voiture publique dans les états-unis.

VOYAGE
AU CANADA,

Pendant les années 1795, 1796 et 1797,

PAR ISAAC WELD,

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS, ET ENRICHI D'UNE CARTE GÉNÉRALE DU PAYS, ET DE ONZE PLANCHES, OFFRANT LES POINTS DE VUE, LES PLUS REMARQUABLES, ET NOTAMMENT LE FAMEUX SAUT DE *NIAGARA*.

TOME PREMIER.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE MUNIER.

Chez LEPETIT jeune, Libraire, Palais Égalité galeries de bois, n°. 225.

8.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Le public accueillera, sans doute, la relation d'un voyage, dont l'objet étoit de visiter un pays, dans lequel la nation Française, qui le compta long-temps parmi ses possessions, s'est autant illustrée par ses revers que par ses succès. La perte du Canada fut sensible à la France, qui avoit fait vai-

nement de nombreux sacrifices pour la prospérité de cette colonie. A l'exception des indigènes, dont l'attachement envers les premiers colons ne s'est jamais démenti, et même dure encore, la population en étoit toute Française ; et le lecteur, en parcourant cet ouvrage, verra que les Canadiens, quoique depuis quarante ans soumis à des lois étrangères, sont toujours Français, par l'esprit, les mœurs et le langage.

L'auteur de ce Voyage nous apprend dans une préface, qui remplie de détails étrangers à sa relation n'a pu trouver place ici, qu'il l'a entrepris dans le dessein de juger par lui-même, si les rapports divers que l'on a faits sur la situation heureuse et florissante des Etats-Unis, sont conformes à la vérité, et si la condition des sujets de la Grande-Bretagne est meilleure, ou moins favorable que celle des habitans de ces mêmes Etats. Ses observations à l'é-

et par-là même, consommeroient leur ruine, en voulant réparer leurs pertes.

On trouvera, dans le Voyage de M. Weld, des détails intéressans sur tout ce qui concerne l'agriculture et le commerce. Il ne s'est pas borné aux seuls objets d'utilité. Admirateur passionné des beautés de la nature, il n'a pu, dit-il, qu'être vive-

ractère des plus inquiétans, passa la mer Atlantique, pour examiner quelles ressources l'Amérique septentrionale pourroit offrir à ceux que leur mauvaise fortune forceroit à quitter leur terre natale.

ment frappé de la magnificence qu'elle déploie dans les pays qu'il a parcourus. Non-content de les décrire, il a dessiné lui-même les sites les plus pittoresques, qu'il a rencontrés, et il en a décoré son ouvrage. Les planches qui sont jointes à cette traduction, égalant pour l'exécution, celles de l'édition originale, ne peuvent que donner une idée favorable et des talens du dessinateur et de ceux du graveur.

Nous avons cru ne pouvoir

mieux terminer le troisième volume de ce Voyage, que par une Notice historique sur le Canada, depuis l'époque de la découverte, jusqu'à celle de la cession de cette vaste contrée à l'Angleterre.

VOYAGE

VOYAGE
AU CANADA,
ET DANS LA PARTIE
SEPTENTRIONALE
DES
ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de l'auteur sur les côtes d'Amérique. — Description de la baie et de la rivière de la Delaware. — Les passagers ne peuvent débarquer avant d'avoir été visités par les officiers de santé. — Arrivée de l'auteur à Philadelphie. — Plan de cette ville. — Description de ses quais et de ses édifices publics et particuliers. — Remarques et observations sur son hôpital et sa prison.

Philadelphie, novembre 1795.

NOUS avons éprouvé toute sorte de contrariétés en traversant la mer Atlantique. Le temps a presque toujours été mauvais, et tantôt les calmes, tantôt des vents violens de l'ouest

ont tellement retardé notre marche, que ce n'a été qu'au cinquante-neuvième jour depuis notre départ d'Irlande, que nous avons découvert les côtes d'Amérique. Je n'essayerai pas de vous peindre la joie des passagers à la vue de la terre. Leurs yeux fatigués du spectacle monotone que le ciel et la mer leur offroient depuis si long-temps, alloient enfin se porter sur une scène riante et variée. La gêne à laquelle ils étoient condamnés dans l'étroit navire qui les portoit, touchoit à son terme. Lorsqu'on a fait soi-même un voyage de long cours l'on conçoit facilement combien étoit vif le plaisir qu'ils éprouvoient.

Le premier objet que l'œil découvre en approchant de la côte d'Amérique, au sud de New-York, sont les sommités des arbres qui couvrent tout le rivage, jusqu'aux bords de la mer. De loin elles ont l'apparence de petites îles; mais à mesure qu'on en approche, elles se réunissent dans un seul massif. Une haute forêt paroît sortir progressivement du sein des flots, et se présente enfin aux regards dans toute sa majesté. Le point de terre que nous découvrîmes d'abord, touche à la baie de la Delaware. Nous passâmes avant midi entre les caps May et Henlopen. L'intervalle

qui les sépare n'est que de dix-huit milles, mais la baie où nous entrâmes, après les avoir dépassés, en a trente de largeur. Elle se rétrécit graduellement jusqu'à Bombay Hook, situé à sept lieues de l'Océan. C'est là qu'elle reçoit les eaux de la Delawaré, qui lui donne son nom. Cette rivière a six milles de large à son embouchure. A Reedy-Island, vingt milles plus haut, sa largeur est réduite à moitié, et n'est plus que d'un mille à Philadelphie, qui est éloignée de la mer de cent vingt milles.

Les rivages de la baie sont très-bas, de même que ceux du fleuve, jusqu'à une distance considérable de son embouchure, et sont couverts par-tout, ainsi que la côte, d'une vaste forêt, excepté dans un petit nombre d'endroits où des marais étendus en interrompent la continuité. On ne peut imaginer des paysages plus rians que ceux que nous découvrions successivement, en remontant vers Philadelphie. Les arbres n'étoient pas encore entièrement dépouillés de leur feuillage, et les riches teintes jaunes ou pourprées, que l'automne avoit répandues sur celui des peupliers et des chênes, se marioient admirablement pour le plaisir des yeux, au vert sombre des

hauts pins. Le cristal uni du fleuve, qui serpente et coule lentement, réfléchissoit les couleurs variées des objets qui embellissent ses bords, et les images d'une multitude de vaisseaux de diverses grandeurs, qu'on voit, aussi loin que l'œil peut s'étendre, voguer silencieusement à l'aide du flux qui les fait remonter. A mesure qu'on approche de Philadelphie, les bords du fleuve s'élèvent, et à gauche, où les bois sont plus rares, on aperçoit un nombre infini de jolies fermes, dont quelques-unes s'étendent jusqu'au bord de l'eau. A droite sont les côtes du New-Jersey, couvertes d'une épaisse forêt, qui s'étend sans aucune interruption jusqu'en face de la ville.

Il ne faut ordinairement que vingt-quatre heures aux vaisseaux pour remonter jusqu'à Philadelphie, et lorsque le vent est favorable; mais par malheur il nous manqua lorsque nous entrâmes dans la rivière, et nous ne pûmes avancer qu'à l'aide du flux, qui parcourt à-peu-près trois milles par heure. Une marche si lente ne pouvoit que me causer beaucoup d'ennui; et j'aurois bien desiré descendre à terre beaucoup au-dessous de la ville; mais le capitaine ne voulut pas me le permettre. Une maladie pestilentielle ayant

désolé cette capitale de la Pensilvanie, en 1793, le corps législatif passa une loi, qui assujettit au paiement d'une amende considérable tout patron de navire destiné pour Philadelphie, qui permettroit qu'un homme de son équipage, soit marin, soit passager, descendît sur aucun point du rivage faisant partie de l'état, avant que l'officier de santé ait fait l'inspection de son vaisseau; et qui porte que toute personne qui enfreindroit ce réglement malgré lui, sera condamnée à un emprisonnement de longue durée. Comme cette loi pourroit n'être pas connue dans quelques-uns des vaisseaux destinés pour la Pensilvanie, il est enjoint aux pilotes de la notifier aux maîtres et aux passagers de tous les navires qui arrivent, et ils en ont toujours des exemplaires avec eux. L'officier de santé, qui est un médecin habile, réside au port Mifflin, à quatre milles au-dessous de Philadelphie, où l'état entretient une petite garnison. Chaque navire envoie pour le chercher, un bateau au rivage. Après avoir été ballotté près de deux mois sur l'Océan, j'éprouvois les angoisses de Tantale en me voyant si près du rivage, sans qu'il me fût permis d'y descendre.

On n'aperçoit Philadelphie, lorsqu'on y

arrive par eau, qu'à la distance de trois milles. Jusque-là une pointe de terre couverte d'arbres en dérobe la vue. Dès qu'on l'a doublée, on découvre cette ville, et c'est le point d'où elle se présente sous le jour le plus avantageux. A mesure qu'on en approche, son apparence décroît. L'on finit par ne plus voir qu'un amas confus de magasins construits en bois, dont le plus considérable s'élève sur une plate-forme de terres rapportées, et les quais projetés fort avant dans la rivière. Ces quais sont construits en bois. Leur forme est celle d'un rectangle. Ils s'avancent dans toutes sortes de directions, et sont extrêmement commodes pour l'embarcation des marchandises, car les plus gros navires marchands en approchent d'aussi près qu'on peut le desirer. La rue appelée Water-Street, est derrière les quais, et se prolonge parallèlement à la rivière. C'est ordinairement la première où l'on passe après être débarqué; et les étrangers qui jugeroient des autres rues par celle-ci, s'en formeroient une idée très-défavorable, car elle n'est ni propre ni commode. Elle n'a que trente pieds de large; et immédiatement derrière les maisons situées du côté le plus éloigné de l'eau, s'élève une haute colline au

pied de laquelle on croit que la rivière couloit autrefois, et qui intercepte l'air. Cet inconvénient est encore aggravé par les odeurs fétides qui s'exhalent des immondices et de la boue dont cette rue est couverte, et dont sont remplies quelques-unes de ses maisons où il n'y a pas d'habitans. Le méphitisme y est si fort, que je regarde comme dangereux d'y passer. C'est là que prit naissance cette fièvre jaune, pestilentielle, qui, en 1793, fit de si terribles ravages. L'air qu'on y respire est très-insalubre, sur-tout en été; et je ne puis concevoir que les habitans, après en avoir si cruellement ressenti les effets meurtriers, ne prennent pas plus de précautions qu'auparavant, pour s'en garantir. On a d'autant plus lieu d'en être surpris, que les autres quartiers de la ville sont aussi remarquables par la propreté qui y règne, que celui-ci par les immondices dont il est encombré.

C'est sur le terrain uni, qui est au haut de la colline derrière Water-Street, que furent élevées les premières maisons de Philadelphie. Le fondateur de cette ville ne vouloit pas qu'il en fût construit entre la colline et la rivière; mais aucune loi positive ne l'ayant

interdit, la commodité de cet emplacement engagea plusieurs personnes à y bâtir, et chaque année encore, on resserre le lit de la rivière, par de nouveaux quais construits à plus grande distance du rivage que les anciens. Ce n'est pas le seul point dans lequel on se soit écarté du plan adopté dans le principe. Le terrain destiné à la construction de la ville avoit la forme d'un carré, long de deux milles, qui s'étendoit au bord de la rivière Schuylkill à celui de la Delaware, et qui avoit un mille de large. On commença les constructions près de cette seconde rivière; mais au lieu de les étendre vers la Schuylkill, où elles ne couvrent qu'un espace d'un demi-mille, on les prolongea sur le bord de la Delaware, où elles ont deux milles d'étendue. Cette rivière est beaucoup plus considérable que l'autre, ce qui lui aura, sans doute, obtenu la préférence. On appelle *maisons de franchise*, celles qui sont élevées hors du carré tracé dans l'origine, parce que la juridiction du corps municipal ne s'étend pas dans cette partie de la ville; aussi les rues y sont-elles bâties très-irrégulièrement, tandis que dans la cité elles se coupent toutes à angle droit, conformé-

ment au plan primitif. La rue principale a cent pieds de largeur : celle des autres varie depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts. Elles sont assez bien pavées avec du caillou dans le milieu. Les deux côtés, revêtus en briques rouges, sont destinés au passage des gens de pied.

Les maisons, qui forment la cité, sont presque toutes construites en briques. Un très-petit nombre seulement le sont en bois. Dans les anciens quartiers de la ville, elles sont, en général, petites, peu commodes, et d'une architecture grossière ; mais dans les nouveaux, on en trouve beaucoup qui, à l'élégance de la construction, réunissent l'avantage d'être bien aérées et distribuées avec intelligence.

Il n'y a cependant pas plus de deux à trois édifices, dans toute la ville, qui puissent attirer l'attention par leur grandeur et leur forme ; et encore ne découvre-t-on que de foibles traces de l'art dans leur ordonnance. Le plus remarquable et le plus étendu, est situé dans le Chesnut-Street, et n'est pas encore achevé. Il est construit en briques et en marbre d'un bleu pâle. L'élégance et la simplicité font le mérite de sa construction,

qui a déja coûté cinquante mille guinées, et qui est une preuve de l'opulence croissante de Philadelphie.

Quant aux autres édifices publics, ce sont des masses de briques rouges, entassées sans goût, ornées de cette sorte de marbre dont nous venons de parler, et dans lesquelles le génie de l'architecture ne se montre nulle part. Il faut en excepter cependant le nouveau palais des États-Unis, et l'église presbytérienne deHigh-Street.La façade decelle-ci est ornée d'un beau portique, soutenu par six colonnes d'ordre corinthien, mais on ne peut le voir que de très-près, parce qu'il est masqué par la maison du marché, construite en face, au milieu de la rue. Les édifices les plus remarquables après celui-ci, sont le palais des Etats, l'hôtel du président, l'hôpital, la maison de correction et la prison.

Le palais des Etats est situé dans Chesnut-Street, et l'on ne sauroit le voir sans surprise et sans admiration, si l'on se rappelle que, lorsqu'il fut élevé, il ne s'étoit encore écoulé que cinquante-trois ans depuis la construction de la première cabane sur le terrain que couvre maintenant Philadelphie. C'est dans

ce palais que siége le corps législatif de l'Etat; c'est là qu'étoit réuni le congrès, et que le corps municipal se rassemble. La salle destinée aux représentans qui forment la chambre basse, a soixante pieds de longueur. Tout y respire la simplicité. Une galerie ouverte à tous ceux qui veulent y entrer, a été pratiquée à l'une des extrémités, et l'escalier qui y conduit, aboutit immédiatement à la rue. La salle du sénat est dans l'étage au-dessus, et beaucoup plus ornée que la précédente. La cour suprême de justice des Etats-Unis, celle de Pensilvanie et les juridictions particulières de Philadelphie, siégent à l'hôtel de ville.

L'hôtel, destiné au président des Etats-Unis, fut construit avant qu'on eût formé le dessein de changer le siége du gouvernement. Le plan de cet édifice fut tracé par un propriétaire qui demeuroit auprès de Philadelphie, et qui connoissoit bien l'art de l'architecture; mais le comité de citoyens choisis pour l'examiner et en diriger l'exécution, crut le perfectionner en changeant la place des étages, et en transposant le rez-de-chaussée au premier, et réciproquement, de sorte que les pilastres, qui devoient repo-

ser sur le haut des fondations, sont maintenant suspendus en l'air. Le même comité décida, non moins judicieusement, que les fenêtres des principaux appartemens, qui devoient être ouvertes sur une vaste place située devant la façade de l'édifice, seroient placées sur les arrière-cours des maisons voisines. Cet édifice n'est pas encore achevé, et l'époque où le gouvernement doit être transféré à la ville fédérale de Washington, est si prochaine qu'il est vraisemblable que le président des Etats-Unis ne l'occupera jamais. Il n'est pas encore décidé quelle sera sa destination : les uns croient qu'on en fera l'hôtel de ville ; d'autres, qu'on y logera le gouverneur de la Pensilvanie ; mais cette dernière opinion n'a aucune probabilité, car le traitement qu'on lui accorde est si peu considérable, qu'il ne le mettroit pas en état d'occuper convenablement une maison qui auroit le quart d'étendue de celle dont il s'agit.

L'hôpital est parfaitement bien aéré. La propreté y règne par-tout. Les malades et les infirmes y sont traités avec tant de soin, qu'on ne sauroit voir nulle part un établissement du même genre, qui remplisse mieux l'objet auquel il est destiné. Le plan de ce bâti-

ment a la forme d'un H. Il n'y a encore qu'une aîle et une partie du centre d'achevés, mais la construction du reste se poursuit avec activité. Il est élevé de deux étages, et le rez-de-chaussée est distribué en loges, où les fous sont renfermés. A l'exception des maladies contagieuses et malignes, toutes les autres sont traitées dans cet hôpital, et les malades même, qui ne peuvent y être admis, reçoivent les conseils des médecins qui y sont attachés, et sont fournis de médicamens par l'apothicairerie de la maison, sans qu'il leur en coûte rien.

En 1793, les fonds productifs de cet établissement se montoient à la somme de 17,000 l. sterling. Il a aussi la propriété de quelques autres biens, mais qui, jusqu'à présent, n'ont encore donné aucun revenu. Cette même année, le corps législatif lui a accordé une somme de 10,000 liv., pour subvenir à la dépense des constructions nouvelles, et ajouter à l'ancien établissement une maison pour recevoir les femmes en couches, et une autre pour les enfans-trouvés. Cette maison reçoit, chaque année, des dons considérables de divers particuliers. Ceux dont la libéralité s'élève à une certaine somme, ont le droit

d'en choisir les directeurs, qui sont au nombre de douze, et dont la nomination se renouvelle tous les ans. Ces directeurs confient le soin des malades à six des médecins et chirurgiens les plus expérimentés de la ville. un chirurgien et un apothicaire sont à demeure dans la maison. Depuis l'année 1756 où cet hôpital fut bâti, jusqu'en 1793, inclusivement, près de neuf mille malades y ont été reçus, et la santé de plus de six milles d'entr'eux y a été rétablie ou améliorée. Il est situé dans l'enceinte de la ville, mais éloigné de plus d'un quart de mille de tout autre bâtiment, et son enclos offre de spacieuses promenades à l'usage des convalescens.

A peu de distance du lieu où il est situé, et plus loin des autres habitations, se trouve la maison de travail (Bettering House), dont le gouvernement est confié aux surveillans des pauvres. C'est un bâtiment considérable, construit en briques, et entouré de promenades et de jardins très-étendus. On y donne de l'ouvrage aux pauvres de la ville et des environs, et ils y trouvent une nourriture saine et un logement commode. Pendant la saison rigoureuse, plusieurs per-

sonnes âgées et réduites à la détresse, viennent y chercher un asyle, et retournent dans leurs foyers à la fin de l'hiver. Pendant le temps qu'elles passent dans cette maison, elles ne sont soumises à aucune règle gênante. Elles peuvent aller librement dans l'intérieur et au-dehors. Une bonne conduite est la seule chose qu'on exige d'elles. La dépense de cet établissement est couverte par le produit d'une taxe établie sur la ville.

La prison est un vaste édifice, bâti en pierre commune. On y a pratiqué, d'après un nouveau plan, des loges solitaires, et tous les appartemens de la maison sont voûtés pour prévenir les dangers du feu. Derrière le bâtiment il y a de grandes cours, environnées de hautes murailles. Il n'existe nulle part, je crois, de prison aussi sagement gouvernée. D'après les nouvelles lois pénales de la Pensilvanie, récemment publiées, aucun crime n'est puni de mort, excepté l'assassinat au premier chef, c'est-à-dire, commis avec préméditation, ou pour favoriser l'exécution d'un rapt, d'un vol ou de quelque autre tentative criminelle. Tout autre crime est puni par un emprisonnement solitaire dont la durée est proportionnée à

son énormité. On croiroit d'abord qu'un tel châtiment est trop doux pour des crimes atroces, et que n'étant pas public, il ne doit pas être assez efficace pour en détourner les hommes qu'un penchant pervers porte à les commettre. Mais un examen plus attentif démontre que cette peine est très-sévère; et l'expérience a prouvé qu'elle fait plus d'impression qu'aucune autre sur l'esprit du peuple. La peine de mort devroit sans doute paroître la plus terrible à cette partie de la multitude que le frein des lois peut à peine contenir. Mais la crainte qu'elle lui inspire s'affoiblit, si l'on en renouvelle souvent le spectacle sous ses yeux. Aussi, dans les pays où, comme en Angleterre, on en fait un fréquent usage, est-elle loin de produire les effets salutaires que le législateur s'en étoit promis. On y voit tous les jours des malheureux condamnés à perdre la vie, en expiation de leurs crimes, attendre le moment fatal sans donner le plus léger signe de crainte; et leurs compagnons, qui les environnent, ne les trouvent à plaindre que parce que la justice les empêche d'achever la carrière de crimes qu'ils avoient commencée. Quant à ceux qui ne sont pas encore assez endurcis

endurcis pour être inaccessibles aux remords, et qui sentent toute l'horreur du sort qui les attend, leurs camarades ne négligent rien pour bannir les craintes qui les obsèdent et ranimer leur courage. Ils leur rappellent que le supplice auquel ils sont condamnés, n'aura qu'un instant de durée; et combien n'en ont-ils pas vu eux-mêmes supporter cette courte épreuve avec la plus tranquille fermeté!

Il ne se passe pas de mois qu'on ne fasse en Angleterre des exécutions nombreuses; et parmi les vagabonds qui infestent cette contrée, on en trouveroit à peine un seul qui n'ait vu quelqu'un de ses semblables suspendu au gibet. Personne n'ignore le peu d'effet que ce spectacle produit. Mais confiné dans les ténèbres et dans la solitude, l'homme à qui la loi inflige une telle réclusion, souffre cent fois par jour un tourment plus cruel que la mort. Il n'a rien autour de lui qui puisse le distraire. De cruelles réflexions occupent son esprit sans relâche, et des fantômes lugubres ne cessent d'obséder son imagination. Aussi, quelque endurci qu'un homme soit dans le crime, dès qu'il est réduit à une telle situation, le repen-

tir ne tarde pas à trouver accès dans son cœur.

Les lois de la Pensilvanie, en établissant ce genre de peine, n'ont pas eu en vue seulement l'expiation du crime commis, et les effets salutaires, que le châtiment qui lui est infligé produit sur la multitude; mais elles se sont encore proposé ce que presque tous les autres codes ont négligé, de changer le cœur du coupable et de corriger ses mœurs. Tout est réglé, dans la prison, de manière à atteindre, aussitôt qu'il se peut, un but si desirable; aussi semble-t-il que ce ne soit qu'une maison de pénitence. Dès qu'un criminel y arrive, on le lave avec soin, on coupe ses cheveux, et on lui fournit un habillement propre, s'il n'en a pas. Ensuite on le renferme dans une loge solitaire, longue d'environ neuf pieds, et large de quatre. Il ne peut y voir personne, excepté le geolier qui est chargé de lui donner ce qui est nécessaire à la vie, mais à qui il est interdit de lui parler, hors le cas d'une absolue nécessité. S'il se montre d'un caractère rebelle, ou si le crime qu'il a commis est atroce, il est confiné dans une, loge où il ne jouit pas

même de la lumière du ciel. C'est là le châtiment le plus sévère qui puisse lui être infligé.

Deux fois par semaine, douze personnes choisies annuellement parmi les habitans de la ville, visitent la prison, dont l'inspection leur est confiée. Les citoyens s'offrent avec empressement pour remplir cette fonction assujettissante, à laquelle aucune espèce d'émolument n'est attachée. Les douze se partagent en plusieurs comités, qui, tour-à-tour visitent toutes les parties de la prison, pendant un laps de temps déterminé, et font leur rapport à tous les inspecteurs, qui, à des époques fixes, se réunissent en assemblée générale. C'est d'après ces rapports que les inspecteurs, avec le consentement des juges, prescrivent la manière dont chaque prisonnier doit être traité pendant sa détention. Ils ont égard, en la réglant, à la nature du crime et au repentir que témoigne celui qui s'en est rendu coupable. La plus sévère punition qu'on puisse lui infliger, est de le renfermer seul dans une loge privée de lumière. Celle qui suit, est la réclusion dans une loge éclairée. La troisième est la même peine, mais adoucie par la permission de s'occuper à quelque ouvrage. Le sort le

plus doux est de travailler en compagnie, avec les autres.

Les prisonniers sont obligés de se baigner deux fois par semaine. Ils trouvent dans l'intérieur de la prison tout ce qui est nécessaire pour cet objet, ainsi que pour changer de linge, dont ils sont soigneusement pourvus. Ceux qui habitent les loges solitaires, n'ont pour nourriture que du pain et de l'eau ; mais on donne du bouillon, de la soupe, des puddings et autres choses semblables à ceux à qui il est permis de travailler. Deux fois par semaine on leur distribue de la viande, mais en petite quantité. L'eau est la seule boisson dont ils fassent usage ; aucune autre ne leur est permise sous aucun prétexte ; et l'expérience démontre qu'ils n'en ont pas besoin pour avoir la force d'exécuter les ouvrages auxquels ils s'appliquent, tandis que le vin et les autres liqueurs spiritueuses n'auroient d'autre effet que de rendre leur esprit indocile ou moins flexible. On les emploie de préférence aux travaux qui leur étoient déja familiers, à moins que la localité n'y mette obstacle. S'il n'en est aucun dont ils aient fait l'apprentissage, on les instruit à l'un de ceux qui

paroissent analogues à leurs dispositions. Les cordonniers sont réunis dans une chambre particulière. Les tailleurs dans une autre, les charpentiers en occupentune troisième, et ainsi de suite; les tailleurs de pierre, les forgerons, les cloutiers, etc. etc. travaillent dans les cours.

Cette maison, si on en excepte le quartier des loges, qui est très-éloigné du reste des bâtimens, a l'air d'une grande manufacture. La décence et le bon ordre y règnent partout, et l'œil du spectateur n'y est jamais affligé par l'aspect de ces figures sales et hideuses, qu'il est si ordinaire de rencontrer dans nos prisons. Loin d'avoir quelque insulte à craindre en visitant celle-ci, à peine semble-t-il qu'on soit aperçu lorsqu'on en traverse les différentes divisions. Il est interdit aux prisonniers de parler, si la nécessité ne les y oblige. Il leur est également défendu de rire, de chanter, ou de faire aucun autre bruit semblable. Un surveillant, qui ne les perd jamais de vue, ne permet à aucun d'eux de se porter au travail avec nonchalance; et dans le cas de la plus légère infraction aux règles établies, le délinquant est sur-le-champ confiné dans l'une des loges

solitaires, et réduit au pain et à l'eau, jusqu'à ce qu'il revienne au sentiment de son devoir. La crainte que cette punition imprime à tous ceux qui l'ont éprouvée, est telle, qu'il est rarement nécessaire de l'infliger deux fois à la même personne.

Les femmes sont entièrement séparées des hommes, et employées à des ouvrages convenables à leur sexe. Les prisonniers, qui travaillent, mangent ensemble dans une salle très-spacieuse, et tous assistent, les jours de dimanche, à l'office divin. Le ministre du culte converse avec eux, de temps en temps, et ne néglige rien pour éclairer leur esprit et rectifier leurs principes. Les inspecteurs, lorsqu'ils visitent la prison, en font autant; et le succès de leurs soins réunis est tel, que chaque détenu, lorsqu'il recouvre sa liberté, est devenu, en quelque sorte, un homme nouveau, tant l'habitude du travail qu'il a prise, et les instructions salutaires qu'il a reçues, produisent d'excellens effets. On a également le plus grand soin de lui procurer de l'ouvrage au moment de sa sortie. C'est une des règles établies, dans cette maison, que personne ne peut la voir sans la permission des inspecteurs. La santé des pri-

sonniers est l'objet d'une attention vigilante : il y a des appartemens convenable s, destinés pour ceux qui sont malades, et des gens de l'art, sont chargés d'en prendre soin.

Le rapt est le crime que les lois punissent de la plus longue détention : en ce cas, elle doit être de dix ans au moins, et de vingt-un au plus. Pour celui de haute-trahison, le temps de l'emprisonnement varie depuis six jusqu'à douze ans. Il y a des prisons dans tous les comtés de la Pensilvanie, mais aucune n'est encore administrée sur le même plan que celle qui vient d'être décrite. Aussi, arrive-t-il souvent qu'on envoie, des différentes parties de l'état, les criminels, à la prison de Philadelphie, pour y passer le temps que doit durer leur détention.

Cette maison est si sagement conduite, que, loin d'être à charge au trésor public, elle lui produit, chaque année, un revenu considérable.

CHAPITRE II.

Population de Philadelphie. — Caractère de ses habitans; leurs mœurs, leurs amusemens. — Les Américains perdent promptement leurs dents. — Théâtres. — Quakres. — Audiences publiques du président des Etats-Unis. — Eglises, voitures, tavernes, domestiques. — Caractère du petit peuple.

Le dénombrement des habitans de Philadelphie, fait en 1790, en porte le nombre à quarante-deux mille. Mais l'accroissement continuel de la population et l'affluence des étrangers font présumer qu'il s'élève maintenant à cinquante mille, malgré les ravages de la fièvre jaune, qui, en 1793, y fit périr quatre mille personnes. Une partie des habitans est née en Angleterre, en Irlande, en Écosse, en France. D'autres, et c'est le plus grand nombre, sont des Américains issus de familles originaires de ces diverses contrées. Presque tous s'occupent à quelque genre de commerce ou d'affaires, et il n'y en a que très-peu qui, sans exercer de profession connue, vivent du produit de la fortune qu'ils ont eux-mêmes amassée; encore ceux-

ci, loin de rester oisifs et de négliger les moyens d'accroître leur propriété, recherchent-ils sans cesse les occasions de vendre avantageusement les biens qu'ils possèdent, et d'en acheter d'autres à meilleur marché. Il seroit difficile de trouver dans tout ce pays un propriétaire qui n'eût pas quelque intérêt dans la vente et l'achat des terres, genre de spéculation que l'on peut regarder comme une branche de commerce en Amérique.

Dans une grande ville telle que Philadelphie, dont les habitans s'y sont réunis de tant de pays différens, il doit régner une grande diversité d'usages et de mœurs; mais c'est une remarque faite par les Américains des autres provinces, et par les Européens, que l'esprit d'hospitalité et la politesse envers les étrangers en sont généralement bannis. La hauteur, l'ostentation, l'orgueil se font remarquer dans les cercles les plus distingués de cette ville; et ceux qui les composent semblent appeler, par leurs vœux, l'établissement d'un ordre de noblesse qui les mette légalement autant au-dessus de leurs concitoyens, qu'ils y sont déja dans leur propre estime. Le peuple, en général, comme s'il

soupçonnoit toujours de tramer quelque dessein contraire à ses intérêts, met dans ses manières une froideur et une réserve qui blesse le cœur de ceux qui, pour le connoître, sont venus dans le pays qu'il habite. Il règne dans les sociétés particulières une tristesse que rien ne peut dissiper; et c'est une chose ordinaire, même dans les maisons les plus agréables, de voir une assemblée de vingt à trente personnes assises autour de la salle, sans s'occuper d'aucun autre amusement que de converser, la plupart à voix basse, chacune avec celle qui l'avoisine. Ces compagnies se réunissent entre six et sept heures du soir. On y sert le thé avec beaucoup de cérémonie. A dix heures, chacun s'en retourne chez soi, et il en est peu qui ne soient fatigués d'être restés si long-temps immobiles. Cependant ils connaissent les divers jeux de cartes, et ne sont point étrangers ni à l'art de la danse, ni à celui de la musique. Ils n'ont encore fait que peu de progrès dans ce dernier, mais ils excellent dans l'autre, qui est leur amusement favori.

Les femmes, en général, sont très-jolies pendant leur jeunesse; mais un petit nombre de couches efface toute leur beauté. Leur teint

se flétrit; elles perdent leurs dents; on a peine à croire que ce soient les mêmes personnes. Il est rare de voir une femme de quarante ans, mère d'une famille nombreuse, qui conserve encore ses attraits. Les médecins ont recherché la cause qui fait perdre les dents de bonne heure aux hommes et aux femmes nés en Amérique. Quelques-uns ont cru la voir dans l'intensité du changement soudain de température qu'on éprouve souvent dans cette contrée du chaud au froid; mais les nègres, qui n'y sont pas moins exposés que les autres, ont des dents dont la blancheur et la beauté sont remarquables; et les sauvages, bien moins défendus que les hommes civilisés, contre les effets du climat, conservent les leurs sans altération. D'autres imaginent que l'usage immodéré des confitures produit ce fâcheux effet. Il est vrai qu'il s'en fait dans les villes une consommation excessive; mais il n'en est pas de même dans les campagnes, où cependant les hommes et les femmes en général, mais sur-tout ces dernières, perdent aussi leurs dents de très-bonne heure. Je regarde comme plus vraisemblable qu'il faut l'attribuer à l'usage presque universel qui se fait de salaisons, en Amérique. Le

peuple de la campagne, sur-tout, mange du porc et du poisson salé pendant presque toute l'année.

Ce n'est qu'après que la guerre pour rétablir l'indépendance de l'Amérique eut éclaté, que l'on commença à souffrir à Philadelphie quelques amusemens publics. Dans les temps antérieurs, le corps municipal, composé en grande partie de Quakres, secte dont l'esprit est peu libéral, s'étoit constamment opposé à tout établissement de cette nature. Mais à présent il y a dans la ville deux théâtres et un amphithéâtre. L'un des deux premiers n'est presque d'aucun usage. Il est construit en bois et n'a rien de remarquable. C'est celui qui fut élevé d'abord. L'autre est bâti en briques et bien distribué dans l'intérieur; mais sa grandeur n'est pas proportionnée à celle de la ville. Les spectateurs ont l'habitude désagréable d'y fumer. Ceux que l'odeur du tabac incommode, ne peuvent s'y soustraire qu'en sortant de la salle. Pendant les entr'actes, on boit de la bierre et du vin dans le parterre comme dans une taverne. L'Angleterre et l'Irlande fournissent à ce théâtre presque tous ses acteurs. Aucun d'eux

n'est remarquable par ses talens; ils sont à-peu près au niveau de nos acteurs de province. L'amphithéâtre est en bois. Il sert à l'équitation, et l'on y exécute divers exercices semblables à ceux d'Astley. Pendant l'hiver, on y donne des bals tous les quinze jours, et quelquefois des concerts.

Pendant l'été, tous ceux qui peuvent quitter la ville vont habiter les maisons de campagne situées dans les environs; et le cours des plaisirs est suspendu. L'hiver est la saison où ils règnent. Alors le congrès est assemblé, et la navigation du fleuve étant d'ordinaire interceptée par les glaces, les opérations du commerce ont moins d'activité.

Le président revient presque toujours à la ville avant l'ouverture du congrès, et il y réside pendant tout le temps de la session. Il tient une audience publique une fois par semaine, entre trois et quatre heures du soir. Il y paroît en habit de cérémonie, et les ministres étrangers s'y présentent vêtus de la même manière, excepté celui de France, qui y paroît toujours en négligé, pour ne rien dire de plus. Les particuliers peuvent y venir habillés comme ils jugent

à-propos. M[me]. Washington tient aussi assemblée une fois par semaine. Les dames se placent avec cérémonie autour de l'appartement, et on leur sert du thé, du café, etc. (1).

Philadelphie est la ville d'Amérique où il se trouve le plus de Quakres; mais leur nombre n'y est plus dans la même proportion qu'autrefois, avec celui des autres habitans. Il ne s'élève pas à présent à plus d'un quart de la totalité, non par l'effet d'aucune diminution; il s'est au contraire sensiblement accru; mais parce que les sectateurs des autres communions se sont encore plus multipliés par le concours d'étrangers qui se fixent continuellement dans cette ville. Les Quakres ont cinq temples consacrés à leur culte public; les Presbytériens et les Dissidens, six; les Anglais épiscopaux, trois; les Luthériens allemands, deux; les Catholiques

(1) Je n'ai pas eu occasion de savoir si le président actuel tient un lever, à l'exemple de son prédécesseur. Le parti démocratique censura vivement cet usage pendant l'administration du général Wasghington, prétendant qu'il étoit contraire à l'esprit d'un gouvernement républicain, et destructif de cette égalité qui doit régner parmi tous les citoyens. *Note de l'auteur.*

romains quatre; et les Luthériens suédois, les frères Moraves, les Méthodistes et les Juifs, un pour chacune de leurs communions. Les jours de dimanche, tout le monde est vêtu avec une grande propreté, et les classes les moins aisées, sur-tout, sont très-décemment habillées. C'est un usage assez général parmi les habitans de choisir ces mêmes jours pour faire de petites excursions dans la campagne.

Les voitures dont on se sert à Philadelphie, et dont le plus grand nombre est construit dans cette ville, sont des carrosses, des chariots, des chaises, des cabriolets, et des chariots légers. Un petit nombre d'équipages sont extrêmement fastueux; mais un élégante symplicité seroit plus conforme au goût anglais, sur lequel les Américains se règlent assez généralement dans toutes leurs modes. La diligence est, je crois, une espèce de voiture particulière à l'Amérique. Le corps en est plus long, mais de la même forme que celui des carrosses. Le front est tout ouvert, et le cocher est assis sur un banc placé sous l'impériale de la voiture. Il y a deux siéges pour les passagers, qui, tous ont le visage tourné vers les

chevaux. L'impériale est soutenue par de petites colonnes placées aux quatre coins. Les portières sont ouvertes au-dessus des panneaux, et garnies de rideaux pour prévenir les effets du mauvais temps. Ils se déroulent, en descendant, et s'attachent à des boutons placés des deuxcôtés. Il y a aussi un rideau de cuir par lequel on peut séparer, si l'on veut, le conducteur des passagers.

Les chariots légers sont construits d'une manière semblable, et peuvent contenir depuis quatre jusqu'à douze personnes ; mais ils sont travaillés avec moins d'art que les diligences, et n'ont pas, comme ces dernières, des panneaux vernis et une porte de chaque côté. Les voyageurs sont obligés d'y entrer en passant par-dessus le siége du cocher. Ces chariots sont d'un usage général en Amérique, comme voitures de voyage.

Les tavernes, et l'on comprend toutes les auberges sous cette dénomination, sont assez mauvaises à Philadelphie. Si on en excepte un petit nombre, elles ne valent pas mieux dans le reste du pays. On reçoit dans toutes les voyageurs de la même manière. Lorsqu'ils arrivent, on les introduit dans une chambre

commune

commune à toutes les personnes de la maison, et qui sert de salle à manger. Les étrangers y prennent leurs repas ensemble, et par-tout ailleurs que dans les grandes villes, la famille de l'hôte se met à table avec eux. Il est rare, même dans les villes, qu'on puisse obtenir l'usage exclusif d'une chambre ou d'un cabinet, et ce n'est qu'avec peine qu'on peut se faire servir à déjeûner ou à dîner séparément. Si l'on peut avoir une chambre, dans laquelle il n'y ait qu'un seul lit, on doit être fort content. Souvent les voyageurs sont entassés dans des appartemens où ils ont peine à passer dans l'étroit intervalle qui sépare les lits. (1) Ceux qui séjournent quelque temps dans les villes considérables, prennent d'ordinaire un logement dans les hôtels garnis, qui y sont en grand nombre; mais il en seroit

(1) Allant à Baltimore, par la voiture publique, je passai une nuit à Elkton. Je vis en arrivant beaucoup de voyageurs à l'auberge, et je demandai à l'hôte comment on étoit couché chez lui. Il me parut fort surpris d'une telle question, et d'un air important me répondit, que je ne devois pas craindre de le trouver au dépourvu sur ce point, et qu'il y avoit au moins onze lits dans une seule de ses chambres. *Note de l'auteur.*

pas facile d'y être admis, si l'on ne faisoit en même temps marché pour la table.

Dans toutes les auberges de ville ou de campagne, et sur-tout dans les dernières, on ne doit s'attendre qu'à un service inexact; car, excepté dans les Etats du Midi, où les nègres sont nombreux, il est extrêmement difficile par-tout ailleurs, de se procurer des domestiques. Presque tous ceux qu'on voit à Philadelphie sont des Européens qui ont abandonné leur pays natal; encore la plupart d'entr'eux ne restent-ils dans cette condition que jusqu'au moment où, ayant amassé quelques épargnes, ils peuvent quitter leur maîtres et suivre le penchant si naturel à l'homme, de vivre dans l'indépendance. Il est facile à quiconque est doué de quelqu'industrie d'y parvenir en Amérique. Le petit nombre de domestiques, dont le service se prolonge auprès de leurs maîtres, ne sont retenus que par des gages exorbitans. Quant aux Américains, on n'en voit aucun qui soit digne de quelque estime, et qui consente à se mettre au service d'un autre. Ils pensent qu'un tel emploi ne convient qu'à des nègres; et encore, ceux-ci, dans la Pensilvanie et dans les autres Etats, où l'on a fait des réglemens pour

parvenir à l'abolition graduelle de l'esclavage, sont-ils instruits par les Quakres à se regarder, sous tous les rapports, comme les égaux de leurs frères les blancs, et cherchent-ils à les imiter par des manières impertinentes. Il n'y a aucune différence entre les hommes et les femmes sur ce point.

J'observerai ici, que parmi les basses classes du peuple d'Amérique, en général, et sur-tout à Philadelphie, on remarque une grossièreté qui excite la surprise des étrangers. Je ne veux pas censurer par-là le peu d'égards et de respect qu'elles témoignent aux classes qui sont au-dessus d'elles, ni préconiser l'usage contraire qui règne en Angleterre et en Irlande; ce que je blâme, c'est l'absence totale de la simple civilité avec laquelle on se plaît toujours à voir les hommes se traiter réciproquement. Quelle que soit la différence de leur condition, elle n'a rien qui ne s'accorde soit avec les lois de la nature, soit avec le véritable esprit de la liberté, comme le prouve l'exemple des sauvages errans dans les vastes forêts du Nouveau-Monde, et qui sont de tous les hommes qui existent, les plus libres et les plus indépendans. Dans les Etats-Unis, au contraire, les gens du peuple

répondent d'une manière impertinente et brusque aux questions les plus civiles, et se font un jeu d'insulter les personnes dont l'extérieur annonce quelque supériorité sur eux, sans doute pour montrer qu'ils s'estiment leurs égaux. Il n'est aucun moyen d'en obtenir un traitement poli. Il semble qu'ils regardent une telle condescendance comme incompatible avec la liberté, et qu'ils ne connoissent d'autre manière de prouver aux étrangers celle dont ils jouissent, que de les accueillir avec une grossièreté pleine d'insolence.

CHAPITRE III.

Voyage à Baltimore. — Description des environs de Philadelphie. — Ponts flottans sur la Schuylkill. — Moulins sur la Brandy-Wine-Crique. — Progrès récens sur le mécanisme des moulins à moudre le blé. — Description de la ville de Wilmington. — Maisons construites avec des troncs d'arbres. — Mauvaise qualité des routes. — Beaux sites, peu goûtés par les Américains. — Tavernes. — Rivière de Susquehannah. — Ville de Baltimore. — Description de son port, et de ses édifices publics et particuliers. — Caractère de ses habitans. — Pays entre Baltimore et Washington.

Le 16 de novembre, je partis de Philadelphie pour me rendre à Baltimore. La voiture publique est le seul moyen de transport dont puissent se servir les voyageurs, qui n'en ont pas une en propre avec des chevaux; ou du moins, pour s'en procurer une particulière de louage, de Philadelphie à Baltimore, il faudroit la payer fort cher. L'usage de louer des voitures et des chevaux, de distance en distance, n'est pas encore établi en Amérique.

La contrée qui environne Philadelphie est bien cultivée, et l'on y voit un grand nombre de jolies maisons de campagne; mais son aspect est trop nu, car on a impitoyablement abattu presque tous les arbres qui la couvroient,

pour en faire du feu, et laisser le terrain libre à la charrue. On n'y voit pas même de haies pour enclorre les héritages, parce que les habitans croient qu'elles appauvrissent la terre si on les laisse croître. Les champs sont entourés, ou de pieux qui forment une palissade, ou d'une clôture angulaire, que l'on construit avec des barres de bois, longues de huit à neuf pieds, grossièrement façonnées, et placées horizontalement l'une sur l'autre, comme les barres d'une porte. Mais chaque rangée, au-lieu d'être disposée sur la même ligne que les rangées qui l'avoisinent, forme avec elles un angle suffisant pour que l'extrémité des barres qui la composent, puisse être solidement appuyée sur celle des deux rangées à qui elle touche. Comme cette sorte de clôture, à cause de sa direction en zigzag, occupe un terrain au moins sextuple de celui, que couvriroit une palissade ordinaire, et qu'il faut aussi beaucoup plus de bois pour la construire, on n'en fait guère usage dans les endroits où le bois et la terre se sont élevés à un prix considérable, comme il arrive toujours dans le voisinage des grandes villes.

La route qui conduit à Baltimore, passe sur l'un des trois ponts flottans, qu'on a con-

struits sur la Schuylkill, à peu de distance de Philadelphie, sur celui qui est le plus près de son embouchure. Cette rivière, dans l'endroit où on la traverse, a deux cent cinquante verges (cent vingt-cinq toises) de largeur, et présente une très-belle perspective. Ses bords sont élevés des deux côtés, et offrent, sur une ligne de plusieurs milles, des situations délicieuses pour des maisons de campagne. On en voit une très-élégante, bâtie dans le goût anglais, immédiatement au-dessus du pont. Elle touche à des jardins publics et à une auberge, où l'on trouve plusieurs appartemens bien meublés, et où les habitans de Philadelphie se réunissent fréquemment et en grand nombre pendant l'été.

Pour construire des ponts flottans, on place transversalement dans l'eau de grands arbres liés ensemble par des chaînes, on les couvre, dans toute leur longueur, de fortes solives, sur lesquelles on cloue des planches, qui forment un chemin commode pour les passagers. Chacun des deux côtés est bordé d'un garde-fou. Lorsque de pesantes voitures traversent ces ponts, ils s'enfoncent de quelques pouces au-dessous de la surface de l'eau, mais on n'y

court pas pour cela le plus léger risque. On en maintient la superficie sur une ligne horizontale, par le moyen de chaînes et d'ancres qui les assujettissent en différens points, et les deux têtes du pont sont fortement attachées aux deux côtés du rivage. A l'endroit où le courant est le plus profond, une partie du pont est disposée de manière à pouvoir être écartée à volonté, pour laisser un passage libre aux navires. Les ponts, de cette espèce, sont cependant fort sujets à être endommagés. Quelquefois même les grandes crues, qui arrivent pendant l'hiver les emportent, sur-tout si la rivière charie en même temps beaucoup de glaçons. Lorsque le gonflement des eaux n'est pas trop subit, et que l'on peut par conséquent prévoir le danger, on enlève les chaînes qui tiennent le pont fixe, et alors le courant l'emporte tout entier, jusqu'à ce qu'il touche à quelque partie du rivage, disposée commodément, pour qu'on puisse le tirer sur les bords et l'y mettre en sureté.

Après avoir passé la Schuylkill, on trouve un pays où la culture est florissante, où les collines et les bois répandent une agréable variété. A seize milles de Philadelphie, on rencontre la petite ville de Chester, qui con-

tient environ soixante maisons, et qui n'a de remarquable que d'avoir été le siége de la première assemblée coloniale. A peu de distance de cette ville, les bords de la Delaware offrent un magnifique aspect.

Environ un demi-mille avant d'arriver à Wilmington, on trouve la crique de Brandy-Wine, connue par les moulins, construits sur ses bords, et qui sont au nombre de treize, à peu de distance les uns des autres. Immédiatement au-dessus du pont qui la traverse, ses eaux se précipitent avec une grande violence sur un lit de rochers, et l'on pourroit, à peu de frais, disposer en ce lieu des places pour y construire un nombre de moulins, triple de celui qui existe à présent. Des barques chargées de mille boisseaux de grain peuvent s'en approcher de très-près, et par le moyen d'une machine, on enlève leur charge, ou l'on y en place une nouvelle avec la plus grande célérité. Parmi ces moulins, les uns servent à moudre le grain, d'autres à scier du bois; une troisième partie est destinée à scier des pierres.

Le mécanisme des moulins à farine a été porté en Amérique à un grand degré de perfection. Ce qu'on a fait de plus utile pour

l'améliorer, c'est un nouvel emploi de la vis, et l'addition d'élévateurs dont il paroît que la pompe à chaîne a donné l'idée. La vis est un cylindre dans l'intérieur duquel on fixe, en ligne spirale, des morceaux de bois longs de trois pouces et larges de deux. On la place horizontalement, et tournant sur son axe, elle transporte la farine ou le grain d'une extrémité à l'autre : par exemple, on applique cette vis à l'auge qui reçoit le grain dès qu'il a été broyé sous la pierre. Son action lui fait franchir un intervalle de six à huit pieds, à l'extrémité duquel il tombe dans un réservoir. De là, sans qu'il soit nécessaire d'y toucher, il est porté au point le plus élevé du moulin, par des élévateurs formés de nombre de petits seaux, dont la grandeur est à peu-près celle de nos tasses à thé, attachés à une longue bande, qui entoure deux roues, dont l'une est placée à la partie la plus élevée, et l'autre à la partie la plus basse du moulin. Cette bande tournant avec les roues, les seaux plongent dans le réservoir inférieur, et se remplissent du grain ou de la farine qu'il contient. Leur charge s'élève avec eux vers le sommet, où ils se vident en tournant autour de la roue supérieure. Ces élévateurs

sont renfermés dans des tubes de bois carrés, pour empêcher que quelque chose ne s'y accroche tandis qu'ils se meuvent, et pour les préserver de la poussière. Par le secours de ces deux moyens si simples, du moment que le grain est entré dans le moulin, il n'est plus besoin d'aucun travail manuel jusqu'à ce qu'il soit converti en farine prête à être mise dans les sacs.

Wilmington est la capitale de l'état de la Delaware, et contient à-peu-près six cents maisons, la plupart construites en briques. Les rues sont disposées sur un plan analogue à celui de Philadelphie. Cette ville n'a rien de remarquable, et la campagne trop unie des environs n'offre rien à l'œil qui puisse le flatter. Elkton, située à vingt-un milles plus loin, dans l'état du Maryland, peut comprendre quatre-vingt-dix maisons, toutes d'une mince apparence, et bâties sans aucune régularité. C'est dans ses environs que j'ai vu, pour la première fois, des maisons de bois (1). Dans les autres endroits où j'avois passé, elles étoient de pierres ou de briques, ou s'il s'en

(1) *Log-Houses*, maisons construites de troncs d'arbres. *Note de l'auteur.*

trouvoit qui fussent en bois, la construction en étoit différente, et la charpente étoit recouverte en dehors avec des planches.

Ces maisons sont celles qui coûtent le moins en Amérique, où le bois est abondant presque par-tout; et l'on en construit aussi de préférence dans tous les nouveaux établissemens. Les côtés sont formés d'arbres équarris avec soin, et placés horizontalement l'un sur l'autre; leurs extrémités sont encastrées alternativement l'une dans l'autre aux quatre angles, et les interstices sont exactement bouchés avec de l'argile. Le toit est couvert de planches ou de fragmens de bois, qui ont la forme de tuiles ou d'ardoises, et qu'on emploie à cet usage dans toute l'Amérique, à peu d'exceptions près. Ces maisons n'ont pas une belle apparence, mais si la construction en a été soignée, elles sont chaudes et agréables, et durent fort long-temps.

On recueille dans les environs une grande quantité de blé-d'Inde et de froment, la terre étant très-favorable à ce genre de productions. Mais les parties les mieux cultivées du pays sont loin du grand chemin, qui ne traverse guère que des terrains nus et montagneux, qu'on appelle des chaînes. On leur

a donné la préférence pour cet objet, parce que la route s'y dégrade moins vîte que dans la plaine, où la terre est profonde. Cette considération doit paroître d'autant plus importante au peuple du Maryland, qu'après avoir construit une route, il ne prend plus aucun soin pour y faire les réparations nécessaires. Aussi les chemins y sont-ils plus mauvais que dans aucune autre partie des États-Unis. Cela est au point qu'en allant d'Elkton au bac dans lequel on passe la Susquehannah, le conducteur avertit souvent les passagers, qui sont dans sa voiture, de porter tout le poids de leurs corps tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour empêcher qu'elle ne se renverse dans les profondes ornières qui se trouvent à chaque instant sur la route. « A droite, messieurs », s'écrie-t-il! aussitôt, tous les voyageurs passent leur corps à moitié en dehors de la voiture de ce côté là, pour la maintenir en équilibre. Un peu plus loin il les avertit de se porter à gauche, ce qu'ils exécutent de la même manière. Nous fûmes contraints de répéter cet exercice au moins une douzaine de fois dans l'espace de six milles.

La seule réparation que l'on fasse quelque-

fois à ces routes, est d'en combler les ornières avec des arbustes ou de jeunes arbres que l'on couvre de terre ; et encore n'est-ce que dans les endroits où elles traversent des champs, qu'on se détermine à faire cette légère amélioration. Dans les bois, lorsqu'elles sont mauvaises, on ouvre un nouveau passage à travers la forêt, et c'est ce qu'on appelle la création d'une route. Il est assez ordinaire dans le Maryland, d'en trouver jusqu'à six et sept, qui dérivent d'une seule, et qui conduisent au même endroit. Cette singularité jette un étranger qui l'ignore dans la perplexité ; il ne sait laquelle il doit prendre de préférence. La dextérité avec laquelle les conducteurs de voitures dirigent leurs chevaux, dans ces chemins par-tout embarrassés de troncs d'arbres, est surprenante ; et cependant, à n'en juger que par l'apparence, on les croiroit très-mal-adroits. C'est plutôt par des tons de voix différens que par le secours des rênes, qu'ils guident leurs chevaux.

Charleston n'est éloignée d'Elkton que d'un petit nombre de milles. Ou n'y compte guères qu'une vingtaine de maisons, dont les habitans, pour la plupart, s'occupent à

la pêche du hareng. Derrière cet endroit, la campagne présente une agréable diversité de collines et de vallons ; mais le sol en étant peu fertile, on n'a encore abattu qu'une petite partie des arbres dont il étoit couvert, et la route ne traverse que des bois pendant l'espace de quatre à cinq milles. Les paysages des environs sont magnifiques. Du haut des collines on découvre des perspectives aussi étendues qu'imposantes sur la Susquehannah et sur la baie de Chesapeak. A peine peut-on traverser une vallée sans découvrir dans la profondeur du bois, les eaux d'une source ou d'un ruisseau qui, se précipitant du haut des rochers, forment les plus belles cascades. Presque tous les Américains regardent avec étonnement les étrangers qui manifestent le plaisir qu'ils éprouvent à contempler un si beau pays. La vue d'un champ couvert de blé, ou d'un jardin planté de choux, leur paroît mille fois plus agréable que celle des paysages les plus romantiques et les plus délicieux. Ils ont une aversion insurmontable pour les arbres, et par-tout où ils forment un nouvel établissement, ils les abattent impitoyablement, sans en épargner un seul. On est étonné que dans un

pays où l'action du soleil est si vive, on ne veuille pas conserver dans le voisinage des maisons, quelques arbres dont l'ombrage frais offriroit un abri contre les chaleurs brûlantes de l'été. Lorsque j'en ai témoigné ma surprise, on m'a répondu qu'il seroit dangereux d'en laisser auprès des maisons. Dans les forêts d'Amérique, les racines des arbres tiennent fort peu à la terre, eu égard à leur grande élévation; de sorte que s'ils viennent à manquer de support par la destruction de ceux qui les avoisinent, le souffle d'une tempête suffit pour les abattre. On n'auroit pas ce risque à courir avec des arbres de hauteur moyenne, qu'on pourroit laisser debout sans crainte, et qui donneroient une ombre agréable, si l'on vouloit les épargner. Mais les Américains les ont pris en dégoût, parce que la terre qu'ils habitent en est toute couverte. Ils ne peuvent la convertir en champs, et pourvoir à leur propre subsistance qu'en les détruisant, et ils les regardent tellement comme nuisibles, qu'il suffit d'en abattre un grand nombre et de n'en pas souffrir sur les terres que l'on cultive, pour être mis au nombre des citoyens les plus industrieux

et

et les plus utiles à la prospérité du pays (1).

Tous les dix à douze milles, on trouve des auberges sur la route. Elles sont construites en bois, se ressemblent assez à l'extérieur, et toutes sont accompagnées d'une galerie aussi longue que la façade de la maison. La plupart n'ont point d'enseigne : quantité de billets écrits à la main, et collés sur le mur auprès de la porte, les font reconnoître. On leur donne le nom de l'aubergiste et non pas de l'enseigne. La même règle s'observe dans toutes. Il y a des heures fixes pour différens repas, et si un voyageur arrive avant celle où ils doivent commencer, il est inutile qu'il demande à manger séparément ; il faut qu'il attende avec patience que la table commune soit servie, et alors, il y prend place avec tous les autres. En général l'abondance règne dans les déjeûners. On y sert du thé, du café, différentes sortes de pain, des viandes salées, froides, des tranches de bœuf grillées, ou du pois-

(1) J'ai entendu des Américains, débarquant sur les côtes nues du nord-ouest de l'Irlande, témoigner un plaisir et une surprise extrême de la beauté et du bon état de cette contrée : « O Dieu ! » s'écrioient-ils, « il « n'y a pas un seul arbre ! » *Note de l'auteur.*

son frit, etc., etc. (1) Aussi le prix de ce repas est-il peu inférieur à celui du dîner.

Cette partie du Maryland, abonde en fer d'une qualité qui le rend facile à fondre. On en trouve le minerai si près de la superficie de la terre, qu'il n'est jamais besoin de la creuser beaucoup pour le recueillir. Il y a une petite fonderie de canons, près Charleston. L'eau met en mouvement la machine qui sert à les forer. Lorsque j'y passai, on y faisoit des pièces de vingt-quatre, au nombre de deux par semaine. Le fer qu'on y emploie a beaucoup de consistance, et il est rare qu'aucune des pièces éclate lorsqu'on en fait l'épreuve.

En allant à Baltimore, on passe la Susquehannah dans un bac, à cinq milles au-dessus du point où elle se jette dans la baie de Chesapeak. Sa largeur en cet endroit est de cinq quarts de mille, et l'eau en est

(1) La maîtresse de la maison, assise à la première place de la table, se charge toujours du soin de faire le thé, ou l'une des servantes la supplée, pour cet objet, à déjeûner et dans la soirée. Dans la plupart des auberges, autres que celles des grandes villes, l'hôte et toute sa famille mangent à la même table que les voyageurs. *Note de l'auteur.*

assez profonde pour recevoir toute sorte de vaisseaux. Ses bords sont élevés et couverts de bois épais. Les paysages en sont pittoresques et majestueux. Une petite ville nommée le Hâvre-de-Grace, et qui ne contient qu'environ quarante maisons, est située près du passage du bac. On présenta l'année dernière au congrès une pétition tendante à obtenir pour cette ville les priviléges d'un pont franc. Jusqu'ici son commerce est un objet de très-peu d'importance. On construit chaque année, quelques navires dans son voisinage. De là à Baltimore, le pays est très-pauvre; le sol est un gravier jaune, mêlé d'argile; et les chemins en sont détestables.

On estime que Baltimore contient environ seize mille habitans. Cette ville est la plus considérable du Maryland, quoiqu'elle n'en soit pas la capitale; c'est aussi après Philadelphie et Newyork, celle de l'Amérique septentrionale, qui fait le commerce le plus florissant. Le plan de cette ville, où la plupart des rues se coupent à angles droits, ressemble à celui de Philadelphie. La principale rue dont la direction est à peu près de l'est à l'ouest, a quatre-vingt pieds de large, et les

autres, depuis quarante jusqu'à soixante. Il y en a qui ne sont pas pavées, ce qui les rend presque impraticables après de grandes pluies; car la terre est une argile jaune et pâteuse qui retient l'eau fort long-temps. Il y a au midi de la ville, un hâvre qu'on appelle le Bassin, où l'eau est profonde de neuf pieds, et dont l'étendue suffit pour recevoir deux cents voiles marchandes. On a construit des quais et des magasins sur la rive dans toute la longueur de la ville; mais comme les navires ne peuvent sortir de ce bassin qu'à l'aide d'une direction de vent particulière, le plus grand nombre de ceux qui entrent dans le port de Baltimore, ne dépassent pas le hâvre, formé par une pointe de terre (1) près de l'entrée du bassin.

Là aussi l'on a construit des quais, le long desquels des navires de six cents tonneaux peuvent se tenir à l'abri de tout danger. Un grand nombre de personnes s'est établi dans cet endroit, pour être plus près des vaisseaux. Déja plus de sept cents maisons y ont été bâties. L'on y a disposé une place spacieuse pour les marchés, et les rues sont belles et

(1) Elle est connue sous le nom de *Fell's point.*

régulières. On regarde ce quartier comme faisant partie de Baltimore, et pourtant il en est éloigné de plus d'un mille, et pourroit former une ville à part. Dans les environs, lorsqu'on parle de Baltimore et de Fell's point, c'est toujours comme de deux endrois distincts et séparés. Les marins, pour la plupart, résident à Fell's point, ainsi que les plus jeunes associés des maisons de commerce, qui sont chargés d'y surveiller les opérations des navires.

Le plus grand nombre des maisons de Baltimore est construit en briques, mais beaucoup d'autres, sur-tout dans les parties extérieures de la ville, sont en bois. Dans les nouvelles rues, il en est un petit nombre qui paroissent bien bâties; mais, en général, les maisons de cette ville, outre qu'elles n'ont aucune grace dans leur construction, sont encore petites et incommodes. Quant aux bâtimens publics, à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être remarqué. Les temples y sont au nombre de dix. Les épiscopaux, les presbytériens, les calvinistes et les luthériens allemands, les réformés de cette même nation, les nicolites ou nouveaux quakres, les anabatistes et les catholiques romains en ont un par com-

munion; les méthodistes en ont deux. L'église des presbytériens, nouvellement construite, est le plus beau de ces édifices, et même de tous ceux de la ville. Elle est bâtie en briques, et son frontispice est décoré d'un portique, soutenu par six colonnes de pierre.

Il n'y a pas moins de trois banques publiques à Baltimore; et le nombre des billets qu'elles ont en circulation est si considérable, que l'argent en est presque tout-à-fait diparu. Quelques-uns de ces billets ne valent qu'un dollar. La légéreté de leur poids, fait, qu'en général on les préfère aux espèces. L'or est extrêmement rare dans le Maryland. Pendant deux mois que j'y ai séjourné, à peine m'est-il arrivé d'en voir une seule fois.

La France et les trois royaumes Britanniques ont fourni à Baltimore une partie de ses habitans. Les Irlandais, sur-tout, y sont en grand nombre, et plusieurs des plus riches marchands de la ville appartiennent à cette nation. Depuis le commencement de la guerre, beaucoup de Français ont quitté l'Europe, ou les îles de l'Amérique, pour venir s'y établir. On y voit peu de personnes qui ne fassent du commerce leur occupation continuelle.

Les habitans ont des mœurs simples, sont très-sociables entr'eux; ils aiment les étrangers, et leur font l'accueil le plus hospitalier. Le jeu et la danse sont leurs amusemens favoris, soit dans les assemblées particulières, soit dans les assemblées publiques qui se réunissent tous les quinze jours. Ils ont deux théâtres; mais les représentations ne sont pas fréquentes. Le plus ancien des deux, situé sur la route de Fell'spoint, est en mauvais état, et ne présente qu'un assemblage incohérent de planches mal unies. Après l'avoir tout-à-fait négligé pendant longtemps, on vient d'y faire quelques réparations à l'arrivée d'une troupe de comédiens français, qui est, je crois, la première de cette nation qu'on ait jamais vue ici. Baltimore a souffert autant que Philadelphie, des ravages de la fièvre jaune, et le séjour de cette ville est ordinairement mal-sain pendant l'automne. Aussi tous ceux qui le peuvent, vont-ils passer cette saison dans les maisons de campagne des environs, dont quelques-unes sont situées d'une manière délicieuse.

De Baltimore à Washington, qui en est éloignée de quarante milles, le pays n'a aucune apparence de fertilité. Tantôt le sol

consiste dans une argile mêlée de gravier, tantôt c'est du sable presque tout pur. On trouve cependant auprès des ruisseaux et entre les collines, des veines d'une terre noire et féconde, que l'on appelle *les fonds*. Ils y croît des arbres d'une grande beauté ; mais dans les cantons sablonneux, ils sont petits et rabougris. Je n'ai vu nulle part d'aussi mauvaises routes que celles qui traversent *les fonds*. En passant dans celle qui avoisine l'une des sources de la rivière Patuxent (il étoit tombé quelques jours auparavant des pluies abondantes), la voiture dans laquelle je voyageois, s'enfonça dans la boue jusque par dessus l'essieu. Je désespérois de pouvoir me tirer de-là sans secours, lorsque mon cheval, par un puissant effort, vint à bout de se dégager lui-même, et de tirer la voiture d'un si mauvais pas. Celle du général Washington, qui se rendoit au congrès, peu de jours auparavant ; s'embourba dans le même endroit ; et il fallut envoyer chercher dans le voisinage des cordes et des leviers pour l'en tirer, tant elle étoit profondément enfoncée dans la boue. Dans les endroits les plus impraticables de ces *fonds*, on a mis en travers, sur le chemin, de grands arbres placés à côté les uns des autres.

Par ce moyen, le passage devient facile pour quelque temps ; mais les arbres ne tardent guère à s'enfoncer dans cette terre molle, ou à se briser sous le poids des voitures. Il est dangereux pour quiconque ne connoît pas bien ces routes, de se hasarder à y conduire celle dans laquelle il voyage. Les ponts construits sur les ruisseaux chancellent lorsqu'on y passe, et ne sont couverts que de planches prêtes à s'en détacher. Cette route est pourtant une des principales du Maryland. Elle le traverse du nord au midi, et conduit à la cité de Washington. On ne peut qu'être surpris de l'insouciance de la législature et du peu de soin qu'elle apporte à tenir en bon état une route si importante.

CHAPITRE IV.

Fondation de la cité Washington. — Cette ville est avantageusement située pour le commerce. — Nature de celui que l'on fait au-delà. — Principales villes de commerce des Etats-Unis. — Rivière de Patowmac. — Rivières avec lesquelles elle communique. — Prodigieuse étendue, en toutes directions, des communications par eau de la cité Washington. — Plan de cette ville. — Edifices publics. — Pierres et matériaux, que l'on trouve dans le voisinage. — Opinions différentes sur la grandeur future de la ville Fédérale. — Obstacles, que l'on a opposés à son accroissement. — Quelles en sont les causes ?

LA cité de Washington, connue également sous le nom de la ville Fédérale, fut fondée en l'année 1792. On la destine à être la capitale des Etats-Unis, et le siége du gouvernement fédéral. En l'année 1800, le congrès doit s'y réunir. Comme la fondation de cette ville a fixé l'attention de beaucoup de personnes en Europe, et qu'il règne sur ce sujet une grande diversité d'opinions, je vais donner un détail abrégé de sa naissance et de ses progrès.

La guerre d'Amérique étoit à peine terminée, lorsqu'un rassemblement nombreux de troupes de ligne, ou de milices de Pensilvanie, entourèrent, les armes à la main, la salle où

le congrès étoit rassemblé à Philadelphie. Ces troupes lui demandèrent, d'un ton menaçant, d assigner sans délai les fonds nécessaires pour acquitter les arrérages considérables de solde qui leur étoient dûs pour le service. Les membres, alarmés de cette insolence, résolurent de s'éloigner d'un état où ils se voyoient exposés aux insultes, au lieu d'y être protégés. Ils s'ajournèrent sur-le-champ à Newe-York, où la session fut terminée. Peu de temps après cette translation, on délibéra vivement dans le congrès sur la nécessité de choisir un lieu particulier où la législature s'assemblât, et qui fût en même-temps le siége du gouvernement général des Etats-Unis. On ne reconnoîtroit là que les lois et les réglemens du congrès, et la sureté personnelle de ses membres, ainsi que la liberté des délibérations, ne dépendroient plus de la bonne ou mauvaise police d'aucun des Etats de l'Union. Cette considération n'étoit pas la seule qui dût déterminer le congrès à rendre le lieu de ses séances indépendant de tout état particulier. Il règne un esprit de rivalité parmi ces divers états, malgré les liens qui les unissent. Si l'un d'eux obtenoit l'avantage d'être le siége du gouvernement général, il acquerroit

par-là une sorte de prééminence sur les autres et deviendroit l'objet d'une jalousie universelle. Chacun sentit combien il étoit nécessaire d'éviter un inconvénient aussi grave. L'union entre les états étoit un bien trop précieux pour qu'on ne dût pas apporter le plus grand soin à prévenir les causes, même éloignées, qui pouvoieut un jour les séparer. Enfin, il étoit indispensable de rendre fixe le siége du gouvernement, pour obvier aux inconvéniens multipliés qu'entraîne le déplacement des bureaux et des archives.

Quelque utile que ce projet parût à l'intérêt général des divers états, ce ne fut qu'après la fin de la révolution et l'établissement de la constitution fédérale actuelle, que tous y accédèrent. La Pensylvanie, par sa situation centrale et son importance, avoit lieu d'espérer que le siége du gouvernement se fixeroit dans ses limites, si le projet de l'établir dans un local indépendant n'étoit pas mis à exécution. Aussi, d'abord s'y opposa-t-elle de tout son pouvoir; mais elle finit par y acquiescer, à condition cependant que le congrès continueroit de siéger à Philadelphie, jusqu'à ce que la nouvelle ville où il devoit être transféré, fût construite. Les Pensilvaniens espéroient qu'il

s'élèveroit par la suite tant d'objections contre la translation projetée, et qu'il seroit si difficile de la mettre à exécution, qu'on finiroit par y renoncer. On confia au jugement éclairé du général Washington, alors président, le soin de choisir le lieu le plus convenable pour bâtir la ville fédérale. Après une mûre délibération, il se décida pour un local situé sur les bords de la Patowmac, et qui paroît indiqué par la nature, non-seulement pour y placer une grande ville, mais encore pour y créer la métropole des Etats-Unis.

Deux considérations principales le déterminèrent; 1°. ce lieu est aussi central qu'il soit possible, par rapport à tous les Etats-Unis; 2°. il est avantageusement situé pour le commerce, sans lequel la ville qui doit y être établie, ne sauroit s'élever à un haut degré de splendeur et de population. Le vœu du peuple Américain est sans doute que la métropole de son pays soit magnifique. Les deux points les plus essentiels pour atteindre ce but, se trouvent heureusement réunis dans le local qu'on a choisi.

Les Etats-Unis s'étendent en latitude depuis le 31e. degré au nord jusqu'au 46e. Celle de la nouvelle ville est à 38 degrés 53 minutes;

de sorte, qu'à 23 minutes près, elle se trouve à égale distance des deux extrémités. Dans toute l'Amérique septentrionale il n'y a aucun autre port aussi avancé vers le couchant, excepté dans la partie des possessions britanniques que traverse le fleuve Saint-Laurent; car il est séparé de la mer par un intervalle de deux cent quatre-vingts milles. On auroit pu choisir un lieu plus central dans la direction de l'est à l'ouest; mais on n'y auroit pas trouvé un port aussi commode, ni d'aussi grands avantages pour le commerce. La grandeur et la population des villes de l'Amérique ont été jusqu'ici proportionnées au commerce qu'elles ont pu faire, particulièrement avec les établissemens situés à l'ouest. Ce commerce consiste à fournir aux habitans de l'intérieur des terres, les articles de manufacture étrangère, qu'ils ne trouveroient pas encore assez d'avantage à fabriquer eux-mêmes. L'importation de ces objets n'y sera interrompue de long-temps, selon les apparences, du moins tant qu'on pourra les leur vendre à des conditions modérées, et que les terres seront à bas prix.

Les objets les plus ordinaires de leurs demandes sont, parmi ceux que l'Angleterre

fournit, de la quincaillerie, des étoffes de laine, des cotons peints, de la bonneterie, des chapeaux, de la vaisselle de terre, etc. Le café, le rhum, le sucre (1) se tirent des îles, et le thé, les mousselines communes et les belles toiles de coton, des Indes orientales. Les habitans de l'ouest donnent en échange de ces articles, les divers produits de leur territoire, des grains, de la farine, des fourrures, des peaux, du riz, de l'indigo, du tabac, de la poix, du goudron, etc. De là, il résulte, qu'il n'est pas de situation plus favorable pour une ville commerçante, que sur les bords d'une rivière dont le cours est navigable à de grandes distances. D'un côté elle communique facilement avec la mer qui lui ouvre toutes les sources du commerce étranger, et du côté opposé, une navigation étendue dans l'intérieur des terres, lui donne les moyens d'en faire un considérable avec les parties de l'état les plus éloignées. Aucune des villes situées loin des fleuves et de la mer, ne s'est élevée à une grande prospérité. Lancaster, la plus populeuse d'entre elles, n'a pas

(1) La consommation du sucre étranger n'est pas considérable dans ces contrées, parce qu'on s'y procure à beaucoup moins de frais celui que produit l'érable.

au-delà de neuf cents maisons, et celles qui la suivent, n'ont guères que la moitié de son étendue. Les ports de mer eux-mêmes restent dans un état de langueur, s'ils ne sont situés de manière à faire avantageusement le commerce de l'intérieure des terres. Il suffira de jeter un coup-d'œil sur les principales villes des Etats-Unis, pour prouver la justesse de cette remarque.

Je commèncerai par Boston, l'une des plus anciennes villes de ces mêmes Etats, et la plus grande de celles qui sont au nord de New-York. Son port est excellent, et ses habitans se sont toujours distingués par un esprit aussi entreprenant qu'industrieux. Elle est cependant aujourd'hui inférieure à Baltimore, pour le commerce et la population, et cette dernière ville, il y a trente ans, n'étoit rien de plus que la résidence d'un petit nombre de pêcheurs. Mais la rivière qui passe à Boston, n'est pas navigable au-delà de sept milles, et tout l'ouest de l'état de Massachusets, dont cette ville est la capitale, reçoit par la rivière du nord, toutes les marchandises dont il a besoin, à beaucoup meilleur compte que s'il les faisoit venir par terre de Boston; ce qui prive cette ville des moyens d'accroissse-

ment

ment que fournit à d'autres un commerce étendu avec l'intérieur des terres. La même cause retient dans un état de médiocrité, les ports et les autres villes du Rhode-Island et du Connecticut. New-Port, capitale de l'état de Rhode-Island et l'un des meilleurs ports de toute l'Amérique, au lieu de s'agrandir tombe en décadence. On y compte à-peu-près un millier de maisons. Aucune autre ville entre Boston et New-York, n'en contient plus de cinq cents.

New-York jouit de tous les avantages que peuvent donner un excellent port et une grande rivière navigable qui lui assure une communication facile avec les contrées de l'ouest. Aussi cette ville florissante renferme-t-elle une population de quarante mille habitans (1); et le nombre s'en accroît chaque jour au-delà de tout calcul. Elle est située à l'embouchure de la rivière de Nord ou d'Hudson, que de gros navires peuvent remonter l'espace de cent trente milles. Des sloups de quatre-vingts tonneaux peuvent aller jusqu'à Albany. Ceux d'une moindre charge vont encore plus loin. Neuf milles au-dessus d'Albany, la

(1) On compte à-peu-près six habitans par maison dans les Etats-Unis. (*Note de l'auteur.*)

rivière de Mohawk tombe dans celle d'Hudson. En suivant son cours, on arrive à la crique de Wood, qui, par le lac Oneida et la rivière d'Oswego, communique avec le lac Ontario. Il y a plusieurs portages sur cette route, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit très-fréquentée, et qu'on n'y entretienne un grand nombre de bateaux pour le transport des marchandises, dans les saisons où il ne règne pas une trop grande sécheresse. Souvent, après de longues chaleurs, les eaux deviennent si basses qu'un bateau vide ne peut s'y tenir à flot. Mais le secours de l'art peut améliorer cet état de choses et y remédiera tôt ou tard. L'Oswego communique avec la Seneka. Celle-ci offre le moyen d'arriver aux lacs Cayouga, Seneka et Canadaqua. Le lac Seneka, le plus grand des trois, a environ quarante milles de longueur. Une goëlette du port de soixante-dix tonneaux, y est continuellement en activité. Les bords de ces lacs sont plus peuplés que toutes les autres contrées voisines; mais dans celle qui s'étend depuis Genesée jusqu'à la rivière d'Hudson, et qui a deux cent cinquante milles d'étendue, la population prend les accroissemens les plus rapides. Tout ce pays, qui est à l'ouest de

l'Hudson, celui qui est à l'est, les derrières du Massachuset, du Connecticut et tout l'état de Vermont se fournissent par la voie de New-York, des marchandises manufacturées en Europe, et des productions des Indes occidentales dont ils ont besoin. Ils ne les tirent pas directement de cette ville, mais d'Albany, d'Hudson et d'autres villes situées sur la rivière de Nord, qui commercent avec New-York, et qui sont des places d'entrepôt pour les marchandises qui en viennent et pour celles qu'on y envoie des pays reculés dans l'intérieur des terres. Albany commence, à la vérité, à tirer directement des Indes occidentales, une partie des marchandises qui lui sont nécessaires ; mais son principal commerce se fait toujours avec New-York.

Rien ne peut mettre dans un plus grand jour les avantages attachés au commerce avec les contrées de l'ouest, que la prospérité rapide dont il est la source pour les places secondaires qui sont situées sur la rivière de Nord. Le nombre des maisons s'accroît à Albany dans la même proportion qu'à New-York, et s'élève déja à plus de onze cents. La ville d'Hudson, qui n'existe que depuis 1783, en compte trois cent vingt. Elle est

située sur le bord oriental de la rivière de Nord, à cent trente milles de son embouchure, et par le moyen de cette rivière et du lac Champlain, elle commerce avec Montréal.

En avançant vers le midi, on trouve dans le New-Jersey, la ville d'Amboy, située au fond de la baie de Raritan, l'une des plus belles qu'il y ait sur les côtes des Etats-Unis. La législature du New-Jersey a prodigué toute sorte d'encouragemens aux marchands qui voudroient s'y établir; et pourtant, cette ville est encore à-peu-près dans le même état qu'au temps de la révolution, et ne contient pas plus de soixante maisons.

New-Brunswick, situé sur la rivière de Raritan, à quinze milles de son embouchure dans la baie du même nom, fait un commerce peu considérable avec la contrée adjacente; mais la plus grande partie du New-Jersey, tire les objets des manufactures étrangères dont il a besoin, de New-York et de Philadelphie, villes situées très-favorablement pour l'en approvisionner. On compte à-peu-près deux cents maisons à New-Brunswick, et autant à Trenton, capitale de l'état, et située sur la Delaware.

Philadelphie, la plus grande ville de l'Union,

doit manifestement sa prééminence à l'étendue de son commerce dans l'intérieur. D'un côté elle est baignée par la Delaware, qui est navigable pour les sloups, pendant l'espace de trente-cinq milles. Des barques de quatre-vingts à quatre-vingt-dix tonneaux peuvent la remonter encore cent milles au-delà. De l'autre côté elle touche aux bords de la Schuylkill, qui est navigable jusqu'à quatre-vingt-dix milles au-dessus, excepté dans les endroits où il se trouve des cataractes. Mais les contrées que traversent ces rivières, ne sont qu'une petite partie de celles qu'embrasse le commerce de Philadelphie. Cette ville envoie jusqu'à Harrisbourg, ville située sur la Susquehannah, des marchandises qui remontent cette rivière, et se distribuent dans tous les pays adjacens. La branche orientale de la Susquehannah est navigable jusqu'à deux cent cinquante milles au-dessus d'Harrisbourg. Cette ville, qui en 1786 méritoit à peine le nom de village, contient à présent plus de trois cents maisons. Philadelphie commerce aussi par terre avec les parties occidentales de la Pensilvanie, avec Pittsbourg même, sur les bords de l'Ohio, avec les derrières de la Virginie, et, ce qui doit paroître surprenant,

avec le Kentoucky, qui en en est éloigné de sept cents milles.

Philadelphie, cependant, n'a pu s'approprier en entier le commerce de la Virginie et du Kentoucky; elle le partage avec Baltimore, située plus au Midi. Peut-être même cette dernière ville en fait-elle la plus grande partie, et du moins est-il certain qu'elle lui doit son agrandissement rapide et sa grande supériorité sur Annapolis, capitale du Maryland. Celle-ci, quoique son port soit bon et qu'il jouisse depuis plus d'un siècle, du privilége de franchise, ne fait presque plus aucun commerce. Baltimore, placée plus avant dans les terres, l'a concentré progressivement dans son enceinte. Presque tout le Maryland s'y fournit de marchandises d'Europe. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déja dit sur l'état florissant de cette ville.

Comme j'aurai occasion de parler avec quelque détail de la Patowmac et des villes situées sur ses bords, je passe aux autres villes de la Virginie; et j'observe d'abord que (1) les lois impolitiques par lesquelles cet état est gouverné, ont porté un coup sensible

(1) Voyez quelques details sur ce sujet dans le Chap. XIII.

à la prospérité de son commerce. Il est vrai aussi que ses habitans ont toujours paru préférer l'agriculture au négoce. Il renferme des villes dont plusieurs sont favorablement situées pour le commerce, mais qui ne se sont pas élevées à la même fortune que leur eussent assurée d'autres lois et des hommes d'un caractère différent. Au reste, celles qui sont les plus florissantes, doivent cet avantage à la double facilité de leurs communications avec la mer, d'une part, et de l'autre, avec les pays placés à leur occident. On peut en citer pour exemple Tappahannock, ou Hobb's Hole, sur les bords de la Rappahannock. Cette ville n'est pas moins ancienne que Philadelphie. Fredericksbourg n'a été bâtie que long-temps après sur la même rivière, mais trente mille plus haut, à l'endroit où elle commence à être navigable pour les vaisseaux marchands. Les avantages de cette situation plus avancée dans l'intérieur des terres, sont tellement décisifs que Fredericksbourg est à présent quatre fois plus populeuse que Hobb's Hole.

Une ville située sur la rivière d'York n'y sauroit prendre d'accroissemens considérables, parce que la rivière de James, d'un côté, et la Rappahannock, de l'autre, en sont trop rap-

prochés; aussi la ville d'York, la principale de celles qui sont sur la rivière du même nom, ne contient-elle pas plus de soixante-dix maisons.

Williamsbourg étoit autrefois la capitale de la Virginie. On y compte environ quatre cents maisons; mais au lieu de s'accroître elle tombe en décadence, et beaucoup de maisons y sont inhabitées. Sa situation, trop peu rapprochée des rivières, en est manifestement la cause. A un mille et demi de son enceinte, il y a un courant d'eau peu considérable et cependant navigable qui se perd à quelque distance de là dans la rivière de James. Richmond, capitale actuelle de l'état, a pris au contraire, un accroissement rapide, parce qu'elle est située sur les bords d'une grande rivière navigable. Ce n'est cependant qu'une place d'entrepôt pour les marchandises destinées aux contrées de l'ouest, et pour celles qu'elles donnent en échange; car les navires qui tirent plus de sept pieds d'eau, ne sauraient remonter jusqu'à cette ville.

La principale place de commerce dans la Virginie est Norfolk. Elle a un bon port, et sa situation auprès de l'embouchure de la rivière de James lui donne une communication

facile avec l'intérieur. Elle fait aussi par terre un commerce fort animé avec la partie occidentale de la Caroline du Nord, état dans lequel il ne se trouve aucune ville considérable. D'ailleurs l'entrée des rivières qui arrosent cet état, est par-tout obstruée par des rochers et par des bancs de sable sur lesquels l'eau ne s'élève jamais à plus de onze pieds ; et la mobilité des sables rend en plusieurs endroits le passage extrêmement dangereux.

On ne compte que deux cent cinquante maisons dans la ville de Wilmington, la plus commerçante de la Caroline du Nord. On a commencé à creuser un canal qui traversera un vaste marais*, et qui s'étendra de Norfolk à la baie d'Albemarle. Les rivières qui communiquent à cette baie offrent un passage facile jusqu'aux points les plus reculés de la Caroline. Le marais qui est dans le voisinage de Norfolk, assure à cette ville l'avantage d'approvisionner les marchés des Indes occidentales, de gros meubles, à plus bas prix que ne pourrait le faire aucune autre ville des États-Unis. Aussi la prospérité dont elle jouit s'accroît-elle tous les jours, quoique les lois de la Virginie ne soient rien moins que favorables au commerce. On compte aujourd'hui dans cette

ville au-delà de cinq cents maisons toutes construites depuis vingt ans; car, en 1776, elle fut entièrement détruite par les ordres de lord Dunmore, alors gouverneur de la Virginie au nom du roi.

Plusieurs des rivières, qui traversent la Caroline du sud, n'offrent pas à leur embouchure un passage plus facile que celle de la Caroline du nord. Cependant le port de Charleston est également sûr et commode. Un avantage si précieux concentre dans cette ville presque tout le commerce de l'état où elle est située, et lui assure une part considérable dans celui de la Caroline du nord. Aussi est-elle la quatrième ville commerçante de tous les Etats-Unis. Elle est située entre les embouchures de deux rivières, la Cooper et l'Ashley. Toutes les deux sont navigables, mais seulement jusqu'à peu de distance de la mer. On a formé le projet d'unir, par un canal, la Cooper à la Santee, grande rivière navigable, dont le cours a beaucoup d'étendue. Un incendie récent a malheureusement réduit en cendres presque toute la ville de Charleston; mais on travaille avec activité à la rétablir, et dans quelques années elle sera vraisemblable-

ment plus grande et plus belle qu'auparavant.

Ce qui précède suffit pour prouver que le commerce, et celui de l'intérieur, sur-tout, est pour les villes de l'Amérique, la véritable source de la prospérité dont elles jouissent. Celles, qui ont les relations les plus étendues avec les contrées de l'ouest, sont les mêmes à qui l'avantage d'une heureuse situation permet de les entretenir avec le plus de facilité. Nous allons examiner maintenant ce que, pour l'éclat de son commerce, la ville fédérale peut se promettre un jour, de l'emplacement qui lui a été choisi; et d'abord, je vais décrire le cours de la Patowmac qui baigne ses murs, et celui des rivières, dont cette rivière reçoit les eaux depuis les montagnes jusqu'à la mer.

La Patowmac prend sa source au nord-ouest des monts Alleghany; et après avoir traversé, dans son cours sinueux, une étendue de quatre cents milles, elle se jette dans la baie de Chesapeak. Sa largeur est de sept milles et demi, à son embouchure; de quatre et demi à Nominy-Bay, trente milles plus haut; de trois à Aquia; d'un mille et demi à Hallowing-pointe; et depuis Alexandrie jusqu'à la ville

fédérale, elle a un mille et un quart de large. Sa profondeur est de sept brasses à son embouchure ; de cinq à Saint-George's Island ; de quatre à Alexandrie ; et de trois, depuis Alexandrie jusqu'à la ville fédérale, qui en est éloignée de sept milles.

La navigation de cette rivière, depuis la baie de Chesapeak, jusqu'à la ville Washington, qui en est distante de cent quarante milles, est facile et sûre ; et tout navigateur, doué d'une habileté commune, après l'avoir remontée une fois, peut y conduire, sans le secours d'aucun pilote, un navire tirant douze pieds d'eau. Aucune autre rivière de l'Amérique, depuis le Saint-Laurent jusqu'au Missisipi, n'offre une navigation aussi exempte de danger. La Patowmac reçoit plusieurs grandes rivières, dont l'une s'y réunit sous les murs de la ville fédérale. Celle-ci porte le nom de branche orientale de la Patowmac, et prend sa source à trente milles de là. Sa largeur est presque égale à celle de la branche principale, auprès de leur confluent, et sa profondeur, en plusieurs endroits, n'est pas moindre de trente pieds. Des milliers de navires pourroient y trouver un abri sûr et commode, sans avoir rien à craindre ni des inondations, ni du choc des

glaces à la fin d'un hiver rigoureux. Ainsi la ville fédérale trouvera dans l'excellence de son port et dans la facilité de ses communications avec la mer, de puissans moyens de prospérité ; et nous allons voir qu'elle n'est pas moins favorablement située pour étendre son commerce dans les parties occidentales des Etats-Unis.

La profondeur de la Patowmac, jusqu'à un mille au-dessus de la ville fédérale, est à-peu-près la même que sous ses murs. Mais, en cet endroit, un large rocher s'élève au milieu de son lit, et des bancs de sable gênent encore la navigation des deux côtés, entre le rocher et le rivage. On dit, à la vérité, qu'il existe un profond canal entre les bancs, mais il est si tortueux, qu'il y auroit du danger à y faire passer un gros navire. Les bâtimens légers, peuvent remonter, sans risques, jusqu'aux petites cataractes situées cinq milles plus haut. On a construit, parallèlement à cette chute, un canal, dont la longueur de deux milles et demi, est la même que celle des cataractes, et qui assure aux bateaux un passage commode, jusqu'aux grandes chutes séparées des premières par un intervalle de sept milles. Dans celles-ci, l'eau descend de

soixante-seize pieds en cinq quarts de mille. Il y aura également, en cet endroit, un canal, dont une partie est déja faite ; et l'activité avec laquelle on y travaille, fait espérer qu'il ne tardera pas à être achevé (1).

De là au fort Cumberland, situé à cent quatre-vingt-onze milles au-dessus de la ville fédérale, la navigation est libre, et les bateaux remontent et descendent continuellement le cours du fleuve. Plus loin, le passage est obstrué en beaucoup d'endroits ; mais il est possible de le rendre praticable. Une compagnie s'est formée pour cet objet, et dès qu'elle aura réuni des sommes suffisantes, ce projet sera mis à exécution. Du point le plus éloigné, auquel on estime que la navigation sur la Patowmac puisse atteindre, il n'y a que trente-sept milles par terre, jusqu'aux bords de la rivière de Cheat. Celle-ci, dans son état actuel n'est navigable que jusqu'à cinquante milles au-dessus de son embouchure ; mais il sera possible de lui faire porter des bateaux jusqu'à la hauteur nécessaire pour que le portage, entre les eaux navigables des deux rivières, n'excède pas la longueur que

(1) Pour plus grand détail, voyez le Chap. XXXI.

j'ai indiquée. On ne juge les objets, grands ou petits, que par comparaison, et l'on regardera comme bien peu de chose un portage de trente-sept milles, qui est l'unique lacune d'une navigation, dans l'intérieur des terres, de plus de deux mille sept cents milles, dont on parcourt plus des quatre cinquièmes, en descendant le cours de l'eau. La rivière de Cheat est large de deux cents verges à son embouchure. Elle se jette dans la Monongahela, qui descend à Pittsbourg, où elle reçoit la rivière Alleghany. Unies ensemble, elles forment l'Ohio, dont le cours est de onze cent quatre-vingt-trois milles. Vingt-quatre grandes rivières, dont quelques-unes ont six cents verges de largeur à leur embouchure, portent successivement le tribut de leurs eaux à cette derniere, qui se jette dans le Mississipi.

Si l'on jette un coup-d'œil sur la navigation ouverte à la ville fédérale, à travers les terres, dans la direction du nord, son immense étendue causera une surprise encore plus grande. En remontant l'Alleghany et la crique Française, on peut aller en bateau de Pittsbourg, jusqu'au fond le Bœuf, d'où l'on n'a qu'un espace de quinze milles à traverser pour arriver à Presqu'Ile, ville située sur le lac

Erie, et pourvue d'un port accessible aux navires qui ne tirent pas plus de neuf pieds d'eau. On peut encore arriver au même lac en remontant la rivière du grand Miami qui tombe dans l'Ohio, a cinq cent cinquante milles au-dessous de Pittsbourg. Seulement il y a un portage de neuf milles à franchir pour gagner les bords de la Sandouski, rivière qui se jette dans le lac Eric. Il est vraisemblable cependant que la route du commerce qui s'établira entre les lacs et la ville fédérale, suivra plutôt le cours de l'Alléghany et de la crique Française, que celui du Miami; car si l'on choisissoit cette dernière direction, il faudroit parcourir cinq cent cinquante milles en remontant le cours de l'Ohio, ce qui doit être pris en sérieuse considération.

Le lac Erie a trois cents milles de long sur quatre-vingt-dix de large, et communique librement avec les lacs Huron et Michigan. Le premier a plus de mille milles de circonférence; le second est un peu moins grand. Nombre de rivières considérables tombent dans ces lacs, après avoir arrosé des contrées immenses en toutes sortes de directions. Quelques-unes d'entr'elles se touchent presque en quelques endroits,

endroits, quoiqu'elles coulent vers des points tout-à-fait opposés. Par exemple, après avoir traversé les lacs Erie, Saint-Clair et Michigan, et gagné la pointe de Puan's-Bay, on arrive à la rivière de Fox, séparée par un portage de trois milles seulement, de celle d'Ouisconsing qui se jette dans le Mississipi; et à l'approche de l'hiver, lorsque les eaux s'élèvent et que les débordemens ont lieu, on peut souvent passer en canot de la première dans la seconde. Au reste, ce portage de trois milles au plus, est le seul que l'on rencontre depuis Presqu'Isle, sur le lac Erie, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, située près de l'embouchure du Mississipi. La navigation entre ces deux villes, qu'un intervalle de près de quatre mille milles, sépare, n'a pas d'autre obstacle à surmonter.

Il seroit trop long de décrire toutes les branches de navigation intérieure qui aboutissent à la ville fédérale. Par un portage de neuf milles, près des chûtes du Niagara, l'on arrive au lac Ontario, et au fleuve Saint-Laurent, d'une part; et de l'autre, par un portage encore plus court, vers les chûtes de Sainte-Marie, on gagne les rives du lac supérieur. Ce dernier, dont la circonférence

est au moins de quinze cents milles, reçoit le tribut de quarante rivières. On peut naviguer plusieurs centaines de milles au-delà, sur les eaux du lac des Bois et sur celles du lac Winnipeg, qui est encore plus étendu que le lac supérieur.

En supposant que les immenses régions qui environnent ces lacs et ces rivières fussent déja peuplées, quoiqu'elles aient par eau une communication facile avec la Patowmac, il n'en faudroit pas conclure que la ville fédérale devînt pour cela l'unique marché de leurs productions. Il y a différens ports de mer, où les habitans de plusieurs de ces contrées préféreroient de les envoyer. Le choix dépendroit de leurs situations respectives. Quebec, sur le fleuve Saint-Laurent, auroit une part considérable dans ce commerce. New-York, d'où l'on communique facilement avec le lac Ontario, comme nous l'avons déja dit, et la Nouvelle-Orléans, placée à l'embouchure du Mississipi, et déclarée port franc par le dernier traité avec l'Espagne, y participeroient aussi. Il s'en faudroit de beaucoup cependant que la ville fédérale en fût exclue. Dans quelle proportion y prendroit-elle part? C'est ce qu'il s'agit maintenant d'examiner.

Déja deux autres villes existent sur les bords de la Patowmac, dans le voisinage de la cité fédérale, savoir George-Town, qui contient environ deux cent cinquante maisons, et Alexandrie qui en a le double. La première est située, un mille au-dessus de la cité fédérale, presque vis-à-vis le rocher qui embarrasse le cours de la rivière. La deuxième est placée, sept milles au-dessous. Déja ces deux villes reçoivent par la Patowmac, une grande quantité de produits indigènes; et ceux qui les envoient, commencent à y prendre en retour des marchandises manufacturées dans l'étranger, du moins pour une partie de leur consommation. On seroit porté à croire, d'après ce qui précède, que ces deux villes étant déja en possession du commerce intérieur, en conserveront toujours la meilleure partie, et que la cité fédérale ne fera que de vains efforts pour se l'approprier. La situation de ces trois villes offrant à-peu-près les mêmes avantages, leurs intérêts pendant quelque temps ne peuvent manquer d'être en opposition; mais un petit nombre d'années suffira à la ville fédérale pour éclipser tout-à-fait les deux autres.

George-Town ne se procure que de la

seconde main les marchandises étrangères destinées à la consommation des habitans de l'ouest; c'est Baltimore et Philadelphie qui les lui fournissent. Alexandrie tire directement des ports de l'Europe une partie de celles qui sont nécessaires à son commerce; mais près des trois quarts lui parviennent de la même manière qu'à George-Town. Ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes, il n'y a de riches capitalistes, et quoique chacune des deux ait une banque, les fonds dont ces établissemens peuvent disposer, sont trop peu considérables pour que le commerce en tire de grands secours. Mais la cité fédérale ne tardera à réunir dans son enceinte des négocians qui auront des capitaux étendus en leur pouvoir; et dès que le siége du gouvernement y sera fixé, une branche considérable, au moins, de la banque nationale, s'y établira, si la banque elle-même n'y est pas transférée tout entière. Il n'en faudra pas davantage, pour mettre les deux villes voisines hors d'état de rivaliser la cité fédérale. Que l'on ajoute à cette considération qu'elles sont situées l'une et l'autre dans le territoire de Columbia, c'est-à-dire dans le district de dix milles autour de la cité, qui ne sera soumis

qu'aux lois et aux réglemens du congrès. Or il est très-vraisemblable que les habitans de la ville où il siégera, peuvent s'en promettre des faveurs et des encouragemens, qu'il n'accordera pas à d'autres. Alexandrie et George-Town pourront lutter avec la ville fédérale tant qu'elle n'aura pris que de foibles accroissemens; mais ensuite elles seront hors d'état d'en soutenir la concurrence; et son commerce s'élevera au même degré de splendeur que s'il n'existoit point de ville dans son voisinage.

D'abord il est certain que la ville fédérale étendra son commerce dans tout le pays arrosé par la Patowmac et par les rivières qui la grossissent. En traçant le cours de la premiere, je n'ai pas décrit toutes les rivières qui s'y rendent. L'inspection d'une carte suppléera à ce que j'ai omis. La rivière de Shenandoah, la plus considérable de celles qui en sont tributaires, n'est pas navigable dans son état actuel; mais la compagnie formée pour améliorer la navigation de la Patowmac, après avoir fait examiner avec soin le cours de la Shenandoah, a déclaré qu'on pourroit la rendre navigable jusqu'à cent milles au-dessus de son embouchure, c'est-à-dire jusqu'à très-peu de

distance de Staunton, située derrière les montagnes bleues, sur la grande route qui va du Kentoucky et du nouvel état de Tenessee à Philadelphie. Cette ville est séparée de Franckfort, capitale du Kentoucky, par un intervalle de près de huit cents milles. La distance où elle se trouve de Knoxville, capitale du Tenessee, est moindre d'environ soixante et dix milles. Un si grand éloignement ne l'empêche pas de les fournir toutes les deux par le moyen des voitures de terre, des objets de manufactures étrangères dont elles ont besoin. Si la Shenandoah étoit navigable, on auroit, en suivant son cours et celui de la Patowmac, quatre cent trente-six milles de charroi par terre de moins pour se rendre à la ville fédérale, que pour aller à Philadelphie. Une économie si considérable assureroit à la première, tout le commerce de ces deux contrées. Est-il vraisemblable qu'elles donnent un jour la préférence à la capitale de la Louisiane, pour leurs relations commerciales? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Nous avons déja vu que, par les rivières de Cheat et de Monongahela, on peut pénétrer jusqu'à Pittsbourg, à quatre cent cinquante milles de distance de la ville fédérale. On

trouve sur cette route un portage de trente-sept milles des bords de la Patowmac à ceux de la rivière de Cheat, et c'est le plus long. Il y en a deux ou trois autres, mais tous fort peu considérables. Il est prouvé, d'une manière évidente, que le transport des marchandises, à partir de New-York, par les rivières d'Hudson et de Mohawk jusqu'à Oswego, et de là par les lacs Ontario et Erie et la rivière Alleghany jusqu'à Pittsbourg, ne coûte qu'un tiers de la somme qu'exige le charroi par terre des mêmes marchandises à partir de Philadelphie. Cependant cette dernière route est encore préférée, parce que celle de New-York n'inspire pas, sous quelques rapports, la même sécurité. Les marchandises y sont quelquefois perdues ou avariées, et quelquefois elles n'arrivent que plusieurs mois après celles qui viennent par la voie de terre.

Entre les rivières d'Hudson et de Mohawk, il y a un portage de dix milles ou environ; et avant d'arriver à Oswego, on en trouve encore deux ou trois autres. A Oswego l'on transporte les marchandises à bord d'un navire propre à naviguer sur les lacs. En les traversant il est exposé aux tempêtes et aux vents contraires. Près des chûtes du Niagara, il faut

franchir un nouveau portage d'environ neuf milles, pour arriver aux bords du lac Erie. On le traverse, et l'on aborde à Presqu'île. Là, un portage sépare encore des rives de l'Alleghany. Après l'avoir traversé, on charge les marchandises dans les bateaux employés à la navigation de cette rivière. Toute la longueur de cette route, depuis New-York jusqu'à Pittsbourg est d'environ huit cent milles. Elle ne seroit guère, que de la moitié, à partir de la cité fédérale. Si donc un négociant établi à Pittsbourg peut faire venir ses marchandises de New-York pour le tiers de la somme que lui coûteroit le charroi par terre de ces mêmes marchandises, s'il les tiroit de Philadelphie, il est évident que ses frais de transport seront encore réduits de moitié, s'il tire les mêmes objets de la ville fédérale, et par conséquent, il ne peut balancer à lui donner la préférence, car il n'y a ni tempêtes, ni vents contraires à redouter sur la route à suivre en partant de ce dernier point.

Les habitans de Pittsbourg et des contrées qui sont à son occident, le long des rives de l'Ohio, tirent les articles nécessaires à leur consommation, de Philadelphie et de Balti-

more; mais ils envoient à la Nouvelle-Orléans, par l'Ohio et le Mississipi, celles des productions de leur pays dont le transport par terre seroit trop dispendieux. La distance de Pittsbourg à la Nouvelle-Orléans est de deux mille cent quatre-vingt-trois milles. Il faut vingt-huit jours pour la parcourir en suivant le cours de l'eau, et deux à trois mois pour faire le même chemin en remontant les rivières. La navigation dans ce dernier sens est ennuyeuse et pénible. Aussi arrive-t-il rarement que les bateaux descendus de Pittsbourg y retournent. Ils sont dépecés en arrivant à la Nouvelle-Orléans, et l'on en vend les planches. La plus grande économie préside à leur construction; car il suffit qu'ils aient la consistance nécessaire pour naviguer en suivant le cours des eaux. Les hommes qui les ont conduits s'embarquent pour l'ordinaire à bord des vaisseaux qui font voile de la Nouvelle-Orléans pour les ports méridionaux des États-Unis, et de là se rendent par terre dans les lieux d'où ils sont partis. Mais dès qu'on aura effectué par un canal, la jonction de l'Ohio et de la Patowmac, il n'est pas à présumer que Pittsbourg et les contrées voisines continuent d'envoyer leurs productions à la Nouvelle-

Orléans, d'où il leur est si difficile d'en recevoir d'autres en échange. Il sera naturel qu'elles accordent la préférence à la cité fédérale, d'où elles tireront facilement tous les objets nécessaires à leur consommation, et qui est à une distance beaucoup moins considérable. La différence, sous ce rapport, est telle que lorsque les travaux nécessaires pour opérer la jonction des deux rivières seront terminés, il ne faudra pas plus de temps pour aller à la cité fédérale et en revenir, que pour descendre à la Nouvelle-Orléans.

Les contrées voisines de l'embouchure de l'Ohio seront invitées, au contraire par leur position, à ne pas rompre les liens de leurs relations commerciales avec la Nouvelle-Orléans. Le cours de cette rivière n'a pas moins de onze cent quatre-vingt-trois milles de longueur; et les distances respectives, où les lieux situés sur ses bords, se trouvent des deux villes rivales, ne seront pas l'unique motif de préférence pour l'une ou pour l'autre. Des demandes relatives à quelques articles peuvent la déterminer. Chacune des diverses saisons peut aussi influer sur le choix. A des époques fixes, le Mississipi et l'Ohio inondent leurs rives; et le temps nécessaire pour des-

cendre et remonter, varie comme le volume de leurs eaux. Les débordemens du Mississipi sont occasionnés par la fonte d'une immense quantité de neiges et de glaces, accumulées pendant l'hiver dans les régions du nord que ce fleuve traverse. Ils commencent au mois de mars, et finissent dans celui de juillet. Ceux de l'Ohio durent depuis Noël jusqu'au mois de mai; mais ils ne sont pas aussi réguliers et aussi soutenus que ceux du Mississipi. Les eanx y décroissent et s'y gonflent plusieurs fois pendant le cours d'une saison. Ces inondations proviennent des pluies abondantes qui tombent au commencement de l'hiver, et de la fonte des glaces à l'approche du printemps.

Le cours du Mississipi est très-tortueux (1), et par-tout où sa direction change, il y a un mascaret dans ses eaux. Le temps où il se fait

(1) En l'année 1722, un parti de Canadiens descendant ce fleuve, arriva à un endroit où il fait un si grand détour, que quoique la distance qui sépare ses deux coudes n'excède peut-être pas deux cents verges par terre, ses eaux parcourent un espace de quarante milles, pour aller de l'un à l'autre. Les Canadiens, par curiosité, creusèrent une tranchée pour faire communiquer ces deux points. La terre, sur les bords du Mis-

le plus fortement sentir, est toujours celui des inondations, ce qui rend le cours du fleuve beaucoup moins difficile à remonter. Dans l'Ohio, c'est tout le contraire; on n'y observe point de mascarets semblables, de sorte que les inondations y facilitent la marche en descendant, et la rendent plus lente dans le sens contraire.

En supposant néanmoins que la saison fût également favorable pour naviguer sur le Mississipi et sur l'Ohio, ce qui arrive, en effet, pendant une partie de l'année, alors Louisville, dans le Kentoucky, seroit à-peu-près le point de séparation des contrées dont la cité fédérale attireroit le commerce d'une part, et la Nouvelle-Orléans de l'autre. Il faut vingt jours dans la saison la plus favorable, pour descendre de Louisville à la Nouvelle-Orléans; il en faut quarante pour le retour; en tout soixante. Des chutes de l'Ohio, près

sissipi, est aussi légère que fertile. En peu de temps les eaux du fleuve se frayèrent un passage, par la tranchée qu'on leur avoit ouverte, et les Canadiens y passèrent dans leur bateau. On appelle cet endroit *Pointe-Coupée*. Il y a plusieurs autres détours semblables dans le cours de ce fleuve; mais il n'en est aucun de si considérable. *Note de l'auteur.*

desquelles Louisville est située, l'on compte sept cent trois milles jusqu'à Pittsbourg. En évaluant la marche des bateaux à trente milles par jour, ce qui est un calcul modéré, on fera la route en vingt-quatre jours. De Pittsbourg aux bords de la Patowmac, il y a cent soixante milles à parcourir contre le cours de l'eau. Les portages rendant la marche un peu plus lente, ce ne sera pas trop de sept jours pour cette partie de la route. Restent deux cent quatre-vingt-dix milles de navigation, en suivant le cours de la Patowmac. A soixante milles par jour, cela fait environ cinq jours de plus, et trente-cinq jours pour toute la route.

Si l'on fixe, en suivant la même proportion, le temps nécessaire pour le retour, savoir un jour pour trente milles en remontant le cours de l'eau, et moitié moins en descendant, la route sera de vingt-cinq jours, ce qui fait soixante pour aller et revenir; de sorte que le voyage de Louisville, soit à la cité fédérale, soit à la Nouvelle-Orléans, y compris le temps du retour, est exactement de la même durée. On en peut conclure que, si les productions des contrées voisines de l'Ohio et des rivières qui s'y jettent, sont, comme il est vraisemblable, aussi recherchées par les né-

gocians de la ville fédérale, que par ceux de la Nouvelle-Orléans, toutes celles qui croissent à l'est de Louisville seront envoyées à la première, et celles du sud à la seconde. La partie, qui alimentera le commerce de la cité fédérale, a sept cents milles de long, et depuis cent jusqu'à deux cents milles de large. Il faut y ajouter toute la contrée que traversent la rivière Alleghany et les courans d'eau qui la grossissent. Une grande partie de la région située sur le lac Erie, dans le voisinage de Presqu'île, ressortira également de la cité fédérale pour le commerce.

Il est facile de voir que la surface des pays, où les relations commerciales de cette ville s'établiront par la navigation intérieure, est d'une étendue prodigieuse. Ces mêmes pays sont capables, par leur fertilité, de fournir aux besoins d'un nombre d'habitans, triple de celui que renferment tous les Etats-Unis. La population s'y accroît avec plus de rapidité que dans aucune autre contrée du Nouveau-Monde. Ainsi tout promet une opulence précoce à la ville fédérale, dès que les travaux nécessaires à la navigation seront terminés, et l'on ne peut douter qu'elle ne devienne un jour le plus grand marché de l'occident, et la rivale des

plus magnifiques cités de l'ancien monde, si la prospérité future des Etats-Unis est proportionnée à celle dont ils ont joui jusqu'à présent.

Cette ville est située à l'extrémité d'une pointe de terre au confluent des deux branches de la Patowmac. L'espace qu'elle occupe, et le territoire adjacent dans une étendue de dix milles, ont été cédés au congrès par les états du Maryland et de la Virginie. Le terrain, qui forme son enceinte, appartenoit à différens particuliers à titre de propriété. Ceux-ci sont empressés d'en donner la moitié au congrès, ne doutant pas que la valeur de ce qui leur restoit ne s'accrût assez pour les dédommager avantageusement du sacrifice qu'ils consentoient à faire; et l'on espère que la vente de la moitié, mise à la disposition du congrès, sera assez productive pour couvrir la dépense que nécessitera la construction des édifices publics, des canaux qui fourniront de l'eau aux divers quartiers de la ville, et celle du pavage et de l'illumination des rues.

Le plan de la cité fédérale est l'ouvrage d'un français nommé l'Enfant. Il lui a donné la grandeur qui convient à la métropole d'un

pays qui n'a pas moins de douze cents milles de longueur sur mille milles de largeur. L'enceinte actuellement tracée a quatorze milles de circonférence. Les rues se coupent à angles droits et sont toutes dans la direction du nord au sud, ou de l'est à l'ouest. Une telle disposition rend toutes les parties de la ville si ressemblantes les unes aux autres, qu'il seroit difficile de les distinguer, si des avenues ouvertes en ligne diagonale ne la traversoient de toutes parts. Aux endroits où elles se croisent, il y aura des places publiques spacieuses. La largeur des rues est depuis quatre-vingt-dix jusqu'à cent pieds, et celle des avenues, de cent soixante. Chacune de ces dernières porte le nom de l'un des États-Unis, et une vaste place est réservée à chacun d'eux, comme un lieu convenable pour y ériger des statues, des colonnes, etc., en l'honneur des hommes qui auront illustré leur patrie. Sur une petite éminence, à l'ouest du capitole, on placera la statue équestre du général Washington.

Le capitole est un édifice construit sur le point le plus élevé de la ville dont il occupe le centre. De ce lieu on la découvre tout entière; et la vue s'étend sur la contrée adjacente. C'est là que siégeront le congrès et les

cours

cours de justice; c'est là aussi que seront établis les bureaux des principales branches du pouvoir exécutif. L'emplacement de ce palais est très-vaste, et son extérieur aura beaucoup de majesté. On porte à un million de dollars la somme nécessaire pour le construire, ce qui équivaut à 225,000 l. sterling.

La maison destinée à loger le président est située à un mille et demi au nord-est du Capitole. Elle est placée sur une petite éminence, à peu de distance de la Patowmac, et jouit d'une belle vue sur la rivière et sur la riche contrée qui est au-delà. Cent acres de terre contigus à la maison, et faisant partie de l'intervalle qui la sépare du fleuve, sont destinés à faire un jardin d'agrément. Au midi de ce jardin il y aura un vaste parc ou promenade publique; le local qu'il doit occuper est à l'est de la rivière, sur le chemin du Capitole. Il sera entouré de maisons élégamment bâties; et l'on se propose d'en destiner quelques-unes à loger les ministres étrangers, etc. Sur les bords de la branche orientale de la Patowmac, on a choisi un vaste emplacement sur lequel sera construit l'hôpital de la marine, et où sera planté le jardin destiné à l'usage de cette maison. Sur d'autres points il y aura des

églises, des théâtres, des colléges, etc. Presque tout le terrain que la ville doit couvrir est agréablement *ondulé*, si je puis me servir de cette expression; mais nulle part il ne s'élève assez pour devenir fatigant. Le sol est d'une argile jaune mêlée de gravier. Il y a nombre d'excellentes fontaines dans l'intérieur de la ville et sur la plus grande partie de sa surface on peut facilement se procurer de l'eau en creusant des puits. Il y a aussi deux ruisseaux qui traversent la ville. On les connoît l'un sous le nom de Reedy-Branche, et l'autre, sous celui du Tibre. La source de ce dernier est élevée à deux cent trente-six pieds au-dessus du niveau de la rivière.

D'après la teneur des réglemens, toutes les maisons doivent être construites en briques ou en pierres. Leurs murs doivent avoir trente pieds de hauteur, et être élevés parallèlement à la direction des rues. Mais ceux qui les font bâtir ont la liberté ou de suivre l'alignement de leurs voisins, ou de s'en écarter en laissant plus d'espace à la rue. On s'est permis de construire un assez grand nombre de maisons en bois, mais leurs propriétaires sont avertis qu'elles ne seront tolérées que jusqu'à une certaine époque déja fixée, et

qu'ensuite elles seront abattues. Trois commissaires nommés par le président, et salariés par l'état, résident dans la cité fédérale, et sont chargés d'y surveiller la construction de tous les édifices publics et particuliers. Tout ce qui touche sous d'autres rapports les intérêts de la ville leur est également confié.

Les seuls édifices publics dont la construction soit commencée jusqu'à présent, sont la maison du président, le Capitole, et un hôtel qui sera très-vaste. La première déja achevée en dehors, est élevée de deux étages, et bâtie en pierres de taille. Le plus spacieux des appartemens qui la composent est de forme ovale. Le bâtiment est sans contredit le plus beau qu'il y ait dans les Etats-Unis, et son architecture ne peut qu'être admirée par ceux qui n'ont pas voyagé en Europe, mais elle ne sauroit soutenir un examen sévère. On regarde avec raison ce bâtiment comme trop fastueux pour loger même le premier magistrat d'un état républicain; d'ailleurs il y a une étrange disproportion entre l'état d'une telle demeure et la modicité des émolumens attachés à la place de président, qui ne s'élèvent chaque année qu'à 5625 livres sterling,

quoique les dépenses nécessaires à la vie s'élèvent beaucoup plus haut en Amérique qu'à Londres même.

L'hôtel dont j'ai parlé est un grand bâtiment de briques avec des décorations en pierre. Il est placé entre la maison du président et le Capitole. La dernière fois que je le vis, au commencement de l'année 1796, il étoit déja couvert, et les travaux nécessaires pour en achever la construction étoient dans la plus grande activité. Ce n'est rien moins qu'un bel édifice. A la même époque, le Capitole n'étoit élevé que fort peu au-dessus de ses fondemens.

La pierre qui a servi à construire la maison du président, et qui sera employée dans tous les édifices publics, est en apparence tout-à-fait semblable à celle de Portland, en Angleterre; mais un sculpteur qui avoit eu occasion de mettre celle-ci en œuvre, m'a dit qu'elle étoit d'une qualité très-inférieure à celle d'Amérique, qui est susceptible de recevoir un poli aussi beau que celui du marbre, et n'est jamais endommagée ni par le froid, ni par la pluie. Il y a sur les bords de la Patowmac d'inépuisables carrières de cette pierre. On y trouve aussi des échantillons assez con-

sidérables de marbre commun, d'excellente ardoise en abondance, de bon charbon de terre, et des pierres pour le pavage des chemins et pour faire de la chaux.

Les maisons particulières sont toutes d'une architecture simple. Quelques-unes ont été bâties par spéculation, et sont encore inhabitées. L'endroit où il y en a le plus grand nombre est Green-Leafs'-pointe, sur le bord de la principale branche de la Patowmac, immédiatement au-dessus de son confluent avec le bras oriental. La situation de ce local a paru aux uns la plus favorable pour le commerce; mais d'autres préfèrent la rive de la branche de l'est à cause de la supériorité de son port et de la profondeur de l'eau jusqu'au bord du rivage. D'autres points encore paroissent à plusieurs mériter la préférence; mais cela n'est jusqu'ici qu'une matière de spéculation. On a construit des maisons dans le voisinage du Capitole, parce qu'il est vraisemblable que les membres du congrès leur donneront la préférence. On en a élevé aussi près de celle qui est destinée au président. Quelques-uns aiment mieux bâtir à l'occident de la ville, pour être plus près de George-Town, parce que le commerce y étant déja florissant, ils pré-

sument que c'est par cette direction qu'il arrivera à la cité fédérale. Si toutes ces maisons étoient réunies, elles formeroient un ensemble assez imposant ; mais éparses comme elles le sont, et à si grande distance les unes des autres, à peine offrent-elles l'apparence d'une ville. Excepté les rues, les avenues et une petite étendue de terrain autour des bâtimens publics, tout le reste de l'enceinte est encore couvert d'arbres. Être obligé, pour aller voir les personnes qui habitent la maison la plus voisine de la sienne, dans l'enceinte de la même ville, de faire une marche d'un ou deux milles à travers un bois épais, est une singularité dont on auroit peine, je crois, à trouver un exemple ailleurs.

Le nombre des habitans de cette ville s'élevoit, au commencement de 1796, à environ cinq mille, en y comprenant les ouvriers qui en font la plus grande partie. On y voit aussi beaucoup d'étrangers, qui ne font qu'y passer et qui y sont attirés par le vaste champ que ce lieu présente à leurs spéculations.

On a déja fait de grands travaux dans l'enceinte de la ville fédérale, et l'argent qu'on y a dépensé s'élève à des sommes considérables.

Cependant les états du nord, et sur-tout les habitans de Philadelphie, ne voient qu'avec un extrême déplaisir approcher l'époque où le siége du gouvernement sera transféré. Ils font tout ce qui dépend d'eux pour ralentir la marche des constructions dans la cité fédérale, et pour empêcher que le congrès ne s'y réunisse à l'époque fixée par ses décrets. Au printemps de 1796, j'ai vu les travaux du Capitole entièrement suspendus, parce que les fonds manquoient. Les terres du public étoient à bas prix, et les commissaires ne voulant pas les vendre à perte, s'adressèrent au congrès et lui demandèrent de cautionner un emprunt de trois cent mille dollars. Ils ajoutoient que sans un tel secours ils se verroient forcés de suspendre la construction des édifices publics, à moins de vendre à un prix très-désavantageux, les terrains dont ils n'avoient pas encore disposé. Une pétition si pressante n'en éprouva pas moins la plus vive opposition. On la laissa plusieurs semaines sur le bureau, sans daigner s'en occuper, et il fallut qu'un grand nombre de personnes fortement intéressées au sort de la ville fédérale, employassent les sollicitations les plus instantes auprès des membres du congrès

pour les faire acquiescer à la demande des commissaires.

Ceux à qui la construction de la ville fédérale fait ombrage, soutiennent qu'elle ne sauroit jamais s'élever à une grande prospérité, et que l'opinion contraire n'est fondée que sur les déclamations de quelques enthousiastes. Les habitans de l'est, s'il faut en croire les mêmes censeurs, ne souffriront pas que le siége du gouvernement soit établi si loin d'eux, et que le congrès s'assemble dans un lieu qui ressemble à une forêt, et où les lumières, sur-tout ce qui touche les intérêts du commerce, auront tant de peine à pénétrer jusqu'à lui. Ils ajoutent que si le gouvernement s'éloigne de Philadelphie, une séparation entre les États sera la suite nécessaire de cet événement. Telles sont les raisons sur lesquelles ils insistent ; mais tous ces discours ne leur sont dictés que par la jalousie ; et dans les ames étroites, rien ne la fait naître plus facilement que les intérêts du commerce, lorsqu'ils sont opposés. La malveillance voudroit étouffer la ville de Washington à l'instant où elle ne fait que de naître ; car il est facile de prévoir que dès que le gouvernement y sera transféré, elle deviendra floris-

sante, et attirera dans son enceinte une partie considérable du commerce, concentrée à présent à Philadelphie, à Baltimore et à New-York. Cependant, ce seroit une erreur de croire que la prospérité de ces trois villes décroîtra. Elles partageront à la vérité les bénéfices du commerce avec la ville fédérale; mais la population se multiplie si rapidement dans les contrées où leurs relations n'ont aucune rivalité à craindre, que leur commerce sera plus florissant après l'établissement de la métropole des États-Unis, que dans les temps antérieurs.

J'ajouterai que la grande majorité du peuple dans les États-Unis, desire la translation du gouvernement, et qu'il est vraisemblable qu'elle aura lieu dans le temps auquel on l'a fixée. Une résolution contraire occasionneroit des mécontentemens graves dans les états du Midi; et si elle ne les déterminoit pas à se séparer d'avec les autres, il en résulteroit du moins une grande altération dans l'harmonie qui a régné entre tous jusqu'à présent.

CHAPITRE V.

Alexandrie.—Mont-Vernon.—Maison du général Washinghton. —Difficulté de trouver son chemin dans les forêts.—Description du mont Vernon.—Points de vue dont on jouit sur ce mont.—Description de la maison et des terres du général. —Retour à la cité Washington.

De Washington je me suis rendu à Alexandrie, située sept milles plus bas sur la même rivière, et l'une des plus jolies villes de tous les États-Unis. La plupart des maisons y sont en briques, et l'on en voit plusieurs de très-agréablement bâties. Les rues, qui se croisent à angles droits, sont commodes et bien pavées. Neuf milles au-dessous, sur les bords de la Patowmac, est situé le mont Vernon, sur lequel le général Washington a établi son séjour. Le chemin, pour y arriver par terre, est beaucoup plus long à cause des nombreux courans d'eau qui le traversent, et qu'on ne peut passer qu'à quelque distance de leur embouchure dans le fleuve.

Une épaisse forêt s'étend à plus de quatre milles en-deçà du Mont. Les chemins en sont très-mauvais, et se croisent si souvent, qu'il est difficile de distinguer celui qu'on doit



Weld . D. Mariage Sc.

Vue de la Riviére de Patowmac, prise du mont-Vernon.

suivre. J'étois parti d'Alexandrie avec un autre voyageur, qui prétendoit les bien connoître. S'il en eût été ainsi, nous serions facilement arrivés au mont Vernon avant la fin du jour; mais elle nous surprit errans encore au milieu des bois. Nous ne rencontrions personne à qui demander la route, et nous nous attendions à passer la nuit dans notre voiture, lorsque heureusement nous aperçûmes à travers les arbres une lumière qui brilloit à quelque distance. Elle partoit d'une petite ferme, la seule qui soit auprès de cette route dans un espace de plusieurs milles. Nous nous y rendîmes, partie en voiture et partie à pied, et l'on nous y donna pour guide un nègre, à l'aide duquel nous arrivâmes, en une heure, à notre destination. Le lendemain on nous parla d'un voyayeur qui, peu de jours auparavant, étoit resté à cheval depuis dix heures du matin, jusqu'à quatre du soir, sans pouvoir trouver le chemin qu'il devoit suivre, et sans être jamais à plus de trois à quatre milles de distance de l'endroit où il vouloit arriver.

Le mont Vernon fait partie des bords de la Patowmac, qui, dans cet endroit, où leur pente est très-escarpée, s'élèvent de deux

cents pieds au-dessus du niveau des eaux. La rivière a trois milles de largeur vis-à-vis du mont ; et du côté opposé elle forme une baie aussi large, et qui s'avance profondément dans les terres. On croiroit, au premier coup-d'œil, que cette baie fait partie du cours de la rivière; mais celle-ci tourne brusquement à gauche, deux ou trois milles au-dessus de la maison, et l'on ne tarde pas à la perdre de vue. On découvre, du même côté, un horizon de douze milles d'étendue. La rive orientale de la Patowmac, qui fait partie du Maryland, est embellie par des collines, presque toutes couvertes de bois en plusieurs endroits. Cependant, on distingue des terres cultivées et ornées de maisons de campagne. L'ensemble de ce paysage est délicieux.

La maison a été bâtie à soixante verges de la cime du mont. Elle est construite avec des pièces de bois, taillées à angles droits, et peintes de manière à lui donner l'apparence d'une pierre de taille. La façade de derrière, qui donne sur la rivière, est ornée d'un portique de quatre-vingt-seize pieds de long, soutenu par huit colonnès. Cette façade est unie et présente de loin une assez belle apparence. L'habitation du maître occupe le cen-



Weld. D.   Mariage Sc.

Vue du mont Vernon et de la maison du général Washington.

tre et communique avec les aîles des deux côtés, par une galerie couverte, dont la direction est en ligne courbe. Derrière l'une de ces aîles sont les offices, les cuisines, etc., de même qu'une partie des bâtimens de la ferme; derrière l'autre aîle on voit les cabanes des esclaves (1).

Devant la façade de la maison, il y a une esplanade qui s'étend sur toute sa longueur;

(1) Ces cabanes font partie des premiers bâtimens qu'on aperçoit en arrivant au mont Vernon. Un étranger, après avoir admiré dans les Etats-Unis, les heureux effets de la liberté, ne peut voir qu'avec une douloureuse surprise, ce monument de servitude dans la même enceinte où réside le libérateur de ces belles contrées. Ce fut lui qui eut la gloire d'être le chef d'un peuple armé pour conquérir son indépendance, d'un peuple qui déclaroit à l'univers, « que tous les hommes « ont été créés égaux; qu'ils tiennent de l'Auteur su-« prême de leur être des droits inaliénables, dont les « premiers sont la vie, la liberté et la propriété des « moyens nécessaires pour arriver au bonheur. » Combien il seroit desirable que ce même homme, supérieur aux suggestions de l'intérêt, eût, le premier de tous, affranchi ses esclaves, et prouvé par là, aux peuples pour lesquels il a combattu, qu'il est de leur devoir, après avoir assuré leur propre indépendance, de rendre la liberté aux hommes qn'ils tiennent eux-mêmes dans l'esclavage!

une allée plantée d'arbres et sablée règne autour. Une haie sépare celle-ci de la ferme et du jardin, situés aux deux côtés opposés. Le jardin ressemble à une pépinière, et par-tout l'on remarque un soin bien plus attentif à multiplier les produits que les agrémens. Une seconde esplanade fait face au derrière de la maison; et sur la pente du mont, vers la rivière, on a formé un parc destiné aux bêtes fauves.

Mais il est assez vraisemblable que cette honorable détermination ne seroit pas sans inconvénient. Autrement, il paroît hors de doute que le général Washington auroit donné à ses concitoyens ce glorieux exemple. Peut-être a-t-il regardé comme plus utile au bien public, que la première impulsion, pour arriver à l'affranchissement des esclaves, fût donnée par le corps législatif. Peut-être étoit-il à craindre, s'il eût donné la liberté aux siens, que cet acte ne devînt le signal d'une insurrection parmi les autres. Or, un tel danger est d'une nature très-grave, dans un pays où le nombre d'esclaves surpasse celui des hommes libres.

Jusqu'ici, ni les habitans, ni la législature de la Virginie n'ont rien fait qui tende à la destruction de l'esclavage. Le Maryland et les autres états du sud ne s'en sont pas occupés davantage; mais dans la Pensilvanie et les autres états du nord, on a fait des lois dont le résultat doit être son abolition graduelle. Dans ces états, à la vérité, le nombre des esclaves est très-peu considérable; et de pareilles lois y reçoivent une exécution

Les appartemens sont fort petits, à l'exception d'un seul bâti depuis la fin de la guerre, et qui est le salon de compagnie. On ne voit par-tout que des meubles très-simples, et quelques-uns même sont si usés, qu'ils tombent en pièces. Obligé de suivre de près la marche des affaires publiques, le général Washington faisoit sa résidence la plus habituelle à Philadelphie, et le mont Vernon en a souffert. La maison, et tous les bâtimens

facile. Dans les autres, il faudra s'asservir à une marche plus lente. Cependant, puisque le plan adopté pour l'affranchissement d'un petit nombre, a bien réussi, pourquoi ne pas en faire l'épreuve sur un nombre plus considérable? S'il y a quelque danger à tenter de le mettre à exécution tel qu'il est, rien n'empêche de le modifier. En alliant la prudence au sentiment de l'humanité, on fera jouir à une époque, plus ou moins prochaine, les malheureux esclaves du midi, des bienfaits inappréciables de la liberté; et leur nombre, quelqu'il puisse être, ne sera pas un obstacle à leur affranchissement.

Au reste, quelque marche que l'on adopte, il me paroît indubitable que l'esclavage sera banni, un jour, des Etats-Unis de l'Amérique. Les nègres ne seront pas éternellement sourds au cri de la nature; et si l'avarice de leurs oppresseurs s'opiniâtre à les tenir dans les fers, c'est des mains de la vengeance, qu'ils recevront le présent de la liberté. *Note de l'auteur.*

de sa dépendance sont dans un dépérissement auquel il est difficile de remédier. Aussi m'a-t-on assuré que le maître regrette d'avoir ajouté un nouveau bâtiment aux anciens, et qu'il regarderoit comme plus avantageux de les avoir tous détruits et rebâtis à neuf. La culture des terres voisines est en bon état, mais c'est à deux à trois milles de distance que sont situées les principales fermes.

Presque tous les étrangers, qui voyagent en Amérique, s'empressent d'aller voir le mont Vernon. Ils y sont reçus par une personne, dont l'unique emploi est de leur faire les honneurs de la maison, lorsque le général Washington est absent. A notre arrivée, on nous prépara des lits, on nous servit un excellent souper, avec différentes sortes de vins; et l'on prit le plus grand soin de nos chevaux.

L'approche de l'hiver ayant dépouillé les campagnes de presque tous leurs charmes, je ne voulus pas pénétrer en Virginie, au-delà du mont Vernon; je revins sur mes pas, et m'en retournai à la ville fédérale, ou la cité Washington.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Arrivée à Philadelphie. — Observations sur le climat des états du centre. — L'auteur quitte Baltimore. — Précautions des voyageurs américains. — Arrivée à l'un des bords de la Susquehannah. — Passage de cette rivière. — Situation dangereuse des passagers. — Manière dont se conduisent les Américains dans une auberge. — Leurs contestations bruyantes.

Après avoir passé quelques semaines à la ville fédérale, à George-Town et à Baltimore, j'ai pris la route de Philadelphie où je suis arrivé depuis quatre jours (en février 1796).

Les mois d'octobre et de novembre sont les plus agréables de l'année dans les états du centre et du midi. Le temps change alors moins fréquemment, et pour l'ordinaire, l'air est doux, et le ciel serein. Tandis que j'étois à George-Town, l'état de la température nous permettoit encore de laisser nos fenêtres ouvertes pendant le dîner, quoique nous fussions dans la deuxième semaine de décembre. Mais je dois ajouter que cela arrive rarement à une époque si avancée.

Nous n'avons eu, dans le Maryland, qu'un petit nombre de jours froids, pendant le cours

de décembre. En janvier, il est tombé deux à trois fois de la neige ; et le temps a été fort doux, jusqu'aux derniers jours du mois qu'il s'est élevé un vent glacial du nord-est. Le froid que ce vent fait ressentir, est d'une intensité prodigieuse, et jamais l'on n'éprouve rien de pareil en Angleterre. Pendant le cours de l'hiver, dès qu'il souffle, la gelée commence. Cette fois-ci, la Susquehannah et la Delaware furent prises, d'un bord à l'autre, en trois jours. Il tomba de la neige, qui s'éleva sur la terre à la hauteur de deux pieds, et toutes les apparences annonçoient un hiver long et rigoureux. Cependant cinq jours ne s'étoient pas encore écoulés, que le vent changea tout-à-coup, et le dégel fut si prompt, qu'en deux jours la neige fut entièrement fondue, et qu'il ne resta plus aucun vestige du froid, ailleurs que sur les rivières couvertes de glaçons flottans.

J'arrivai à Baltimore vers le milieu de décembre ; mais je me déterminai à attendre la gelée, avant de partir pour Philadelphie, à cause du mauvais état des routes. Elles étoient si impraticables, que pendant dix à douze jours, les voitures publiques ne purent se mettre en marche. Elles furent bientôt

ressuyées par le froid, et devinrent aussi belles que dans l'été. Je partis au moment de la plus forte gelée. Le lendemain, au point du jour, le thermomètre de Farenheit étoit à sept degrés. C'est le point le plus bas où il soit descendu pendant tout le cours de l'hiver.

A l'auberge où je passai la première nuit après mon départ, je trouvai plusieurs autres voyageurs. Nous déjeûnâmes ensemble, le matin, avant de nous remettre en route. Les voyageurs américains prirent tous, selon leur coutume, une bonne dose *d'egg-nog*, breuvage composé de lait frais, d'œufs, de rum et de sucre battus, ensemble. Pour se prémunir contre la rigueur du froid, ils s'enveloppèrent de redingotes et de manteaux; ils mirent par dessus leurs bottes des chaussons de laine et des pantalons; ils prirent de doubles paires de gants, et se couvrirent les oreilles et la bouche avec des mouchoirs de soie, de manière qu'on ne pouvoit plus voir que leur nez et leurs yeux. J'avois pour compagnon de voyage un jeune homme, nouvellement arrivé des îles. C'étoit un sujet d'amusement pour nous deux, de voir le soin extraordinaire, que les autres prenoient pour se garantir du froid: car nous n'avions besoin que de nos

vêtemens ordinaires pour nous en préserver. Au reste, il paroît démontré, par l'expérience, que les étrangers, même ceux qui viennent des Antilles, souffrent moins du froid, la première année de leur arrivée dans l'Amérique septentrionale, que ceux qui sont nés dans ce pays. Toutes les personnes que nous rencontrâmes étoient enveloppées comme les voyageurs qui déjeûnèrent avec nous.

Vers le milieu du jour, nous arrivâmes au bord de la Susquehannah, qui, comme nous l'espérions, étoit entièrement gelée. La question étoit alors de savoir de quelle manière nous la traverserions. Les bateliers prétendoient que la glace ne pouvoit pas porter de l'un à l'autre bord, où, disoient-ils, en même temps, elle étoit trop épaisse, pour que l'on pût couper un passage, avant la nuit. Cependant, il s'étoit rassemblé un assez grand nombre de voyageurs, qui n'ayant pas envie de demeurer-là jusqu'au lendemain matin, moment auquel on supposoit que la glace seroit assez solide, détruisirent toutes les objections qu'on leur opposoit, et l'on se mit à l'œuvre.

Les passagers se trouvoient au nombre de douze, et avoient quatre chevaux. Les bate-

liers étoient sept nègres, trois desquels armés de grosses massues, se tenoient à l'avant du bac, et brisoient la glace, tandis que les autres, à l'aide de grandes perches ferrées, le faisoient marcher. La tâche des premiers étoit tellement difficile qu'il falloit que leurs camarades les relevassent de dix minutes en dix minutes. Au bout d'une demi-heure, ils eurent tous, le visage, les bras et les mains, couverts d'épais glaçons, formés par l'eau, dont ils étoient inondés par suite des coups réitérés de leurs massues. Deux heures se passèrent, avant que la moitié du passage fût ouverte. La glace étoit plus épaisse que les nègres ne l'avoient cru. Les massues étoient en pièces et les hommes épuisés. Ceux-ci ayant laissé le bateau immobile, pendant deux minutes, dans un endroit où la glace étoit extrêmement forte, il s'y attacha tellement que tous les efforts des bateliers et des passagers ne purent le dégager. Dans cet embarras on tint conseil. Il n'y avoit pas moyen d'avancer ni de reculer. Le bateau étoit à la distance d'un demi-mille de la rive. Personne n'osoit s'aventurer à s'y rendre, en marchant sur la glace; et passer la nuit dans le lieu où l'on étoit, eût été la mort. J'avois heureusement

une paire de pistolets. Ayant fait feu, une ou deux fois, j'attirai l'attention de ceux qui étoient au bord de la rivière, et ils envoyèrent un petit bateau à fond plat, à notre secours. Ce n'étoit pas, toutefois, pour ramener une seule personne, du côté d'où nous étions partis, mais pour nous aider à gagner la rive opposée, qu'ils l'avoient détaché. Deux ou trois hommes ayant sauté dedans, se mirent à casser la glace, jusqu'à ce qu'il y eût moyen d'avancer. Le bateau étoit alors dans l'eau, et les bateliers se tenant, autant qu'il étoit possible, assis à l'arrière, faisoient considérablement lever la proue au-dessus de la glace. Au moyen de crocs, on l'y poussoit de nouveau, et en le balançant comme précédemment, l'on parvint facilement à ouvrir un passage. Nous continuâmes à aller de la sorte, et au bout de trois heures, dix minutes, nous abordâmes, bien disposés à profiter d'un bon feu et d'un bon dîner. Les gens de la taverne (de l'auberge) nous avoient vus traverser la rivière, et avoient tout préparé pour nous recevoir. Chacun crut en avoir fait assez pour ce jour; et tous les passagers demeurèrent ensemble, jusqu'au lendemain matin.

J'ai déja fait observer que, dans les Etats-Unis d'Amérique, les étrangers sont entassés, pêle-mêle, dans une chambre d'auberge, et que c'est à eux à s'arranger le mieux qu'ils peuvent. Toute la compagnie se trouvoit composée d'environ treize personnes, parmi lesquelles étoient quelques avocats célèbres de la Virginie et des parties du sud, ainsi qu'un juge de la cour suprême, qui alloit à Philadelphie pour la prochaine session. Ce ne fut cependant qu'après avoir quitté ces messieurs, que je sus qui ils étoient. Les personnages de cette sorte ont une telle simplicité d'extérieur et de mœurs, qu'un étranger ne pourroit soupçonner qu'ils ont quelque importance dans le pays. Nous avions aussi avec nous deux ou trois fermiers du voisinage, gens ignorans et grossiers. Il est impossible à une douzaine d'Américains d'être rassemblés, sans se quereller sur les affaires publiques; et le traité avec la grande Bretagne, traité qui venoit d'être ratifié, fit naître des débats aussi longs qu'animés. Les fermiers furent d'un avis, et le défendirent long-temps; les jurisconsultes et le juge furent d'un autre, et le soutinrent avec toute leur rhétorique. Aucune des parties ne changea de sentiment,

et la contestation dura jusqu'à la nuit. Alors tous les orateurs fatigués se retirèrent, non chacun dans leur chambre, mais dans une pièce commune, où se trouvoient cinq ou six lits dans lesquels ils couchèrent à deux. La conversation n'en finit pas là. Elle fut renouée au contraire, et recommença avec autant de bruit qu'auparavant; mais enfin le sommeil vint fermer les yeux et la bouche aux causeurs; car s'ils eussent pu parler, en dormant, ils eussent, sans doute, jasé jusqu'au jour. Grace à notre heureuse étoile, mon compagnon et moi, nous eûmes une chambre à deux lits. Le lendemain matin, je quittai les bords de la Susquehannah, et le jour suivant, je gagnai Philadelphie.

CHAPITRE VII.

Philadelphie est bien plus agréable en hiver, qu'en toute autre saison. — Jour de la naissance du général Washington, célébré dans cette ville. — Détails sur le caractère et la personne de ce général. — Les Américains sont peu satisfaits de sa conduite, comme président. — L'esprit de mécontentement est assez ordinaire parmi eux.

PHILADELPHIE offre maintenant un aspect bien différent de celui qu'elle présentoit, lorsqu'au mois de novembre j'y débarquai. Le congrès, la cour fédérale suprême et les membres du gouvernement particulier de l'état de Pensylvanie, sont rassemblés. La ville est pleine d'étrangers; les théâtres sont ouverts; toutes sortes d'amusemens publics et particuliers ont repris leur cours. Le jour de la naissance du général Washington, passé depuis peu, fut un jour de fête pour la plus grande partie des habitans de Philadelphie (1).

(1) Le général Washington commençoit, ce jour, sa soixante-cinquième année; mais quoiqu'il ne jouît pas d'une mauvaise santé, il sembloit bien plus âgé. Les contradictions, les innombrables chagrins, qu'il a essuyés dans les différentes places qu'il a occupées, ont considérablement altéré son tempéramment, et lui ont donné l'air de la vieillesse. Il y a cependant une

Toutes les personnes de distinction, à l'exception des Quakres, se firent un devoir de rendre visite au général. Son audience commença à onze heures du matin, et dura jusqu'à trois heures après-midi. La société de Cincinnatus, le clergé, les officiers de la milice, et tous les corps de citoyens, se présentèrent séparément. Les ministres étrangers, magnifiquement vêtus, vinrent dans de su-

grande différence à le voir en public, ou en particulier. Dans le premier cas, le secours de l'art efface un peu les outrages du temps, et le font paroître de quelques années plus jeune.

Peu de personnes se trouvent pour la première fois en présence du général Washington, de cet homme si célèbre par sa sagesse et sa modération, et dont le nom sera transmis avec honneur à la postérité, sans être frappées, jusqu'à certain degré, d'un mélange de crainte et de vénération. Loin que ce sentiment s'affoiblisse dans une communication particulière et suivie, il se fortifie plutôt par l'effet de la réserve et de l'austérité, qui se font remarquer dans l'extérieur et le maintien du général. J'ai ouï dire à des officiers, qui servoient immédiatement sous ses ordres, pendant la guerre d'Amérique, qu'ils ne l'avoient jamais vu sourire, une seule fois, tout le temps qu'elle avoit duré. Aucun homme n'a jamais été lié avec lui par les nœuds d'une amitié réciproque, et peu d'individus ont droit de se vanter d'avoir vécu dans sa familiarité.

Sa taille est, à-peu-près, de cinq pieds, onze pouces.

perbes équipages, complimenter aussi le général. Deux grandes salles étoient préparées pour recevoir toutes ces visites. Les fenêtres de l'une de ces salles, donnant sur la rue, étoient garnies, en dehors, d'un grand nombre de spectateurs. Le buffet étoit chargé de pâtisseries et de vins, auxquels on fit honneur. Jamais je n'avois vu tant d'enjoûment sur la figure du général. Mais comment eût-il

Il a le buste plein. Ses membres, quoiqu'assez déliés, sont bien proportionnés et musculeux. Comme un grand nombre de ses concitoyens, il a la tête petite. Ses yeux sont d'un gris clair. En raison des proportions de son visage, il a le nez long. M. Stewart, fameux peintre de portraits, m'a dit avoir observé dans la figure du général Washington, des traits qu'il n'avoit remarqués dans celle d'aucun autre homme, comme, par exemple, qu'il a la cavité de l'œil, plus grande et le haut du nez plus large que qui que ce soit qu'ait vu ce même peintre. Celui-ci disoit encore qu'il avoit été frappé d'une expression de physionomie, qui indiquoit les passions les plus impérieuses et les plus violentes, et il prétendoit que si le défenseur des droits des Américains avoit pris naissance dans les forêts, il seroit l'un des sauvages les plus indépendans. Par de telles observations, M. Stewart faisoit preuve de son grand discernement, et de la connoissance profonde qu'il a de la physionomie humaine ; car, quoique le général Washington ait été vanté, pour sa grande modération et son calme extérieur, dans les situations

fait pour demeurer insensible aux témoignages d'estime qui lui furent prodigués en cette occasion ?

Les dames de la ville, non moins attentives, se présentèrent aussi chez mistriss Washington, qui les reçut dans un sallon au premier étage. Après avoir complimenté le général, la plupart des hommes vinrent saluer son épouse. Un bal et un souper terminèrent la journée.

critiques où il s'est trouvé si souvent, cependant, ceux qui ont vécu le plus long-temps et le plus intimement avec lui, assurent que naturellement il est du caractère le plus irascible et le plus fougueux ; mais que, comme un autre Socrate, son jugement exquis et l'empire souverain, qu'il a sur lui-même, le font paroître tout autre aux regards du public. Il ne parle qu'avec une grande réserve ; quelquefois même il hésite sur un mot, mais c'est toujours pour chercher celui qui est le plus propre à rendre sa pensée. Son langage est expressif et mâle. Ses entretiens avec les étrangers roulent principalement sur l'Amérique, dont il connoît parfaitement toutes les parties. Il a des manières plus ouvertes et plus libres, à son lever, ou son audience du matin, qu'en particulier ; et il est bien plus affable dans la société des dames, que dans celle des hommes.

Les repas, que donne le général Washington, se bornent à ceux qu'exigent ses rapports diplomatiques, et les liaisons intimes, que mistriss Washington entretient avec quelques familles. Les étrangers avec lesquels il veut converser sur l'agriculture, ou sur tout

Il n'y eut point de ville de quelque importance dans les États-Unis, où l'on ne célébrât ce jour. Cependant, quelque singulier que cela puisse paroître, on trouve un certain nombre d'Américains, qui, tout en vantant la constitution dont ils jouissent, grace à la sagesse et à la valeur du général Washington, sont tellement dépourvus de reconnoissance, qu'ils refusent de rendre hommage à un

autre sujet, sont invités au thé. Plusieurs personnes attribuent cette conduite à un esprit d'épargne; mais l'on pourroit plutôt en faire honneur à la prudence et à la prévoyance du général. J'ai déja observé que le traitement de président des Etats-Unis est très-modique et conséquemment peu propre à soutenir une maison magnifique. Si le président actuel donnoit un grand nombre de fêtes et de repas, on en attendroit peut-être autant de ses successeurs, qui, moins riches que lui, ne pourroient suffire à une telle dépense, ou ne le feroient pas, sans de graves inconvéniens. C'est ce motif, sans doute, qui a déterminé la conduite du général Washington; car lorsqu'il se trouve dans son habitation de Mont-Vernon, il reçoit les étrangers de la manière la plus noble et la plus hospitalière.

Son désintéressement personnel est bien connu. Il a même poussé si loin la délicatesse, que jamais il n'a nommé à quelque place de confiance, ou lucrative, aucun de ses parens, quoiqu'il en ait de très-propres à bien remplir les fonctions les plus importantes du gouvernement. (*Note de l'Auteur.*)

homme, aux talens duquel ils sont si redevables. J'en ai vu plusieurs de très-recommandables, à tout autre égard, qui rejetèrent la proposition de porter la santé du général, après dîner, le même jour. Il est vrai que ces mécontens s'efforcent de justifier leur conduite, en allégant que c'est seulement comme président des Etats-Unis et non comme général Washington, que celui-ci a mérité leur haine. Ce n'est là, toutefois, qu'un vil subterfuge, auquel ils sont forcés d'avoir recours, pour masquer une conduite, que l'on pourroit trop fortement accuser d'ingratitude. Durant la guerre, on vit un parti composé d'hommes, non pas loyalistes, ou royalistes, mais tous attachés à la révolution, qui employèrent les plus grands efforts pour ravir à cet officier un commandement dont il se montroit si digne. La propension au mécontentement forme un des traits distinctifs du caractère des Américains. La malveillance actuelle en est la suite. Je crois fermement que tous les actes d'un homme, qui seroit descendu du ciel, pour administrer les affaires publiques de ce pays, loin d'obtenir l'approbation générale, seroient considérés comme d'abominables trahisons.

CHAPITRE VIII.

Température remarquable de l'hiver de 1795 à 96. — Départ pour Lancastre. — Route entre cette ville et Philadelphie. — Aspect de la Pensilvanie en hiver. — Description des fermes, entre Lancastre et Philadelphie. — Vie misérable des fermiers. — Chariots et charretiers. — Coutumes de ceux-ci. — Description de la ville de Lancastre, choisie depuis peu pour le siége du gouvernement particulier de l'état. — Manufactures que l'on y trouve. — Fusils rayés. — Adresse avec laquelle les Américains s'en servent. — Anecdote sur deux soldats de la Virginie, attachés à un régiment armé de la sorte.

CET hiver a été l'un des plus doux que l'on ait eus dans ce pays. Pendant le mois de février, il est tombé, trois ou quatre fois, de la neige, qui n'a séjourné que deux jours, sur la terre, et ne s'est élevée qu'à la hauteur de six ou sept pouces. Eensuite est survenue une petite gelée, qui commença la première semaine du même mois, mais qui finit au bout de trois jours; et le temps a été depuis extraordinairement doux. Cette circonstance permettant de voyager avec quelque agrément, je montai à cheval, et quittant Philadelphie, je me mis en route pour Lancastre, où j'arrivai, après deux jours de marche.

La route de l'une à l'autre ville a été réparée depuis peu; et les voyageurs paient

des droits pour son entretien, dont une compagnie est chargée. Par-tout où ces droits excèdent quinze pour cent de bénéfice sur le capital accordé pour l'établissement de cette route, la compagnie est forcée, par un acte législatif, à les diminuer. C'est là le premier effort pour l'établissement d'un droit de passe en Pensylvanie, établissement, qui ne plaît aucunement au peuple, et sur-tout aux nombreux voituriers, qui prennent ce chemin, pour se rendre de la partie supérieure de ce même état, à Philadelphie.

L'état de Pensylvanie a presque la figure d'un parallélogramme, dont la plus grande longueur est de l'est à l'ouest. Il est diagonalement coupé, du nord-est au sud-ouest, par plusieurs chaînes de montagnes, qui ont quelques centaines de milles de largeur. Les vallons, renfermés entre ces montagnes, offrent un sol riche et d'une terre noirâtre. Les angles du sud-ouest et du nord-est jouissent du même avantage; et le terrain, en dehors des montagnes, est très-bon aussi. Les parties septentrionales du même état ne sont que foiblement habitées; mais vers le sud, toute la route de Philadelphie à Pittsbourg, est bordée

des

des beaux établissemens. La partie la plus populeuse est celle que forme le coin du sud-est. Elle est située entre les montagnes et la Delaware ; et la route qui conduit à Lancastre la traverse. Tout le pays, de chaque côté de cette route, est agréablement diversifié de collines et de vallons. La culture s'y borne aux terres basses, qui sont les plus riches. Les parties élevées sont toutes couvertes de bois, et offrent un agréable aspect. Plus on s'éloigne de Philadelphie, plus le pays est pittoresque et fertile.

Sur toute la route de cette ville à Lancastre, il n'y a que deux habitations réunies. Il faut en excepter cependant, une petite ville, nommée Downing's Town, qui est à moitié chemin : mais aussi loin que l'œil peut atteindre, l'on découvre des fermes éparses sur toute la surface du pays. Les maisons en sont, presque toutes bâties en pierres, et valent, à-peu-près, celles des fermes d'environ cinquante acres de terres arables, dans une partie bien cultivée de l'Angleterre. Les terres dépendantes de ces maisons, font environ deux cents acres, et sont, à quelques exceptions près, la propriété de ceux qui les exploitent. Dans les parties

cultivées de la Pensylvanie, les fermes sont rarement de plus de trois cents acres. Cependant, vers le nord, où les établissemens sont peu nombreux, il est des particuliers qui possèdent une grande étendue de terrain. Attenant à la maison, l'on trouve généralement un verger planté de pommiers ou de pêchers. Des fruits de ces arbres, l'on fait du cidre, et de celui-ci l'on tire de l'eau-de-vie. L'on fait aussi sécher au soleil ces mêmes fruits, coupés par tranches; et de la sorte, on les garde toute l'année. On les met cuire dans de la pâte et dans des pouddings; mais le goût en est fort aigre, et rarement ils conservent leur saveur naturelle. Les pêches sont petites et sèches, même parvenues à leur point de maturité. Je n'en ai jamais mangé de bonnes dans ce pays, à moins qu'elles ne vinssent d'un jardin parfaitement cultivé. On dit que le climat est tellement changé, qu'elles ne mûrissent plus comme autrefois. Maintenant en avril et en mai, il survient souvent, pendant la nuit, des gelées qui saisissent toutes les pêches. Les jardins sont très-rares dans la Pensylvanie, parce que les fermiers pensent que leur produit ne compense pas la peine et le travail qu'ils exigent. Dans

le voisinage des villes, cependant, ils sont communs et donnent des plantes potagères, excellentes. Il faut néanmoins en excepter les patates, qui généralement ont un goût de terre assez désagréable.]

Quoique la partie sud-est de la Pensylvanie soit mieux cultivée que toute autre partie de l'Amérique, la condition des fermiers n'est pas des plus heureuses. Je puis assurer qu'ils ne retirent pas de leurs deux cents acres, ce qu'un fermier intelligent des comtés de Norfolk, de Suffolk, d'Essex, ou de toute autre partie bien cultivée d'Angleterre, retireroit de cinquante acres de bonnes terres. Celui qui cultive cette même étendue de terres arables, dans ce dernier pays, vit mieux aussi, à tous égards, qu'un fermier de Pensylvanie, ou qu'aucun autre individu de la classe intermédiaire, qui seroit propriétaire de deux cents acres de terres. Sa maison est mieux meublée, et sa table plus abondamment couverte. Je ne sais si l'on doit attribuer à leur sobriété naturelle, ou à leur économie, la manière dont se nourrissent les fermiers d'Amérique. Peut-être est-ce à l'une et à l'autre; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils vivent misérablement.

Les tavernes, où les auberges, dans cette partie des Etats-Unis, sont toutes tenues par des fermiers, et sont assez mauvaises. Un voyageur doit être content, s'il peut y trouver quelques œufs et du lard. Il aura peine à obtenir, une fois sur vingt, un morceau de viande de boucherie, ou de toute viande salée, excepté de porc. Les légumes sont aussi très-rares, et ceux que l'on sert, sont des navets, ou des feuilles de navets, cuites à l'eau, comme les épinards. Le pain est aigre et lourd, quoique la farine soit aussi belle que l'on puisse la desirer.

La manipulation, et la coutume de faire bouillir du houblon dans l'eau, avec laquelle on pétrit la pâte, produisent cette mauvaise qualité du pain. Il ne faut pas compter sur personne dans les auberges, pour panser son cheval. On est obligé de le faire soi-même, à moins qu'on ne voyage avec un domestique. Les valets, destinés à servir les voyageurs, sont d'ailleurs si désobligeans et si grossiers, que l'on n'a, qu'à la dernière extrémité, recours à leur assistance. Ils paroissent toujours hésiter à faire ce qu'on leur demande, et ils ont l'air d'examiner si ce n'est pas trop se relâcher sur les règles de l'égalité, que de soi-

gner le cheval d'un autre homme. On diroit même qu'il leur feroit plaisir de voir un *gentleman* (1) jeter sa redingote, et se mettre lui-même à l'œuvre. L'argent n'est pas capable de leur faire changer de conduite. Les Américains, il est vrai, reçoivent avec empressement celui qu'on leur donne ; mais ils ne remercient jamais. De tous les hommes, ce sont les plus intéressés et les plus avares. Quant à de la politesse, il ne faut point, comme je l'ai dit précédemment, en chercher en Amérique.

Il est impossible de faire un mille sur cette route, sans rencontrer un grand nombre de chariots qui se rendent de Philadelphie vers les confins de l'état de Pensylvanie, ou qui viennent de cette ville. Ces chariots sont communément tirés par quatre chevaux, attelés deux à deux ; et quelquefois il y en a un cinquième en avant. Les animaux sont petits, les chariots lourds, et les conducteurs impitoyables. Il en résulte que dans chaque attelage, il y a, presque toujours, un cheval aveugle, ou boiteux. Les Pensylvaniens sont

(1) Cette qualification s'applique, à tout homme au-dessus du commun. (*Note du traducteur.*)

connus par le peu de soin qu'ils prennent de leurs chevaux. Jamais les charretiers ne les mettent à couvert, que lorsque la nuit est orageuse ; et dans ce cas, ils ne les placent que sous un grand hangar, que l'on trouve ordinairement dans chaque auberge. La rue Haute, ou le marché de Philadelphie, est toujours garnie d'un grand nombre de chariots et de chevaux, qui y passent la nuit. C'est par esprit d'épargne que les fermiers, ou leurs gens, en agissent ainsi. Ils regarderoient comme une dépense excessive et superflue, ce qu'il leur en coûteroit pour faire entrer leurs chevaux dans une écurie. On place toujours sur la voiture, la nourriture destinée à ces pauvres bêtes, que l'on détache, lorsque l'on s'arrête, et que l'on fait manger tout suans. Leur ration est placée dans une grande auge, que l'on apporte aussi, et que l'on fixe au timon du chariot par des pieux de fer. La manière dont ces chevaux sont traités, les ruine infailliblement.

Lancastre est la plus grande ville de la partie intérieure de l'Amérique septentrionale. Outre six églises, ou temples, une maison de justice et une prison, elle contient neuf cents maisons, bâties principalement en

pierres et en briques. Des six églises, il n'y en a qu'une seule, tant pour les luthériens et les calvinistes allemands, que pour les moraves, les anglicans et les catholiques romains. Toutes les rues sont régulières, et se coupent, les unes les autres, à angles droits.

L'assemblée législative a passé un acte, en vertu duquel le siége du gouvernement intérieur de l'état, doit être transféré de Philadelphie à Lancastre, où les représentans particuliers doivent se rendre, l'an 1797. Cette translation sera des plus favorables à cette dernière ville. Les Philadelphiens, mécontens d'une telle mesure, s'expriment à ce sujet de la même manière que sur le changement prémédité du siége du gouvernement fédéral, qui doit quitter aussi Philadelphie. Mais la nécessité de tenir dans le centre, l'assemblée de chaque état, ne souffre point d'objections; et si un nouveau changement doit encore avoir lieu, il est probable que ce sera pour éloigner toujours plus de Philadelphie, cette même assemblée. C'est même d'après ce principe que les représentans de l'état de Virginie se rassemblent maintenant à Richmond, au lieu de Williamsbourg, et que ceux de l'état de New-York se réunissent

dans la ville d'Albany, au lieu de celle d'York.

Des ouvriers allemands font à Lancastre différens ouvrages de quincaillerie, qu'ils vendent dans la ville et les environs. Ils fabriquent aussi des canons de fusils rayés, qui, s'ils ne sont pas aussi beaux que ceux qu'on tire d'Angleterre, sont plus estimés par les chasseurs, et sont transportés au loin.

Les armes de cette sorte, dont on se sert communément en Amérique, sont à-peu-près de la longueur d'un mousquet, et se chargent avec des balles de plomb, de trente à soixante à la livre. Quelques chasseurs préfèrent les fusils d'un moindre calibre, parce qu'ils exigent moins de munitions; et d'autres veulent des fusils d'un calibre très-gros, parce que la blessure, que fait la balle qu'ils lancent, est mortelle. Celle que cause une balle, envoyée par un fusil rayé, est toujours très-dangereuse. L'intérieur du canon d'une telle arme, est cannelé, et les rainures vont en spirale d'un bout à l'autre, ce qui fait que lorsque la balle en sort, elle a un mouvement de rotation sur elle-même qui continue, quoiqu'elle aille en avant, et qui, lorsqu'elle entre dans le corps d'un animal, le lui fait déchirer cruellement.

L'on choisit la meilleure sorte de poudre pour un tel fusil ; et après en avoir mis une quantité convenable dans le canon, l'on enveloppe la balle dans un petit linge, bien graissé à l'extérieur, puis on la fait descendre avec une baguette. La graisse et les morceaux de linge sont renfermés dans un coffret, attaché au bout du canon. Les meilleurs fusils rayés ont deux détentes, l'une desquelles étant poussée, fait partir l'autre, c'est-à-dire, dispose le ressort, de telle sorte, que, touché par une plume, il céderoit. Ces mêmes fusils ont une double lumière, aussi petite que celle d'un instrument de mathématiques. Avec une arme à feu de cette espèce, un tireur habile touchera tout objet de la largeur d'un écu, placé à cent verges, ou trois cents pieds. Deux soldats du régiment de Virginie, régiment ainsi armé, et dont une grande partie étoit en quartier dans la ville d'York, pendant la guerre, avoit une telle confiance dans leur adresse, que l'un tenoit entre ses genoux, un morceau de bois, seulement de neuf pouces en carré, tandis que l'autre tiroit à ce but, et à balle, à la distance de cent pas. Ils renouveloient alternativement ce jeu, aussi souvent qu'on les en prioit. Nombre de gens peuvent ga-

rantir l'authenticité de ce fait. Si je rapportois cependant tout ce que l'on dit de l'adresse des soldats de cette arme, l'on croiroit que les habitans de Lancastre sont les hommes les plus adonnés au mensonge. Un fusil rayé n'envoie pas immanquablement une balle à la distance de plus de cent verges.

CHAPITRE IX.

Allemands établis en grand nombre, dans le voisinage d'York et de Lancastre. — Manière dont ils sont venus dans ce pays. — Commerce d'esclaves blancs. — Contraste du caractère des Allemands et de celui des Américains. — Passage de la Susquehannah, entre York et Lancastre. — Beauté du paysage qui borde cette rivière. — Description d'York. — Cours de justice de cette ville. — Système judiciaire de l'état de la Pensilvanie.

York est éloignée de Lancastre d'environ vingt milles. La population de ces deux villes et de leurs environs est en grande partie composée de Hollandais et d'Allemands. Il passe tous les ans en Amérique un nombre considérable d'individus de ces deux nations; et l'importation qui s'en fait, produit une branche avantageuse de commerce. La plupart viennent des villes anséatiques et de Rotterdam. Les capitaines de vaisseaux américains char-

gés pour ces villes prennent à bord, sans leur rien demander pour la traversée, tous les malheureux auxquels ils peuvent persuader de quitter leur pays natal. Quand ils sont de retour, ils font insérer dans les journaux, un avis, contenant le nombre détaillé des hommes qu'ils ont amenés, et indiquant le métier qu'ils professent. La foule des acquéreurs accourt, les infortunés sont vendus à l'encan, et les capitaines mettent l'argent dans leur poche.

Il s'est commis un grand nombre de cruautés révoltantes dans ce commerce, que l'on appelle vulgairement *la traite des esclaves blancs* (1). Je n'en citerai qu'un seul exemple. En 1793, la fièvre jaune exerçoit ses ravages à Philadelphie, de telle sorte qu'aucun vaisseau n'osoit s'avancer au-delà du fort Mifflin, situé à quatre milles au-dessous de la ville. A cette époque, arrive un capitaine de vaisseau marchand, qui apprenant que tant de personnes sont attaquées de la contagion, qu'il n'est plus possible, pour quelque somme que ce soit, de trouver des gardes-malades, conçoit l'idée philantropique d'y suppléer,

(1) Avant la guerre avec la France, on amenoit de la même manière, des milliers d'individus du nord de l'Irlande. (*Note de l'auteur.*)

au moyen de ses passagers. En conséquence, il s'avance courageusement vers la ville, et fait annoncer sa cargaison, composée de quelques domestiques bien portans, âgés de dix-sept à dix-huit ans, et du temps desquels on pourra disposer : le tout fut bientôt vendu. Cette anecdote m'a été communiquée par un homme qui avoit en original l'avis publié dans les journaux.

En disant que des créatures humaines sont vendues de la sorte, on ne doit pas entendre, cependant, qu'elles le soient pour toujours. Le marché n'a lieu que pour un temps limité, comme deux, trois, quatre ou cinq ans, selon le mérite des sujets. Celui qui exerce un métier dont les ouvriers sont le plus rares, en Amérique, sert moins long-temps qu'un garçon de charrue. La raison en est que l'on paie mieux son travail, et que la dépense de son passage n'excède pas celle de tout autre. Ces malheureux peuvent être revendus par leurs maîtres, et ils sont tout aussi asservis que les esclaves nègres. S'ils prennent la fuite, et qu'on les rattrape, on les met en prison. Les lois sur les *redemptionners* (1) ont pour base, celles qui furent faites contre les cri-

(1) L'on nomme ainsi tous ceux qui ont été amenés de la sorte. (*Note de l'auteur.*)

minels d'Angleterre, avant la révolution, et sont très-sevères. Les Allemands sont paisibles, sobres, industrieux, et forment une classe estimable de citoyens. Ils s'établissent généralement plusieurs dans le même lieu; et, comme on peut bien le supposer, ils conservent la plupart des coutumes de leur pays, ainsi que leur propre langage. L'allemand est la langue dominante à Lancastre, ainsi que dans les environs, et l'on y trouve un grand nombre de personnes, qui n'en savent pas d'autre. On compte quelques fermiers de la même nation, parmi les meilleurs cultivateurs des Etats-Unis; et rarement occupent-ils un terrain, qui ne soit pas naturellement fertile. Par-tout où ils s'établissent ils bâtissent des églises, et ils remplissent avec une scrupuleuse attention, les devoirs de leur religion. Tant à cet égard qu'à beaucoup d'autres, des Allemands et leurs descendans diffèrent infiniment des Américains, c'est-à-dire, les descendans des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, et des individus d'autres nations, dont les générations successives s'étant mêlées ensemble, forment aujourd'hui un peuple uni par les mêmes mœurs, les mêmes coutumes et les mêmes lois.

Les premiers ne songent qu'à leurs affaires, et ne s'occupent pas du tout de celles des autres. Jamais ils ne fatiguent de questions un étranger, qui passe au milieu de leurs établissemens. Quand il traverse ceux des Américains (1), au contraire, il faut toujours qu'il leur dise d'où il vient, où il va, ce qui l'amène, et quel est son nom. Enfin, ils ne le laissent en repos que lorsqu'il les a satisfaits sur ces points et sur plusieurs autres, d'une égale importance. S'il se trouve dans une auberge, il se voit obligé à recommencer son histoire, pour tous les nouveaux venus ; et s'il s'y refuse, il s'expose à des querelles, sur-tout lorsque l'on découvre qu'il n'est pas du pays, ce qui n'est pas difficile à deviner.

Les Allemands s'inquiètent aussi très-peu des affaires politiques. Ils se bornent à élire leurs représentans au congrès et au corps législatif de l'état. Contens de savoir que des gens de mérite aient été choisis dans toutes les parties de la confédération, ils pensent que ces hommes font ce qui est le plus utile au bien général, et ils en attendent ou sup-

(1) En parlant ici des Américains, l'on n'a en vue que les classes inférieures et intermédiaires, telles qu'on les trouve dans l'intérieur de la Pensilvanie. (*Note de l'auteur.*)

portent patiemment es décisions. Ils respectent leur constitution ; et vivant heureux sous son empire, ils n'annoncent pas le desir de la voir changer. Les Américains tiennent une conduite tout opposée. Que ce soit sur une chose ou sur l'autre, il y a toujours à redire, et jamais ils ne paroissent entièrement satisfaits. Si le congrès s'occupe de quelque point important, ils semblent se défier des talens ou de l'intégrité de ceux qu'ils ont élus ; et se rassemblant dans leurs villes, ou leurs arrondissemens, ils traitent la question eux-mêmes, et envoient ensuite leurs instructions à leurs représentans. Jamais ils ne considèrent qu'un objet d'un intérêt majeur, doit être mieux approfondi, dans une assemblée, où se trouvent réunis les hommes les plus habiles de toute la confédération, que dans une auberge obscure, par des gens, qui n'ont ni les lumières, ni les informations nécessaires. L'esprit de parti excite sans cesse des divisions parmi eux ; et tous sont continuellement occupés à faire adopter leur croyance politique à leurs voisins. S'ils s'aperçoivent qu'un étranger est Anglais, ils affectent de vanter leur constitution et leur liberté, et ils lui donnent à entendre qu'ils

le regardent comme un esclave, parce qu'il se soumet à être traité de sujet. Leurs opinions sont, pour la plupart, dogmatiques et indigestes. Ils les puisent principalement dans de misérables feuilles publiques, formées des lambeaux de quelque pamphlet du jour. Quand ils ont lu quelques-unes de ces feuilles, ils se croient parvenus au plus haut degré de l'intelligence humaine, et ils se félicitent de leurs profondes recherches en politique.

Comme je l'ai dit plus haut, les Allemands ont un plaisir extrême à s'établir, les uns auprés des autres. Lorsqu'un jeune homme est formé, il tâche de trouver une pièce de terre dans le voisinage de sa famille ; et son industrie l'a bientôt fertilisée. L'Américain, au contraire, est peu retenu par les liens du sang. Il emmène sa femme avec lui, se rend dans quelque partie éloignée du lieu qu'il quitte, s'enfonce dans les bois, quelquefois à cent milles du reste de ses parens, que peut-être il ne reverra plus. On rencontre toujours dans l'intérieur du pays, un certain nombre d'hommes, qui rôdent pour acheter quelque terre à bon marché. Lorsqu'ils ont découvert ce qu'ils desirent, ils s'en emparent immé-

diatement.

diatement. Un seul changement ne leur suffit pas. Il est presque impossible de trouver, dans tout le continent de l'Amérique, un homme de la classe inférieure, ou moyenne, qui n'ait pas, à plusieurs reprises, changé sa ferme et le lieu de sa résidence. Cette espèce de vagabondage est portée au point que quoiqu'il n'y ait pas plus de quatre millions d'ames dans tous les Etats-Unis, cependant, les habitans sont épars depuis les confins du Canada jusqu'aux bornes les plus reculées de la Georgie, et des bords de la mer Atlantique aux rives du Mississipi. Des milliers d'acres de terres en friche, dans des contrées, mal-saines et stériles, sont concédés tous les ans, tandis que les parties intérieures, dont le climat est le plus sain, et sur lesquelles se trouvent les plus beaux établissemens, pourroient nourrir cinq fois plus d'habitans qu'elles n'en contiennent à présent. Cependant, ce n'est pas seulement en vue de satisfaire leur inconstance, que les Américains se déplacent ainsi. L'amour du gain les y porte tout autant. Eux et les Allemands, de quelque classe qu'ils soient les uns et les autres, font de l'argent l'objet de tous leurs mouvemens. L'intérêt propre est

toujours présent à leur pensée. C'est l'idole qu'ils encensent; et l'on en trouveroit des milliers, qui lui sacrifieroient tous les sentimens qui font le plus d'honneur à la nature humaine.

En me rendant de Lancastre à York, je passai la Susquehannah, qui coupe le chemin, à-peu-près à distance égale entre les deux villes, et au petit village de Colombia, où l'on trouve de meilleurs bateaux, qu'à tout autre bac, plus haut ou plus bas. La rivière a ici, un peu plus d'un quart de mille de large. Elle est, tant au-dessus qu'au-dessous du bac, à une assez considérable distance, remplie d'îles et de rochers. L'eau courant avec une prodigieuse impétuosité sur ceux-ci, cause un bruit que l'on entend au loin. Les bords s'élèvent extrêmement de chaque côté, et sont garnis de bois épais. Les îles sont couvertes aussi de petits arbres, ce qui, avec les rochers, produit un bel effet. Tout ce paysage est des plus pittoresques. En traversant la rivière, il faut ramer contre le courant sous le rivage, puis descendre du côté opposé, en suivant l'eau de l'une ou l'autre des îles les plus grandes. Les courans, continuant pendant plusieurs milles,

empêchent la navigation, excepté lorsque la marée entre dans la rivière, temps auquel peuvent descendre de grands radeaux, chargés de plusieurs centaines de barrils de farine. On prétend que l'on pourroit rendre la Susquehannah navigable dans le voisinage d'York, mais qu'une telle entreprise coûteroit des sommes immenses. En conséquence, il y a peu lieu de croire que les Pensilvaniens, déja occupés à creuser deux canaux, l'un au-dessous de Harrisbourg, et qui doit joindre à la Schuylkill, les parties navigables de la Susquehannah, et l'autre qui de la première de ces rivières doit se rendre à la Delaware, songént jamais à un tel projet. Ces canaux qui ouvriront un débouché nouveau pour les produits du pays, qui borde la Susquehannah jusqu'à Philadelphie, seroient maintenant achevés, si les souscripteurs avoient rempli leurs engagemens, mais les travaux sont presque entièrement suspendus, faute d'argent.

Le nombre de volailles sauvages que l'on voit sur les bords de la Susquehannah, est prodigieux. Toutes les parties des Etats-Unis en nourrissent d'excellentes; mais dans les environs de cette rivière et de celles de Pa-

towmac et de James, il y a des canards d'une espèce particulière, et supérieure à toute autre. On les appelle canards blancs, ou canards à dos de toile, parce que leurs plumes de dessus le dos ont quelque chose de la couleur de la toile. Les Américains les estiment à tel point, qu'ils en envoient, en présent, à la distance de plus de cent milles. Un de ces canards seroit un morceau friand pour le plus grand épicurien du monde.

York renferme environ cinq cents maisons et six églises. Cette ville ressemble assez à Lancastre. Elle est habitée aussi par des Allemands, qui s'y occupent des mêmes travaux.

Les différentes cours de justice étoient rassemblées lorsque j'arrivai; et c'est pourquoi je trouvai difficilement à me loger; mais à la fin je fus reçu dans une maison, principalement occupée par des gens de loi. Il n'y avoit rien de si risible que de voir le bizarre assemblage qu'offroient, le matin, ces jurisconsultes, que réunissoit une misérable chambre. Celui-ci discutoit dans un coin avec ses cliens; celui-là criailloit dans un autre; un troisième se rasoit; un quatrième poudroit sa perruque. L'un des côtés d'une table, placée au milieu de la chambre, étoit garni de plusieurs vieil-

lards, qui ne ménageoient pas leurs poumons; et de l'autre, étoient quelques femmes en pleurs. Les gens de la campagne, qui, ainsi que moi, n'étoient ni avocats, ni clients, déjeûnoient à l'écart.

Tout étranger qui entre dans beaucoup de tribunaux en Amérique, a peine à s'empêcher de rire de la figure grotesque des juges qui les composent : mais bientôt le sourire fait place au respect, lorsqu'il réfléchit que ce pays est celui dans lequel la justice est administrée avec le plus de promptitude et d'impartialité. La plupart des juges de la Pensilvanie ne sont que de simples fermiers, qui, dès leur enfance, n'ont guère appris qu'à conduire la charrue. Les lois portent expressément que trois juges, au moins, résideront dans chaque contrée; et comme leur traitement est des plus foibles, aucun avocat ne veut accepter un si modique emploi. Les fonctions de juges doivent être conséquemment remplies par les autres habitans (1), qui sont tous dans une heureuse médiocrité, et jouissent d'une parfaite égalité. Cependant le président du tri-

(1) Il en est de même à Philadelphie, où l'on voit, dans un tribunal, des médecins et des chirurgiens, assis au nombre des juges. (*Note de l'auteur.*)

bunal du district, ou de l'arrondissement, reçoit de plus considérables émolumens, et doit être d'une classe différente. Le district contient, au moins, trois comtés, mais n'en renferme jamais plus de six. Les juges du comté sont membres de la cour des plaids-communs; et leur office leur donne aussi le droit de faire conduire en prison tout individu accusé d'un délit grave. Deux juges composent la cour des assises, qui se tiennent quatre fois l'année (1). D'après les lois, l'accusé a la faculté de faire porter la procédure devant le tribunal suprême, dont la juridiction s'étend sur tout l'état. Les détails que je viens de donner, ne regardent toutefois que la Pensilvanie. Chaque partie de la confédération a séparément son code de lois et son système de judicature.

(1) *The court of quarter sessions.*

CHAPITRE X.

Environs d'York. — Sol du pays, situé de chaque côté des montagnes bleues. — Frederic-Town. — Changement dans le pays et les habitans, à mesure que l'on avance du côté de la mer. — Nombreux esclaves. — Culture du tabac. — Curiosité des personnes que l'on trouve dans les auberges. — Observations à ce sujet. — Description des grandes chûtes de la rivière de Patowmac. — George-Town. — Pays situé entre cette ville et le bac de la Houe. — Vigne empoisonnée. — Port Tobacco. — Aspect misérable du pays, aux environs du bac. — Négligence envers les esclaves. — Très-dangereux passage de la Patowmac. — Huîtres d'eau douce. — Parties abandonnées du rivage de la Virginie. — Hospitalité des Virginiens.

Le sol, dans le voisinage d'York et de Lancastre, consiste en une terre riche, argileuse et noirâtre, qui continue à mesure que l'on s'avance au sud-ouest, sur une ligne parallèle aux montagnes bleues, et jusqu'à Frederic-Town, dans le Maryland. Sa couleur change ensuite graduellement, et devient enfin d'un rouge sombre, qui s'étend le long du côté oriental des mêmes montagnes, et descend jusqu'à la Caroline septentrionale. Cependant, lorsque l'on traverse les montagnes bleues, en ligne directe, depuis Frederic-Town, la première qualité de sol se retrouve, dans la

vallée de Shenandohah, et à l'ouest, jusqu'aux deux Carolines.

Entre York et Frederic-Town, sont situées les villes d'Hanovre, de Pétersbourg et de Woodsbourg, dans lesquelles il n'y a rien de remarquable. Frederic-Town renferme environ sept cents maisons et cinq temples, deux pour les luthériens allemands, un pour les presbytériens, un pour les calvinistes, et le cinquième pour les anabaptistes. Cette ville est florissante et fait un bon commerce avec l'intérieur des terres. Sa situation centrale en faisant un lieu de sûreté, l'on y a placé l'arsenal de l'état du Maryland.

De Frederic-Town j'allai au sud, en traversant le comté de Montgommery. Dans cette direction le sol est une sorte d'argile jaunâtre, mêlée de gravier, qui continue jusqu'à la ville fédérale, au-delà de laquelle, ainsi que je l'ai déja dit, le terrain devient de plus en plus sablonneux, à mesure que l'on s'approche de la mer. Après que l'on a quitté Frederic-Town, la différence de l'aspect du pays ne se fait remarquer que progressivement; mais du soir au matin, elle est très-sensible. Au lieu de campagnes bien cultivées et couvertes de belles moissons, que

l'on admire sur le terrain, que bordent les montagnes, on ne voit plus ici que de grandes pièces de terre, desquelles on a arraché du tabac, et qui maintenant produisent à peine un peu d'herbe. Au lieu des sillons de la charrue, l'on n'aperçoit plus que les traces de la houe. De petits tertres préparés pour recevoir la plante dont on fait le tabac, donnent à la campagne une surface inégale ; et l'œil est désagréablement frappé de toutes parts, de bandes d'esclaves des deux sexes, travaillant sous les ordres d'un impérieux commandeur. La différence de mœurs des habitans est aussi très-grande. Ce n'est plus avec de flegmatiques Allemands que se trouve le voyageur, mais au milieu d'une foule d'Américains, dont il faut toujours contenter la curiosité.

Un étranger, qui arrive en Amérique, peut supposer que c'est le desir de recevoir des informations utiles, qui, par-tout où il s'arrête, attire le peuple autour de lui. Il peut croire aussi que les recherches sur l'objet de son voyage, sur le lieu de son domicile, celui de sa destination, etc., ne tendent qu'à amener des questions d'un intérêt plus général, et qui fourniront un agréable sujet d'entretien. En conséquence, il s'empresse de répondre,

espérant qu'en retour il obtiendra des renseignemens sur le pays qu'il parcourt : mais quand il s'aperçoit que ce n'est qu'une impertinente et vaine curiosité, qui dicte toutes ces questions, et que la plus grande partie de ceux qui les lui font, ne sont que des hommes aussi grossiers qu'ils sont ignorans ; que ceux avec lesquels il pourroit lier quelque conversation, entament aussitôt le chapitre de la politique, ou ne savent dire que du mal de tout pays, excepté du leur ; quand enfin il voit que rarement on lui donne d'abord une réponse satisfaisante aux informations qu'il fait sur les objets d'intérêt local, mais que l'on hésite toujours, comme si l'on craignoit qu'il ne voulût tromper, dans quelque marché, ou faire quelque spéculation trop avantageuse sur les terres, le voyageur perd patience, et se sent disposé à quitter brusquement des hommes si malhonnêtes et si indiscrets. Mais cependant s'il veut traverser paisiblement ce pays, et ne pas avoir de querelle par-tout où il s'arrête, il faut absolument qu'il réponde à quelques-unes des questions qui lui sont adressées.

Après avoir suivi la grande route jusqu'au siége du tribunal du comté de Montgommery,

éloigné de Frederic-Town d'environ trente milles, je me détournai ; et dans l'intention de voir les grandes chûtes d'eau de la rivière de Patowmac, je pris une route de traverse, qui passe par les bois. De la rive du côté du Maryland, l'aspect de ces cascades est très-pittoresque, mais moins cependant que du côté opposé. Après les avoir contemplées, je m'enfonçai dans les bois, dont les bords de la rivière sont couverts, et je me rendis vers un bac, qui me fit passer dans la Virginie. Du lieu où j'abordai jusqu'aux chûtes, la distance est d'environ trois milles. Une langue de terre, d'un aspect aussi agréable que romantique, borde la rivière, et tourne en même temps autour d'une montagne couverte de rochers et d'arbres élevés. Tout le long de la rive se trouvent de petites îles, bien boisées, et qui repoussant les flots d'un courant, des plus rapides, forment une sorte de reflux extrêmement dangereux et qui engloutit fréquemment les bateaux, lorsqu'ils sont conduits par des hommes qui n'ont pas autant d'attention que de vigueur. De prodigieux amas de sable blanc, amoncelés sur les bords de la rivière, sont baignés par les vagues ; et en quelques endroits, la route est presque interceptée par d'énormes

arbres, que des inondations ont amenés en grand nombre.

La rivière, au passage du bac, dont je viens de parler, a près d'un mille et un quart de largeur, mais près des chûtes, d'immenses rochers, placés de chaque côté, rétrécissent considérablement le lit. Tout-à-coup elle change aussi de cours, et de telle sorte qu'un peu au-dessous des cascades, elle suit une direction opposée à celle qu'elle avoit d'abord, mais qu'elle reprend bientôt. L'eau ne tombe perpendiculairement, que dans une partie, voisine de la rive, du côté de la Virginie, et d'où elle se précipite de la hauteur d'environ trente pieds. Sur tous les autres points elle franchit, avec autant d'impétuosité que de fracas, un rebord formé par des rochers, et fait différens sauts. C'est du haut d'une pile de rocailles, élevée d'environ soixante pieds au-dessus de la surface de l'eau, et qui, en raison du coude que fait la Patowmac, est presque vis-à-vis de la cataracte, que l'on peut le mieux la voir. L'eau, accourant de la droite, et tournant ensuite par degrés, s'élance, et vient frapper avec fureur, contre le rocher sur lequel on est placé. Tous ces rocs sont de couleur d'ardoise, et disposés par

couches. La surface, en plusieurs endroits, en est étincelante et lustrée.

En quittant ce lieu, je suivis le cours de la rivière jusqu'à George-Town, où je la passai de nouveau; et après avoir traversé la ville fédérale, je me rendis, par la rive du côté du Maryland, à Piscatoway, puis à Port-Tobacco, petites villes, situées chacune, sur une crique de même nom, qui se jette dans la Patowmac. Dans le voisinage de la première, on jouit de très-beaux points de vue, que présente le rivage de la Virginie, et parmi lesquels figure sur-tout le mont Vernon.

Je remarquai dans ce pays un grand nombre de ceps de vigne empoisonnés, qui croissent à l'entour d'arbres très-gros, et ressemblent à la vigne ordinaire. Si on les touche, le matin, pendant que les branches sont encore imbibées de rosée, ils font élever sur les mains de petites bubes, dont il est quelquefois très-difficile de se défaire. Port-Tobacco contient environ quatre-vingts maisons, la plupart desquelles sont de bois et fort chétives. A l'une des extrémités de la ville, on trouve une grande église épiscopale, destinée au culte anglican. Elle est toute en pierres, et faisoit autrefois l'ornement de la

ville, mais elle tombe en ruine à présent. Les fenêtres en sont brisées. La grande route passe au milieu du cimetière attenant, et par-dessus la tombe des morts, la palissade dont il étoit entouré, ayant été renversée. Près de la ville est le mont Misery, vers le sommet duquel il y a une fontaine d'eau douce, médicinale, remarquable en été par la fraîcheur de son eau.

De Port-Tobacco au bac de la Houe, sur la Patowmac, le pays est sablonneux et plane, et il offre un aspect des plus tristes. Pendant quelques milles on ne voit que des plaines très-étendues, jadis tourmentées par la culture du tabac, couvertes maintenant de *sedge* (1) jaune (espèce de jonc), et entrecoupées de bouquets de pins et de cèdres d'un vert sombre. Au milieu de ces plaines, on voit des restes de plusieurs maisons considérables, qui montrent que le pays étoit autrefois très-différent

(1) La sedge est une plante spontanée, si dure que le bétail ne veut point en manger. Elle croît sur la terre que l'on a laissée sans culture, et s'élève ordinairement à la hauteur de deux pieds. Vers l'hiver elle devient jaune, et elle reste sur pied jusqu'à l'été suivant, qu'elle est remplacée par un autre jet. Sa première couleur est un vert brillant. (*Note de l'auteur.*)

de ce qu'il est aujourd'hui. Elles appartenoient, sans doute, à ceux qui, dans l'origine, vinrent avec lord Baltimore, s'établir dans le Maryland; mais probablement on les a délaissées, parce que le terrain qui les environne est épuisé, et que les habitans ont trouvé qu'il étoit de leur intérêt de cultiver une terre plus riche et plus neuve. En conséquence, les parties basses de cet état semblent avoir perdu la moitié de leur population.

Tant de routes désertes traversent ces plaines, en toutes directions, qu'il est presque impossible qu'un voyageur connoisse son véritable chemin. Je suis certain qu'au lieu de douze milles qu'il y a de Port-Tobacco au bac, j'en fis au moins vingt-quatre. Le logement du batelier étoit une de ces maisons délabrées, qui peut-être avoit servi de demeure à quelque planteur aisé, chez qui le voyageur fatigué trouvoit l'hospitalité, dans le temps que les campagnes produisoient de riches récoltes de tabac : mais au moment où je m'y arrêtai, cette maison offroit l'image de la plus extrême misère. Tout ce que je pus me procurer, pour déjeûner, après deux heures et demie d'attente, ce furent deux œufs, du lait, et un petit morceau de mauvais gâteau,

malcuit. Il me fallut encore partager ce foible repas avec mon domestique, qui vint m'annoncer qu'on ne trouvoit rien pour lui. Arrivé dans la Virginie, je racontai la chose à plusieurs personnes, qui me répondirent, qu'elles n'avoient pas mieux été traitées dans cette maison, quoiqu'on lui ait donné le nom d'auberge. Je ne pus découvrir de quoi se nourrissoient les blancs, qui l'habitoient; du moins étoit-il évident qu'ils prenoient soin d'eux. Quant aux malheureux nègres que je vis dans les huttes voisines, ils sembloient des plus misérables et à moitié affamés. Hommes et femmes étoient couverts de lambeaux, et les enfans couroient tout nus.

Lorsque je fus dans le bateau, le maître de l'auberge, pour me dédommager, me dit qu'il y avoit dans la rivière, un banc d'huîtres, près duquel il falloit passer, et que si je voulois m'arrêter, ses gens m'en procureroient abondamment. La curiosité me tenta, et dans un instant, nous en eûmes près d'un boisseau. Ces huîtres d'eau douce sont très-bonnes, quand on les a fait cuire, mais des plus mauvaises, lorsqu'on les mange crues. Toutes les huîtres, que l'on trouve, en Amérique, sans en excepter même celles

que

que l'on prend à New-York, à peu de distance de la mer, sont insipides pour la plupart des Européens. Les Américains, de leur côté, reprochent aux nôtres, que l'on ne peut les apprêter d'aucune manière, parce qu'elles ont un goût decuivre. La Patowmac, ainsi que toutes les autres rivières de la Virginie, abonde en excellens poissons de différentes espèces, tels que l'esturgeon, l'alose, le rouget, le hareng, etc., qui forment la plus grande partie de la nourriture des habitans des environs.

La rivière, à l'endroit du passage, a environ trois milles de large, et lorsque règnent certains vents, les flots s'élèvent très-haut. Dans ce cas, l'on attache toujours les chevaux, avant de partir, de crainte d'accident. Les petits bateaux ouverts, dont on se sert, exigent cette précaution, que l'on ne devroit oublier dans aucun temps; car, très-fréquemment, dans ce pays, l'on ressent des coups de vent, au moment où l'on s'y attend le moins. Ayant négligé cette mesure, nous fûmes, deux ou trois fois, sur le point de tomber dans l'eau.

La rive, du côté de la Virginie, et à l'opposite de la maison du bac, est entrecoupée

de plusieurs criques assez considérables, qui se jettent dans la Patowmac, et que l'on ne peut traverser à cheval, à moins de remonter pendant trente ou quarante milles de chemin, dans un pays désagréable et sablonneux, pour trouver des ponts ou des gués. Comme j'avois dessein d'aller au-delà de ces criques, je louai les bateliers pour me conduire en-dehors de toutes les embouchures, ce qui faisoit une distance de dix milles. Je débarquai l'après-midi, bien content d'avoir gagné la rive, sans avoir été contraint de nager; car pendant la dernière heure, les chevaux n'avoient pas demeuré deux minutes en repos. Deux fois ils se jetèrent du même côté du bateau, et détruisirent l'équilibre, que nous eûmes la plus grande peine à rétablir.

La partie du pays, cù je pris terre, paroît n'être qu'un désert sauvage. L'on n'y voit aucune trace de route, ni de sentier sur le sable blanc et mouvant dont se compose le sol. Les cèdres et les pins y croissent, si près les uns des autres, de tous côtés, qu'il est presque impossible de rien distinguer, à plus de trois cents pieds. Cependant, ayant, autant que je le pus, marché en ligne directe, à partir du bord de la rivière, je trou-

vai une route étroite, qui me conduisit à une grande maison, bâtie en briques, et qui, jusqu'à certain point, ressembloit à celles que j'avois vues sur le rivage du Maryland. Deux ou trois nègres à qui je demandai une auberge, me répondirent, qu'il n'y en avoit point dans les environs; que les maîtres de la maison, que je voyois, étoient au logis; mais que si je voulois aller un peu plus loin, je trouverois quelques maisons de particuliers, chez qui je serois parfaitement reçu. Dans l'espace de cinq à six milles, je remarquai plusieurs vieilles maisons de briques, semblables à la précédente; et la nuit s'approchant, je sentois la nécessité de m'arrêter quelque part. Je n'avois rencontré personne, qui pût me dire quels étoient les propriétaires de ces bâtimens, et j'examinois quel seroit celui dans lequel j'entrerois, quand j'aperçus un vieux nègre, monté sur un petit cheval, qui galoppoit derrière moi. Je lui exposai mon embarras, et il s'empressa de me répondre que je serois bien reçu quelle que fût la maison que je choisîsse. Il me dit aussi qu'il n'y avoit point d'auberges dans cette partie du pays, et m'engagea fortement à l'accompagner jusques chez son maître, dont

la demeure n'étoit éloignée que d'un mille. « Massera sera enchanté de vous voir, ,, ajouta-t-il. Je savois que c'est la coutume en Virginie, lorsqu'il n'y a pas d'auberge dans le voisinage, qu'un voyageur entre sans cérémonie dans la maison d'un particulier ; et suivant l'avis du nègre, je me rendis, avec lui, au logis de son maître, que je fis informer de ma situation, et que je priai de permettre que mes chevaux passassent la nuit dans son écurie. L'accueil que je reçus de cet homme, différa tellement de celui dont on m'avoit flatté, que je fus enchanté, lorsqu'il m'apprit qu'il y avoit une bonne auberge, à la distance d'environ deux milles. Je lui fis mes excuses de la liberté que j'avois prise, et me remis en route. Au lieu de trois milles, cependant, il me fallut en faire six, et quand j'arrivai à cette prétendue auberge, je ne trouvai qu'une misérable chaumière : mais le gîte le plus détestable est préférable à la maison de celui qui ne connoît point l'hospitalité.

Le lendemain, j'arrivai à Stratford, lieu de la résidence d'un Américain, qui étant à Philadelphie, m'avoit invité à passer quelque temps chez lui ; quand je visiterois la

Virginie. Quelques-uns de ses voisins étant à dîner avec nous, je leur racontai mon aventure de la veille, dont ils furent extrêmement surpris. Ils m'assurèrent que chose semblable n'étoit jamais arrivée jusqu'alors, et ils me supplièrent de leur faire connoître le nom de celui qui m'avoit si mal accueilli. Je les satisfis, et ils furent enchantés; car c'étoit — un Ecossais, qui, selon toute apparence, étoit venu depuis peu, d'une ville ou l'autre, à la plantation, où je le trouvai. Les Virginiens, même des classes inférieures, sont célèbres par leur politesse et leur hospitalité envers les étrangers : mais au-delà des montagnes, il y a une grande différence dans les coutumes des habitans.

CHAPITRE XI.

Isthme septentrional de la Virginie. — Premier établissement des Anglais. — Maisons bâties par eux. — Disparité de condition entre les habitans. — Terres cultivées par les nègres. — Condition des esclaves. — Leur sort dans les deux Carolines. — Terres épuisées par le tabac. — Manière de cultiver cette plante et de la préparer. — Construction des maisons en Virginie. — Classes inférieures du peuple.

CETTE partie de la Virginie, située entre les rivières de Patowmac et de Rappahannock, s'appelle l'Isthme septentrional. Elle est célèbre pour avoir donné naissance à plusieurs des personnages, qui se sont le plus signalés dans la révolution, et à la tête desquels il faut placer le général Washington. Ce fut ici que s'établirent un grand nombre d'Anglais qui passèrent en Virginie, dans les commencemens de cette colonie. Plusieurs maisons qu'ils bâtirent exactement de la même manière que l'on bâtissoit les vieux manoirs d'Angleterre, subsistent toujours, mais principalement dans les comtés de Richmond et de Westmoreland. Quelques-unes de ces maisons tombent absolument en ruine; d'autres sont parfaitement entretenues par les proprié-

taires, qui, plus que tous les autres habitans de ce continent (quelques parties de la Virginie seule exceptées), se rapprochent, par leur genre de vie, d'un Anglais aisé, qui réside à la campagne.

Il se trouve dans ce pays, et dans les parties basses de la Virginie, une disparité de condition, inconnue dans tout le reste de l'Amérique, si ce n'est dans les grandes villes. Des propriétés territoriales, d'une étendue immense, sont entre les mains de quelques individus, qui en tirent de considérables revenus, tandis que la généralité du peuple est dans la médiocrité. La plupart de ceux, qui possèdent de grands biens, reçoivent aussi une éducation très-soignée; et les autres n'en ayant aucune, l'inégalité devient toujours plus sensible. J'ai rencontré, dans le voisinage de Stratford, plusieurs Virginiens, qui avoient été élevés dans les universités d'Angleterre, où, jusqu'à cette malheureuse guerre, qui sépara les colonies de la métropole, on envoyoit généralement les jeunes gens. Cette coutume n'est pas même encore absolument abandonnée. Il reste toujours dans l'esprit de quelques Virginiens, une sorte de vénération pour le pays d'où sortirent leurs ancêtres, et avec

lequel ils ont entretenu long-temps d'étroites relations.

La disparité n'est pas, cependant, aussi forte à présent, parmi les habitans de l'Isthme septentrional qu'elle l'étoit autrefois, et elle devient moins frappante tous les ans. Des terres considérables ont été divisées, par suite de l'éloignement des propriétaires, qui ont cherché des contrées plus saines, et sur-tout, par l'effet des lois actuelles de la Virginie, qui ne permettent pas au fils aîné d'hériter de toutes les propriétés territoriales du père, à l'exclusion des autres enfans.

Les principaux planteurs de la Virginie recueillent sur leurs terres, presque tout ce dont ils ont besoin. Parmi leurs esclaves, ils trouvent des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers, des serruriers, des tourneurs, des charrons, des tisserands, etc. J'ai vu des échantillons de bonnes étoffes de laine, fabriquées aussi par des esclaves, dans le pays. De plus, les manufactures de toiles de coton y sont très-nombreuses, et l'on y fait sur-tout de très-beau nankin. Le cotonnier croît très-bien ici. Quelquefois, cependant, cet arbuste est gelé, en hiver; mais il produit toujours abondamment, la première année qu'on l'a

planté. Le coton, qui sert à fabriquer le nankin, est d'une espèce particulière, naturellement de couleur jaunâtre.

Les grandes terres sont administrées par des intendans et des commandeurs, ou des inspecteurs; et le propriétaire donne seulement le coup-d'œil du maître. Ce sont des nègres qui font tous les travaux; et leur nombre, dans cette contrée, surpasse du double, celui des blancs. En général, ils sont très-bien traités. Durant les trois mois que je passai en Virginie, je n'entendis citer que deux ou trois exemples de mauvais traitement contre quelques esclaves. Le quartier des nègres, ou l'ensemble de leurs habitations, est ordinairement situé à peu de distance de la maison principale, ce qui donne l'air d'un village à la résidence de tout planteur de Virginie. Quand la terre, cependant, est assez étendue pour être divisée en plusieurs fermes, les quartiers sont séparés aussi, et attachés à la maison du commandeur de chaque division. Près de leurs cases, les esclaves ont communément de petits jardins et un terrain pour y élever leur volaille, ce qui fait toute leur propriété. On leur laisse aussi le temps convenable pour y donner leurs soins, qui ne

sont pas infructueux. En outre, on leur fournit d'abondantes rations de porc salé et de blé d'Inde. Ils ne manquent pas de meubles, et ils sont très-bien vêtus. Leur condition, enfin, n'est pas aussi misérable qu'on pourroit se le figurer. S'ils sont contraints de travailler à certaines heures du jour, en retour, ils sont nourris, vêtus, logés passablement, et n'ont aucune inquiétude sur l'établissement de leurs enfans. Toutefois, lorsqu'un esclave, quelque supportable que sa condition soit d'ailleurs, songe qu'il est la propriété d'un homme, qui a droit de disposer de lui, au gré de son caprice; lorsqu'il entend vanter sans cesse, le bonheur infini de jouir de la liberté, et qu'il songe qu'il est dans la servitude, l'on ne doit pas supposer qu'il se croie aussi parfaitement heureux que peut l'être un homme libre. Sous quelque forme que ce soit, partout où se présente l'esclavage, l'humanité a droit de s'affliger, en voyant des hommes pousser l'oubli de leur propre nature, jusqu'au point d'être insensibles aux maux de leurs semblables.

Quant à l'influence infaillible et pernicieuse de l'esclavage sur les mœurs, et quant aux conséquences funestes qui en dérivent à d'au-

tres égards, l'on a déja si amplement traité ce sujet, qu'il seroit superflu d'y ajouter de nouveaux commentaires.

La population des esclaves s'accroît si rapidement, qu'il existe à peine une seule habitation qui n'en soit surchargée. C'est ce dont se plaint chaque planteur, à cause de la dépense inutile que cela lui occasionne. Des motifs d'humanité empêchent de vendre quelques-uns de ces infortunés, ou de les éloigner du lieu qui les a vus naître, et où ils laisseroient leurs parens et leurs amis.

Ce que je viens de dire de la condition et du traitement des esclaves, n'est rélatif qu'à ceux qui vivent sur de grandes plantations dans ce pays. Les nègres, qui ont le malheur de tomber entre les mains d'individus des classes inférieures du peuple, ou des ouvriers des villes, éprouvent un sort bien différent. Dans les deux Carolines et la Géorgie, l'esclavage se présente sous des couleurs plus tristes que dans les lieux où il est le plus dur en Virginie. L'on m'a assuré que, dans ces états, il n'est pas extraordinaire de voir des bandes de nègres former l'enjeu d'un pari, à une course de chevaux, et passer, pendant des journées entières, d'une troupe de joueurs

ivres à l'autre. Combien sont exécrables des lois, qui permettent de tels outrages ! Elles sont cependant l'ouvrage des hommes, qui se vantent le plus de leur indépendance, et qui osent déclarer qu'il n'y a qu'un Américain qui puisse connoître tout le prix de la liberté.

L'Isthme septentrional, à un petit nombre d'exceptions près, est sablonneux et plane ; et les pins et les cèdres s'y trouvent en grand nombre. Quelques parties en sont bien cultivées et rendent de bonnes récoltes ; mais elles sont entrecoupées de terres vagues, d'une considérable étendue, épuisées par la culture du tabac, presque totalement dépourvues de verdure, et qui offrent l'image d'un parfait désert.

Il en est ainsi par-tout où l'on n'a cultivé que cette même plante. Il faut cependant attribuer l'épuisement de la terre, moins à la grande quantité de nourriture, qu'exige le tabac, qu'au mode particulier de culture que l'on a suivi. Les plantations sont en quinconce, et il est nécessaire de laisser autour de chaque jet, un espace vide, dans lequel les cultivateurs passent sans cesse, pour sarcler, et qui étant exposé aux ardeurs du soleil, n'offre plus à la fin de l'été, qu'une surface extrê-

mement dure. L'on a adopté, en outre, un système aussi pernicieux, et qui consiste à cultiver la même pièce de terre, tous les ans, jusqu'à ce qu'elle soit totalement ruinée. Ensuite on en défriche une autre, qui donne toujours une ou deux bonnes récoltes, mais qui, à son tour, devient aussi un désert. Plusieurs planteurs ont reconnu l'absurdité de cette culture, et n'exigent plus qu'une seule récolte de tabac sur une terre neuve. Ils sèment ensuite du blé deux années consécutives, et la troisième, du trêfle. L'engrais qu'ils donnent, se borne à douze ou quinze cents boisseaux de fumier, par acre, ce qui suffit pour le tabac et pour le blé. Celui-ci rend vingt boisseaux sur la même étendue de terre.

Dans quelques parties de la Virginie, les terres que l'on abandonne ainsi, poussent en peu de temps et naturellement des cèdres et des pins. L'ombre de ces arbres détournant l'influence des rayons du soleil, le sol, au bout de quinze ou vingt ans, recouvre sa première fertilité : mais dans beaucoup d'autres endroits, il s'en écoule un plus grand nombre, avant que l'on voie paroître la moindre verdure.

Les arbres qui croissent de cette sorte, forment des groupes très-serrés; et s'élèvent à la hauteur de quinze ou vingt pieds, dans l'espace de quinze ou vingt ans. Ils n'ont cependant que très-peu de sève, et leur bois se dissout, quelque temps après qu'on les a coupés.

On cultive et l'on fait la préparation du tabac de la manière suivante : lorsque la plante est assez avancée, pour que l'on n'ait plus à craindre le retour de la gelée, on choisit un emplacement convenable, de vingt à cent pieds carrés, et sur lequel on brûle d'énormes tas de bois, pour faire périr les mauvaises herbes et les insectes. On mêle ensuite la cendre chaude avec la terre de ce même emplacement, et l'on y dépose la graine qui est noire et extrêmement petite. On couvre le tout de broussailles, pour empêcher, s'il est possible, les oiseaux et les insectes d'enlever la semence. Mais cette précaution est presque toujours inutile ; car la plante n'est pas plutôt sortie de terre, qu'elle est attaquée par de gros escarbots, qui déruisent les feuilles. On leur fait, il est vrai, la chasse ; mais malgré toute l'attention que l'on y apporte, le mal est tel que le plus grand

nombre des plantes périssent. En traversant la Virginie, je n'entendis que des lamentations sur les dégâts, commis par ces insectes, qui avoient détruit presque toutes les couches.

Dès que les jeunes plantes ont acquis la croissance suffisante, ce qui généralement a lieu au commencement de mai, on les transplante dans les campagnes, et on les place sur de petits tertres, à la distance de trois ou quatre pieds l'une de l'autre. Elles ont encore ici d'autres ennemis à craindre : les racines sont attaquées par des vers; et différentes espèces d'insectes déposent leurs œufs entre les feuilles et la tige, ce qui cause la ruine du jet, si on ne les enlève à l'instant. Pour remédier sans retard à cet inconvénient, il faut donc, comme je l'ai déja observé, faire passer continuellement quelques personnes dans les allées du quinconce. On doit tailler aussi la plante, dans un temps convenable. Lorsqu'elle est parvenue à quelque hauteur, l'on en détache la partie supérieure, et l'on arrache, aussitôt qu'ils paroissent, les rejetons, qui poussent entre les feuilles. Selon l'espèce particulière de tabac, que veut avoir le planteur, on ne laisse croître que les feuilles d'en-bas, ou celles

du milieu, ou enfin celles de la cime. Les premières sont les plus larges, et celles dont la saveur est la plus douce. Elles sont enfin plus jaunes que celles qui croissent au-dessous.

Lorsqu'elles sont parvenues à leur point de maturité, ce qui arrive généralement vers le mois d'août, on coupe les plantes, on passe des chevilles dans les tiges, et, pour les faire sécher, on les suspend, dans des espèces de hangars, construits à dessein. Si le temps n'est pas favorable, on allume différens feux; et l'on a soin de laisser circuler la fumée entre les feuilles, ce qui leur donne aussi une couleur plus brune, que peut-être, elles ne l'auroient naturellement. L'on en forme ensuite des paquets de cinq ou six, et on les jette en tas pour les faire ressuer, puis on les fait sécher de nouveau. Après cette opération, on met les paquets sous une presse, dans des muids, capables de contenir huit cents ou mille livres pesant. Le tabac ainsi préparé, les planteurs l'envoient au port de mer le plus voisin, où, avant l'exportation, il est visité par un inspecteur, nommé à cet effet, et qui, si la marchandise est bonne, en donne une attestation, en vertu de laquelle on peut l'embarquer; mais qui, dans le cas contraire,

la

la renvoie au propriétaire. Quelques-uns des magasins où l'on fait la visite du tabac, sont très-étendus; et des marchands expérimentés peuvent dire quelle est la qualité de cette marchandise, d'après le magasin dans lequel l'inspection s'est faite (1). Lorsque les routes sont bonnes et sèches, l'on transporte le tabac d'une manière assez singulière. L'on enfonce deux grandes chevilles de bois, en forme d'essieu, de chaque côté du muid, l'on attache à ces chevilles deux espèces de timons, et le muid est traîné de la sorte par un ou deux chevaux. L'on a toujours soin que les cerceaux soient très-forts.

On cultive bien moins de tabac aujourd'hui qu'autrefois. Les demandes en blé, étant plus

(1) Par les lois des Etats-Unis, tout produit du pays, qui a subi quelque opération, comme par exemple, la farine, la potasse, le tabac, le riz, etc., ne peut être exporté sans inspection, ni même être placé dans un bateau, pour descendre, par une rivière, dans un port de mer. Les inspecteurs sont très-expérimentés. L'état les paie et l'on ne souffre pas qu'ils reçoivent aucun présent des particuliers. Par cette politique, on ne peut envoyer au dehors que ce qu'il y a de mieux, ce qui fait à-la-fois augmenter les demandes et les prix, dans les marchés étrangers. (*Note de l'auteur.*)

considérables, l'on en préfère la culture. Ceux qui cultivent du tabac et du blé d'Inde sont appelés planteurs, et ceux qui cultivent de menus grains, sont appelés fermiers.

Quoique plusieurs maisons de l'Isthme septentrional soient, comme je l'ai dit plus haut, bâties en pierres et en briques, et dans le genre des anciens manoirs anglais, cependant le plus grand nombre des maisons de la Virginie sont construites en bois, et sur-tout celles que l'on a élevées depuis peu. L'on s'imagine qu'elles sont plus saines, parce que l'on ne voit point sur les parois, la même humidité que sur des murailles en pierres, dans un temps pluvieux. Au-devant de la maison est un porche, ou portique, qui communément s'étend sur toute la longueur de l'édifice; très-souvent même, il y en a un derrière, et quelquefois tout autour. L'on y jouit d'une ombre des plus agréables en été. La salle, ou le salon, car c'est ainsi qu'on l'appelle, est toujours, en Virginie, la pièce que l'on préfère le plus pendant la chaleur, à cause d'un courant d'air qui la traverse. L'ameublement consiste ordinairement en sophas, fauteuils, etc.

Les personnes du commun, dans les parties

basses de la Virginie, ont le teint fort brun, ce qu'elles doivent aux rayons brûlans du soleil, en été, et aux maladies bilieuses, auxquelles elles sont sujettes à la fin de l'automne. Les femmes sont loin d'être jolies; et les habits qu'elles portent hors de chez elles, pour se garantir du soleil, les rendent encore plus bizarres que la nature ne les a faites. Elles ont, sur-tout, une sorte de bonnet, qui les défigure étrangement. C'est un filet, placé derrière la tête, et dont le devant est garni de petits jets de cannes, qui avancent de deux pieds, dans une direction horizontale. Pour regarder une personne placée de côté, il faut qu'une femme coiffée d'un tel bonnet, se tourne entièrement.

Dans les parties supérieures du pays, vers les montagnes, les femmes sont bien différentes. Elles y réunissent la santé et la beauté.

CHAPITRE XII.

Ville de Tapaphannock. — Rivière de Rappahannock. — Goulus de mer, dans cette rivière. — Environs d'Urbanna. — Feux fréquens dans les forêts. — Moyen d'arrêter leurs progrès. — Manière d'extraire la térébenthine. — Gloucester. — York-Town. — Restes des fortifications élevées autour de cette ville. — Ruines des maisons renversées par les bombes. — Caverne sur le bord de la rivière. — Williamsbourg. — Statue de lord Bottetourt. — Collége de Guillaume et Marie. — Condition des étudians.

Je passai, dans le mois d'avril, la rivière de Rappahannock, qui borne, d'un côté, l'Isthme septentrional, et je me suis rendu dans une petite ville, nommée Tappahannock, ou le trou de Hobb, et qui renferme environ cent maisons. Au moment de la guerre, cette ville étoit dans un état bien plus florissant qu'elle ne l'est à présent. Ainsi que celui de la plupart des ports de mer de la Virginie, son commerce fut ruiné par cet événement. Elle est située sur la Rappahannock, qui a près de trois quarts de milles en ce lieu, où elle se trouve à soixante-six milles de son embouchure. L'on voit souvent des goulus de mer dans cette rivière. Une chose très-remar-

quable aussi, c'est que tout le poisson se jette vers la rive, du côté de la ville.

De Tappahannock à Urbanna, autre petite ville sur la même rivière, et située à vingt-cinq milles au-dessous de la première, le pays n'offre qu'un misérable aspect.

La route est unie et sablonneuse, et traverse des bois, pendant plusieurs milles. L'on n'aperçoit, de chaque côté, qu'un petit nombre d'habitations des plus chétives. Les bois consistent principalement en chênes, en pins et en cèdres. La terre sur laquelle croissent ces arbres, est de la plus mauvaise qualité.

Cette route est entrecoupée de criques, qui se jettent dans la Rappahanock, près de laquelle, il y a beaucoup de marais, qui rendent des plus mal-sains, le pays adjacent, et qui sont couverts d'un si grand nombre de bécassines, qu'il seroit difficile de tirer horizontalement un seul coup de fusil, sans en tuer plusieurs.

En traversant cette contrée, je remarquai plusieurs traces de feu, dans les bois, car il arrive fréquemment des incendies au printemps. La cause en est due à la négligence de ceux qui brûlent des broussailles, pour purifier les terres. A considérer la multipli-

M 3

cité de ces accidens, il est étonnant qu'ils ne soient pas suivis de conséquences plus fâcheuses. Je fus moi-même témoin d'un de ces incendies, dans l'isthme septentrional. Le jour étant parfaitement serein, et paroissant très-favorable, l'on avoit mis le feu à quantité de broussailles, en différens endroits. L'après midi, cependant, le ciel s'obscurcit. Des courans d'un air chaud, indices certains de ce qui devoit suivre, se faisoient sentir de temps en temps. Sur les cinq heures du soir, l'horizon devint toujours plus sombre, du côté du nord, et le plus affreux tourbillon, s'éleva tout-à-coup. Placés sur une éminence, quelques personnes et moi, nous le vîmes s'avancer par degrés. Il portoit un nuage de poussière, des feuilles sèches, des morceaux de bois pourri. Dans quelques endroits, sur son passage, il renversa les palissades et enleva le toit des hangars, destinés aux bestiaux. Nous cherchâmes vainement un abri. En deux minutes, le tourbillon nous atteignit. La commotion fut violente; nous eûmes peine à rester debout et à respirer. En trois minutes, cependant, le vent nous eut dépassé; mais un orage, accompagné d'éclairs et de coups de tonnerre des plus terribles, lui succéda, et dura plus

d'une demi-heure. En regardant autour de nous, immédiatement après qu'il eut cessé, nous vîmes une prodigieuse colonne de feu s'élever du milieu d'un bois, où l'on avoit allumé des broussailles. En plusieurs endroits, la flamme s'élançoit considérablement au-dessus des plus grands arbres. C'étoit à-la-fois un spectacle épouvantable et superbe. Les nègres des plantations voisines se rassemblèrent, et furent disposés de manière à donner l'alarme si le feu paroissoit d'un autre côté. Le vent porta une étincelle sur une plantation, éloignée de plus d'un demi-mille. Heureusement, bientôt après, il plut à seaux, ce qui donna la facilité d'éteindre par-tout les flammes.

Lorsque l'on ne met pas, assez à temps, obstacle aux progrès de l'incendie, il s'étend bientôt d'une manière effrayante. Si l'herbe et les feuilles sont très-sèches, et si le vent est violent, la flamme s'avance avec une telle vélocité, qu'elle atteint souvent l'homme qui court le mieux. Des gens, dont la véracité n'est pas douteuse, m'ont assuré avoir eu peine à se sauver, en pareil cas, quoique montés sur d'excellens chevaux.

Il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter un

pareil incendie. On allume d'autres feux, en tête et à quelque distance de celui que l'on veut éteindre, et l'on a soin qu'ils forment une ligne opposée au cours de la flamme, selon la direction du vent. Un nombre suffisant d'hommes, armés de houes et de râteaux, veillent à ce que ces feux ne s'étendent que du côté de l'incendie, chose facile, lorsque l'on s'y prend de bonne heure. En peu de minutes, les flammes se rencontrent, et cessent, conséquemment, faute d'aliment. En général, il n'y a que de très-petites broussailles dans les forêts d'Amérique, ce qui est cause que la flamme ne fait guère que raser la terre. De grands arbres sont cependant dépouillés, mais il est rare qu'il y en ait d'entièrement consumés.

Le pays que l'on trouve entre Urbanna et Gloucestre, ville située sur la rivière d'York, n'est ni aussi sablonneux, ni si plane que celui qui borde la Rappahannock. Les arbres, principalement les pins, sont d'une grosseur considérable, et donnent beaucoup de térébenthine, que les habitans emploient sur-tout pour la consommation journalière. On l'obtient au moyen d'une profonde incision que l'on fait à l'arbre; et l'on place au-dessous, un vaisseau qui reçoit la résine. Le

bois de l'arbre, qui a subi cette opération, ne dure que peu de temps après qu'on l'a coupé. Dans toute cette contrée, il y a beaucoup d'étangs, ou de petits lacs environnés de bois, le long desquels on jouit souvent d'une vue des plus agréables. Il en sort des courans d'eau, qui se jettent dans quelque crique, ou quelque rivière, et qui offrent d'excellentes situations pour des moulins.

Gloucestre ne contient que dix ou douze maisons. Elle est située sur une langue de terre, vis-à-vis de la ville d'York, qui est à l'autre bord de la rivière. L'on y voit des restes d'une ou deux redoutes, construites pendant la guerre. La rivière entre ces deux villes, a près d'un mille et demi de largeur, et quatre brasses et demie de profondeur.

York est célèbre, parce que ce fut là que lord Cornwallis, avec son armée, se rendit aux forces combinées des Américains et des Français. Quelques-unes des redoutes élevées, par l'un et l'autre parti, subsistent encore; mais les fortifications principales sont presque entièrement détruites. La charrue a passé sur quelques-unes; et des bouquets de pins couvrent quelques autres, quoique pendant le siége, on ait détruit tous les arbres des

environs de la ville. L'on peut suivre encore la première et la seconde parallèles, lorsque l'on est guidé par quelqu'un, qui les a connues dans un état plus parfait.

Les édifices d'York conservent des marques évidentes du siège; et les habitans ne souffrent pas, pour quelque cause que ce soit, que l'on bouche, à l'extérieur, les trous faits par les boulets. Il y a sur-tout, à l'une des extrémités de la ville, une maison, qui est dans le plus pitoyable état. Elle étoit habitée par M. Neilson, secrétaire sous le gouvernement royal; et lord Cornwallis, la première fois qu'il entra dans York, en fit son quartier général; mais elle étoit tellement exposée aux coups de l'ennemi, qu'il se vit bientôt contraint de la quitter. M. Neilson, néanmoins persistoit à y demeurer; et ne voulut enfin, en sortir, que lorsque son nègre, le seul individu, qui fût resté avec lui, eut eu, en le servant, la tête emportée d'un boulet de canon. L'on continua, cependant, à tirer sur cette maison, comme si c'étoit encore le quartier général. Elle fut entièrement criblée, et tout un pan fut abattu. Dans cet état, elle se trouve encore habitée, par quelque personnage, tout ausssi bizarre que le vieux secré-

taire. Elle est entourée de fossés, dans lesquels les bombes ont creusé des trous profonds. Il n'y a guères qu'un ou deux ans, qu'il en restoit des éclats; mais des matelots de vaisseaux Américains, mouillés dans le port d'York, pensèrent qu'ils pourroient les vendre comme du vieux fer, et ils les enlevèrent.

Les bords de la rivière, dans le lieu, où est située la ville, sont inaccessibles et hauts, excepté dans quelques endroits. La plus grande partie des maisons sont bâties sur ceux-là, mais sur ceux-ci, il n'y a que quelques huttes de pêcheurs et quelques magasins. On montre une sorte de cave, que le peuple dit avoir servi de quartier général, lorsque le feu des assiégeans devint plus vif, mais que dans le fait, on creusa pour la femme, ou la maîtresse d'un officier, qui n'osoit demeurer dans la ville, et qui mourut de frayeur, lorsqu'elle fut descendue dans cette cave.

A douze milles à l'ouest d'York, est située la ville de Williamsbourg, qui étoit autrefois le siége du gouvernemeut de la Virginie. Pendant la guerre, on choisit Richemond, comme étant plus éloignée de la mer, et conséquemment moins exposée, si l'ennemi

venoit à faire quelque descente, à l'improviste. Elle avoit encore l'avantage de la position sur une rivière navigable, et, conséquemment, étoit plus susceptible que l'autre, d'un grand accroissement. L'on ne connoît pas ce qui peut avoir engagé les premiers habitans à bâtir sur l'emplacement où se trouve Williamsbourg, c'est-à-dire, au milieu d'une plaine, distante d'un mille et demi, de toute rivière navigable, tandis qu'il y avoit des situations bien préférables dans les environs.

Cette ville consiste en trois rues parallèles. A l'un des bouts de celles du milieu, l'on voit le collége, et à l'autre bout, l'ancien hôtel de la Province; vaste bâtiment de briques, que par négligence on laisse tomber en ruine. Les maisons voisines sont dans un extrême délabrement, et presque toutes inhabitées. Dans la grande salle de l'hôtel du gouvernement, l'on remarque une statue mutilée de lord Bottetourt, l'un des gouverneurs de la Virginie. Cette statue fut érigée aux frais du trésor public, en mémoire du gouvernement équitable et populaire de sa seigneurie. Pendant la guerre, à l'instant où la fureur de l'esprit de parti étoit portée au plus haut degré, et que tout ce

qui rappeloit la royauté étoit odieux, on abattit la tête et un bras, à cette statue. Le reste est toujours sur pied, et se dégrade de plus en plus. Je ne sais si ce fut la devise *Resurgo Rege favente*, inscrite au-dessous de la cotte d'armes, qui fut cause de la mutilation, qui certainement annonce maintenant en Amérique, la chûte du pouvoir monarchique.

Le collége de Guillaume et Marie, car on le nomme toujours ainsi, est placé dans un bâtiment très-lourd, qui, comme le dit M. Jefferson, ressemble fort à une grande briqueterie, excepté cependant qu'il a un toit. Les écoliers y étoient au nombre de trente, à mon passage. A les voir, on eût cru, qu'ils fréquentoient, plutôt une école de village qu'un collége. L'on dit que depuis la révolution nombre de jeunes gens ayant appris le grec et le latin, se sont dispersés dans le pays et ont pu l'enseigner à leur tour. En conséquence, les chaires de ces deux langues ont été supprimées et remplacées par d'autres. Les chaires actuelles sont celles de législation, de médecine, de philosophie naturelle et morale, de mathématiques, et de langues modernes. L'évêque de Virginie est président du

collége, dans le bâtiment duquel il est logé. Une douzaine d'étudians, dont le plus âgé avoit environ douze ans, dînèrent à la table de cet évêque, un jour que je m'y trouvois. Ceux-ci manquoient de souliers, ceux-là de bas, et quelques autres d'habits. Pendant le repas, ils se levèrent vingt fois pour servir au buffet. Une soupe d'huîtres et quelques plats de viande salée firent tout le dîner. Je ne rapporte ce fait, que pour donner une idée des colléges et des dignitaires d'Amérique.

L'église épiscopale, la seule qu'il y ait dans la ville, se trouve au milieu de la rue principale. Elle est des plus délabrées. Vis-à-vis on voit un assez grand espace, couvert de gazon, et environné de maisons très-propres, ce qui rappelle un village d'Angleterre.

La ville contient environ douze cents habitans. L'on y jouit d'une société agréable et plus nombreuse que dans toute autre ville de même grandeur en Amérique. Il n'y a point de manufactures, et l'on n'y fait que peu de commerce.

Il s'y trouve un hôpital pour les fous, mais il est mal ordonné.

CHAPITRE XIII.

Hampton. — Danger de passer les bacs nombreux de la Virginie. Norfolk. — Lois de la Virginie, préjudiciables au commerce. Rues sales et étroites de Norfolk. — Ravages de la fièvre jaune dans cette ville. — Observations sur cette maladie. — Violence de l'esprit de parti parmi les habitans. — Foible nombre d'églises en Virginie. — Plusieurs tombent en ruine. — Sépultures particulières.

De Williamsbourg à Hampton, le pays est plat et n'a rien d'agréable. Hampton est une petite ville, située au fond d'une baie, près de l'embouchure de la rivière de James. Elle contient environ trente maisons et une église épiscopale. L'on construit actuellement quelques barques dans cette ville, d'où l'on exporte annuellement aussi de gros meubles et du blé, pour la valeur d'environ quarante-deux mille dollars. C'est un lieu des plus sales, et toujours infecté d'une insupportable puanteur, qu'exhale le rivage, après le reflux.

Il y a de Hampton à Norfolk, un bac, ou une barque régulière, qui suit les rades, pendant dix-huit milles. Je fus forcé de laisser, pour plusieurs jours, mes chevaux derrière

moi, tous les bateaux plats du lieu, ayant été envoyés dans nne crique voisine. L'on ne connoît pas ici d'autre moyen que les bateaux de cette forme, pour faire entrer les chevaux dans les barques, trop larges pour s'approcher du rivage. C'est une chose cruelle que de passer les rivières dans la Virginie. Il n'y a pas six bacs en bon état et bien conduits; et il est nécessaire d'employer de grandes précautions pour prévenir les accidens, qui ne sont que trop communs. L'on n'entend parler que de chevaux tués, noyés, ou qui ont eu les jambes cassées, en entrant ou en sortant d'un bac.

Norfolk est située à l'embouchure de la branche orientale de l'Elisabeth, la plus méridionale des rivières, qui se jettent dans la baie de Chesapeak. De toutes les villes commerçantes de la Virginie, celle-ci est la plus considérable; et le commerce qu'elle fait avec les Indes occidentales, est dans un état florissant. Ses exportations consistent principalement en tabac, en farine, en blé et en différentes sortes de gros meubles, dont le marais *Dismal*, qui se trouve absolument dans le voisinage, fournit la matière.

Le commerce de Norfolk seroit bien plus florissant

florissant encore, sans l'effet de quelques lois impolitiques de l'état de Virginie. L'une de ces lois portoit que tout planteur, que tout négociant du pays, débiteur envers tout négociant anglais, au lieu d'envoyer le montant de sa dette en Angleterre, le verseroit au trésor public, pour le soutien et les frais de la guerre, dans laquelle les Etats-Unis étoient engagés.

Le trésor n'en devint pas plus riche. Le débiteur virginien n'avoit rien à gagner à une mesure, qui le forçoit à payer toute la somme due au négociant anglais. Au contraire, elle devoit ruiner son crédit et l'empêcher de renouveler ses opérations de commerce, à la paix.

Cependant, lorsque le papier-monnoie des Américains fut tellement déprécié, que la représentation numérique de cent dollars, n'en valoit pas un d'argent, plusieurs de ceux qui devoient des sommes considérables à des marchands anglais, commencèrent à regarder la mesure sous un point de vue différent. Ils trouvèrent un avantage réel à s'acquitter légalement en papier. En conséquence ils le firent, et par ce moyen, ils furent déchargés de leurs dettes, quoique réellement ils n'en eussent pas payé la cinquième partie. Vainement le

négociant anglais fit des réclamations, après la cessation des hostilités; il ne put se faire écouter dans la cour de justice de la Virginie. Ainsi dépouillé, il devint naturellement défiant envers les Virginiens. Il refusa de traiter avec eux, aux mêmes termes qu'avec les habitans des autres états. Tels furent les fruits qu'ils retirèrent d'une conduite si déshonorante (1).

Une autre loi, des plus préjudiciables au commerce, est celle qui rend inviolable, toute propriété territoriale. Elle a porté à s'endetter, un grand nombre de propriétaires. Aussi long-temps qu'elle existera, les étrangers craindront de faire crédit à des gens, qui, si cela leur plaît, emploieront le produit des marchandises qu'on leur aura confiées, à acheter une terre, qui se trouvera hors de la portée de leurs créanciers. Cette même loi est cause aussi que l'on n'a pu parvenir encore à établir une banque à Norfolk, de quelque importance qu'elle dût être pour les

(1) En 1796, cette affaire fut portée devant la cour suprême des Etats-Unis, séante à Philadelphie, par les agens des négocians Anglais. La décision des juges leur fit honneur. Ils déclarèrent que les dettes devoient être acquittées de nouveau. (*Note de l'auteur.*)

négocians. Les directeurs de la banque des Etats-Unis ont toujours péremptoirement refusé d'étendre leurs communications, dans aucune partie de la Virginie, tant qu'on laissera subsister cette loi. A Boston, à New-York, à Baltimore, Charleston, etc., il y a des branches de la banque générale, outre plusieurs autres banques particulières, établies sous la sanction de l'assemblée législative de chaque état.

Dans l'assemblée de la Virginie, on a fait des efforts réitérés, mais vains, pour la révocation de cette loi. Les débats ont été très-animés; et l'on a publié le nom des membres qui se sont élevés contre, comme pour les exposer à une espèce d'infamie. Mais un si grand nombre de débiteurs ont profité, ou profitent d'un tel privilége, qu'il ne faut pas espérer de le voir abolir de sitôt.

L'on compte à-peu-près cinq cents maisons à Norfolk, la plupart desquelles sont en bois, et fort mal construites. On les a élevées depuis l'an 1776, que lord Dunmore, gouverneur-général de la Virginie, fit incendier cette ville. Le dommage qui s'ensuivit, fut évalué à 300,000 liv. sterl. Vers le port, les rues sont étroites et irrégulières; mais dans plu-

N 2

sieurs autres parties de la ville, on en voit d'assez larges. Il n'y en a point de pavées, et toutes sont très-sales. Dans les mois les plus chauds de l'été, l'infection qui s'en exhale est affreuse. Il est étonnant que les habitans d'une ville dans laquelle une maladie pestilentielle (1)

(1) La fièvre jaune, qui depuis quelques années a fait de si terribles ravages en Amérique, doit être considérée comme une sorte de peste. Elle se déclara d'abord à Philadelphie, en 1793; puis à Baltimore, en 1794; à New-York et à Norfolk, en 1795; et en 1796, quoique l'on n'en parlât que le moins possible, afin de prévenir une alarme semblable à celle de l'année précédente, il y eut, cependant, en été et en automne, un plus grand nombre de morts que de coutume, dans l'avant-dernière de ces villes, ce que l'on crut être la suite de la même maladie.

Les conséquences, qui résultent de ce fléau, sont par-tout à-peu-près les mêmes, et peuvent être comparées à celles que produit la peste. Les malades meurent dans la plus affreuse solitude, et faute de secours. L'on entasse les morts, pêle-mêle, dans une fosse, sans la moindre cérémonie religieuse. La charité est méconnue. Les liens de la consanguinité et de l'amitié sont sans force. Quelques hommes généreux, cependant, loin de suivre un pareil exemple, exposent leur propre vie, pour secourir leurs concitoyens et arrêter les progrès d'une telle calamité. En moins de trois mois, cette cruelle maladie enleva quatre mille personnes à

a fait périr le sixième de la population, dans une année, connoissent si peu les inconvéniens de la mal-propreté.

L'on trouve à Norfolk beaucoup d'Ecossais et de Français. Ceux-ci sont presque tous des Indes occidentales, et principalement de

Philadelphie, c'est-à-dire le dixième de la population. Baltimore et New-York souffrirent moins : mais Norfolk, où l'on ne compte que trois mille ames, perdit cinq cents individus.

Cette maladie a été traitée de différentes manières par différens médecins ; et comme il n'en a survécu que très-peu au système que chacun d'eux avoit adopté, il n'en est point résulté de traitement général. Quelques personnes de Norfolk, qui habitoient la partie de la ville, où la fièvre faisoit le plus de ravages, m'ont assuré que le meilleur moyen de la prévenir étoit de prendre une forte médecine, puis le quinquina, et qu'il étoit rare que ceux qui s'étoient ainsi précautionnés, fussent attaqués de la contagion. Néanmoins tous les efforts pour arrêter les progrès de cette épidémie, lorsqu'une fois elle s'est déclarée dans une ville, ne sont pas d'un grand effet. Tant que la chaleur est excessive, la maladie règne avec le plus de violence, mais elle disparoit régulièrement à l'approche d'un temps froid. Les opinions sont variées sur son origine. Quelques-uns prétendent que par-tout où elle s'est fait sentir, elle a été apportée des Indes occidentales. D'autres soutiennent qu'elle a pris naissance dans le pays. Les médecins

N 3

Saint-Domingue. Après que les Anglais eurent mis le pied sur les îles françaises, les malheureux colons prirent la fuite en nombre si prodigieux, que l'on en compta entre deux et trois mille à Norfolk, en même temps. La plupart, cependant, se dispersèrent ensuite, en différentes parties du pays. Ceux qui de-

ont discuté la question, mais sans résultat satisfaisant. Quelques circonstances me portent à croire, comme particulier, que la fièvre jaune s'est engendrée sur le continent d'Amérique. 1°. Elle a toujours commencé dans les quartiers les plus sales et les moins aérés des villes. 2°. Elle ne paroît jamais, que dans la saison la plus chaude de l'année, c'est-à-dire, dans les mois de juillet et d'août, temps auquel, sur la côte d'Amérique, l'air est étouffant et fixe, et où toutes les substances animales et végétales se corrompent avec une promptitude incroyable. 3°. Il mourut, en 1796, un grand nombre de personnes dans la ville de New-York, quoique tout vaisseau arrivé des Indes occidentales, eût été examiné par un médecin stipendié, et que tout individu suspect eût été forcé de faire quarantaine. Les habitans de New-York sont si persuadés que la fièvre jaune est originaire d'Amérique, et qu'elle provient de matières putréfiées, qu'ils ont comblé plusieurs bassins, qui étoient le réceptacle de toutes les immondices du voisinage, et qui empestoient l'air, lorsque la marée s'étoit retirée. (*Note de l'auteur.*)

meurèrent dans la ville levèrent quelques petites boutiques ; et j'en vis parmi eux, qui avoient joui d'une grande aisance, avant de quitter leurs foyers.

L'esprit de parti exerce toujours son empire à Norfolk, parmi les indigènes. Quelques vaisseaux de guerre, anglais et français, se trouvant il y a peu d'années dans la rade d'Hampton, les matelots des deux nations descendirent à terre et se querellèrent. Les habitans de Norfolk accoururent et prirent parti, pour ou contre; mais le maire ayant fait marcher la milice, chacun rentra chez soi.

Il y a deux églises, l'une pour les épiscopaux, et l'autre pour les méthodistes. L'on ne célèbre le service divin, dans la première, que tous les huit ou quinze jours; et le peuple, en général, observe peu le dimanche. Les personnes du commun, dans les parties basses de la Virginie, c'est-à-dire, entre les montagnes et la mer, n'ont que très-peu d'idées de religion ; et dans quelques campagnes, les églises tombent en ruine. En voyageant, j'en vis une, qui, quoique le bâtiment fût d'ailleurs en bon état, n'avoit plus ni portes ni fenêtres, et qui étoit ouverte à toutes sortes

N 4

de bestiaux. En Virginie, les églises, à l'exception de celles des villes, sont la plupart bâties dans les bois, loin de toute maison; et il ne paroît pas que l'on paie un seul individu pour en avoir soin.

Il existe une coutume assez singulière à Norfolk: des particuliers possèdent des cimetières. Une propriété de cette sorte est fort lucrative; car on paie très-cher pour l'enterrement d'un corps. Il est fort commun aussi de voir dans les grandes plantations de Virginie, non loin du logement du maître, et toujours près du jardin, un terrain entouré de murs, qui sert de sépulture aux personnes de la maison.

CHAPITRE XIV.

Description du marais *Dismal* (1). — Hommes sauvages que l'on y a trouvés. — Ours, loups, etc., que l'on y rencontre. — Pays entre ce marais et Richmont. — Manière de faire le goudron et la poix. — Misérable sol. — Détestables auberges. — Pain de maïs. — Difficulté de trouver de quoi nourrir les chevaux. — Pétersbourg. — Courses de chevaux. — Chevaux de la Virginie. — Manière d'aller à cheval, en Amérique. — Description de Richmond. — Singulier pont sur la rivière de James. — Maison de l'état. — Chûte de la rivière de James. — Passion du jeu, commune à Richmond. — Caractère turbulent des classes inférieures du peuple. — Leur manière de se battre.

De Norfolk je me rendis au vaste marais *Dismal*, qui commence à neuf milles au-dessous de cette ville, et s'étendant au loin dans la Caroline du nord, occupe en tout un espace de cent cinquante mille acres. Ce terrain est entièrement couvert d'arbres. Le genièvre et le cyprès croissent dans les parties humides; et les chênes blancs et les chênes rouges, ainsi qu'une grande variété de pins, viennent dans les parties dont le sol est plus sec.

(1) *Dismal Swamp*, marais terrible, horrible, affreux, etc.

Ces arbres acquièrent une grosseur énorme; et en quelques endroits, les broussailles qui les entourent, sont si épaisses, que l'on ne peut apercevoir le marais. C'est ordinairement tout le contraire dans les autres forêts de ce pays. Le même marais produit aussi une sorte de jonc de couleur rouge, et une herbe très-longue, que les bestiaux mangent avec avidité, et qui les engraisse en peu de temps. Les feuilles de jonc sont considérées comme la meilleure nourriture que l'on puisse leur donner. Les habitans des environs font paître leurs troupeaux dans le marais. Il faut cependant avoir soin de pourvoir à leur retour, sans quoi il seroit impossible de les retrouver. Les premières semaines, l'on envoie avec les autres bestiaux, deux ou trois vieilles vaches à lait, familiarisées avec les lieux, et au cou desquelles on attache des sonnettes. Ces vaches reviennent tous les soirs, pour se faire traire. Les autres bestiaux suivent, guidés par le son, et quand ils rentrent à la ferme, on leur donne à chacun une poignée de sel, ou toute autre chose qu'ils aiment également, ce qui les engage à revenir une autre fois. En peu de temps ils connoissent tout le marécage, et accoutumés, dès le premier jour, à retourner

le soir, ils reprennent régulièrement le même chemin.

Dans l'intérieur de ce marais, on trouve de grands troupeaux, qui probablement proviennent de ceux qui s'y sont égarés originairement. On y rencontre aussi des ours, des loups, des daims, et d'autres animaux indigènes et sauvages. Dans tous les environs, l'on raconte des histoires d'hommes sauvages, trouvés dans ce lieu, et que l'on suppose s'y être perdus étant enfans.

Le marais varie infiniment en différentes parties. En quelques endroits, la surface est absolument sèche, et assez ferme pour soutenir le pas d'un cheval; et en d'autres, elle est entièrement couverte d'eau. Ailleurs, elle est si bourbeuse, qu'un homme s'enfonceroit jusqu'au cou, s'il vouloit marcher dessus. En creusant, à quelques pieds de profondeur, dans les parties les plus solides, l'eau jaillit à l'instant et remplit la fosse. De larges ruisseaux, dont le courant n'a pas moins de trois pieds de profondeur, se jettent, sans interruption, et en plusieurs endroits, dans le canal, qui joint le détroit d'Albemarle, à la rivière d'Elisabeth, près de Norfolk. L'on attribue aux racines des genièvres, la cou-

leur jaune de l'eau de ces ruisseaux. Néanmoins cette eau est parfaitement claire, et très-potable. L'on dit qu'elle possède une qualité diurétique; et les habitans des environs, la croyant très-saine, la préfèrent à toute autre. Certainement, il se trouve quelque chose de très-extraordinaire dans la nature de ce marais, car ceux qui vivent près de ses bords, ne sont point attaqués de la fièvre et des maladies bilieuses, qu'essuient généralement ceux qui vivent dans le voisinage des autres marais.

Le marais *Dismal*, étant très-près de Norfolk, et les arbres qu'il produit, donnant le meilleur bois pour des bardeaux, des lattes, des pieux, objets d'exportation journalière de cette même ville, fait en conséquence une importante propriété. Le canal que l'on coupe à travers, en augmentera certainement la valeur; et quand il sera terminé, l'on pourra faire venir de gros meubles, des points les plus éloignés. Lorsque les broussailles seront détruites, les parties les plus septentrionales conviendront parfaitement à la culture du riz. Mais du côté de Norfolk, la terre paroît n'être qu'un melange de racines et de fibres de différentes

plantes, avec un sable blanchâtre, ce qui ne seroit nullement propre au même genre de culture, le riz exigeant un sol riche. Les arbres qui croissent dans cette partie sont d'un meilleur rapport; et au lieu de les couper indistinctement, comme on fait quelquefois ailleurs, l'on n'abat que ceux, qui sont parvenus à leur plus forte croissance, moyen par lequel on se procure constamment le bois nécessaire pour tous les ouvrages dont on a déja fait mention. Une compagnie, connue sous le nom de *Dismal Swamp company*, est propriétaire d'un terrain de quatre-vingt-mille acres dans le marais. Avant la guerre, elle occupoit continuellement un grand nombre de nègres, à couper les arbres, à tailler les bardeaux, à façonner les pieux, etc.; et ses affaires étoient en bon état : mais la ville de Norfolk, ayant été brûlée, cette compagnie perdit tous ses esclaves, et depuis elle n'a fait que décliner. Les gros meubles, que l'on envoie aujourd'hui à Norfolk, proviennent du bois coupé sur les propriétés particulières.

Du marais *Dismal* à Richmond, la distance est d'environ cent quarante milles. On suit le bord méridional de la rivière de

James, sur un sol sablonneux et plat, où croissent des forêts de pins. Dans le comté de Nansemonde, qui borde ce même marais, la terre est si pauvre qu'elle ne produit que très-peu de grains. Elle est propre cependant aux pêchers, dont la culture est très-profitable. Des fruits de ces arbres l'on tire de l'eau-de-vie, qui au bout de quelque temps fait une liqueur excellente et très-estimée, à laquelle on donne une saveur délicieuse, en jetant dedans des poires sèches. A l'exception des liqueurs fortes, l'eau fait le breuvage universel en Virginie.

Les habitans de ce comté tirent des sapins, une grande quantité de poix et de goudron. Pour cette opération l'on creuse une fosse, dans laquelle on brûle d'énormes piles d'arbres. Le goudron épaissi, au moyen du feu, est ce que nous appelons la poix.

Les auberges que l'on trouve sur cette route sont des plus détestables. De mauvais poisson, du lard et du pain de maïs, voilà tout ce que l'on y sert, et encore faut-il quelquefois attendre une ou deux heures, pour un si pitoyable repas. Le pain de maïs seroit assez bon, si on le faisoit bien; mais il y a beaucoup de personnes, qui le re-

poussent la première fois. Il est grossier et ressemble assez, pour le goût, au pain d'avoine. La meilleure manière d'employer la farine de maïs est d'en faire des gâteaux, mais le milieu en est presque toujours comme de la pâte. Cette même farine sert aussi pour une sorte de mets très-commun en Virginie et dans le Maryland, et que l'on appelle *Hominy*. On la fait bouillir avec des fèves, dans du lait, jusqu'à ce que le tout forme une pâte, que l'on mange chaude, ou froide avec du lard, ou de la viande.

Quant à mes chevaux, ils étoient presque affamés. Rarement, les habitans de ce pays donnent-ils du foin aux leurs, et ils nourrissent leur bétail avec des feuilles de maïs. Sur toute la route de Norfolk à Richmont, je ne trouvai que deux fois du fourrage. La sécheresse ayant été extrême, il n'avoit poussé que peu d'herbe; et les bestiaux l'avoient toute broutée. Il étoit impossible d'avoir de l'avoine. Le maïs même étoit si rare, que j'étois obligé d'envoyer dans plusieurs maisons, avant de m'en procurer assez pour la ration de mes chevaux. L'on imputoit la disette à la mauvaise récolte de l'année précédente. Le fait étoit, je crois, que le prix énorme, mis au blé, avoit en-

gagé les habitans à se défaire d'une grande partie du leur, et qu'ils n'en avoient pas assez conservé pour leur consommation. Chacun comptant sur celui de son voisin, s'étoit empressé de vendre son grain, et tous, en conséquence, manquoient de cette denrée.

Pétersbourg est située au commencement du cours navigable de la rivière d'Appamatox. C'est la seule place importante, au sud de la rivière de James, entre Norfolk et Richmond. Les autres villes sont toutes très-petites. Elles semblent sur leur déclin, et n'offrent qu'un triste et misérable aspect. Les maisons de Pétersbourg sont au nombre de trois cents, et toutes construites irrégulièrement. Presque tous les habitans sont étrangers; et l'on ne trouve pas dix familles originaires de cette ville. Le commerce en est très-florissant. L'on visite annuellement plus de deux mille quatre cents muids de blé dans les magasins; et l'on fait la plus belle farine de tout le pays, dans quelques moulins, situés à l'extrémité supérieure de la ville, près des chûtes de la rivière.

Lorsque je traversai Pétersbourg, je trouvai une grande foule rassemblée pour une course de chevaux. Ce genre d'amusement, qui a lieu

lieu cinq fois l'année dans cette ville, est aussi fort à la mode en Virginie. Les meilleurs chevaux de course y sont transportés d'Angleterre, mais le pays en fournit aussi de très-bons. Le prix que remporte le vainqueur est le produit d'une souscription. La seule particularité que j'aie remarquée dans ces courses en Virginie, c'est que l'on va toujours à gauche. Les chevaux sont montés par de jeunes nègres, quelques-uns desquels font de très-bons jokeys.

Les chevaux de ce pays sont petits et font de bonnes montures. Il y en a de jolis; mais la plupart sont gâtés par la manière vicieuse dont on les dresse. Les Virginiens sont de pitoyables cavaliers. A l'exception de quelques habitans des environs de New-York, on en peut dire autant de tous les Américains. Leurs étriers étant extrêmement longs, et leur selle placée à trois ou quatre pouces de la crinière, ils avancent les pieds jusques sous le nez du cheval. Quant au maniement des rênes, ils n'en ont aucune idée. Ils détestent le trot, et ils ne conçoivent pas que personne puisse l'aimer. Ils donnent à leurs chevaux deux différentes sortes d'allure. L'une est ce qu'ils appellent le pas, et l'autre, le *wrack*.

Pour la première, l'animal jette les deux pieds des côtés, en même temps, et va de la sorte, obliquement, étant incapable de s'élancer pour prendre le trot. Nous regarderions ce pas comme peu naturel; car on ne trouveroit pas un seul de nos chevaux qui le prît sans un cavalier. Que les Américains pensent différemment, ce n'est pas chose surprenante, les poulains, chez eux, allant ainsi dès qu'ils sont nés; et dans la suite, il n'est pas facile de les faire changer; mais sur cinq cents chevaux, l'on n'en trouvera pas un qui aille ce pas sans avoir été dressé. Pour le *wrack*, le cheval galoppe avec les pieds de devant, et trotte avec ceux de derrière. Cette allure, tout aussi dépourvue de grace que l'autre, est également contraire à la nature. Elle est, de plus, très-fatigante pour le cheval; mais les Virginiens la trouvent plus commode que le galop; et cette particularité bannit toute autre considération.

Dans tout le pays qui borde la rivière de James, les habitans aiment singulièrement à se rassembler en nombre assez considérable, soit sous les arbres, soit dans une maison, pour y manger un esturgeon, ou un cochon rôti, en plein air, sur une sorte de claie, et à

petit feu. Cette partie de plaisir (1), qui n'est guère en usage que dans les classes inférieures du peuple, ordinairement se termine comme toutes les autres sortes de divertissemens, par boire jusqu'à s'énivrer.

Richmont, capitale de la Virginie, est située sur le bord septentrional de la rivière de James, immédiatement au-dessous des chûtes, ou cascades de cette rivière qui, vis-à-vis de la ville, a douze cents pieds de large, et que traversent deux ponts, sur une même ligne, et séparés par une île, qui se trouve presqu'à distance égale de l'un et l'autre bord. Le pont, qui, de la rive méridionale mène à cette île, est construit sur quinze larges bateaux plats, fixés par de fortes chaînes et des ancres. L'avant de ces bateaux, qui est très-pointu, est opposé au courant; et de fortes poutres, placées, l'une derrière, l'autre devant, soutiennent les piles. Le lit de la rivière, étant plus étroit entre l'île et la ville, le pont construit de ce côté-là est élevé sur des piles formées par des souches encaissées; et les intervalles, produits par l'inégalité de leurs surfaces, sont remplis avec des pierres. Ce

(1) On l'appelle *Barbacue*.

pont n'a point de parapets, et les planches qui le couvrent sont si mal attachées, qu'il est très-dangereux de courir dessus lorsqu'on n'y est pas habitué. Les ponts jetés sur la même rivière, à l'opposite de la ville, ont été continuellement enlevés. C'est pourquoi l'on pense qu'il est inutile d'en faire construire un meilleur que celui qui existe actuellement. Le pont de pierres, le plus fort, résisteroit difficilement à l'amas de glaçons qui se précipitent du haut des cascades, au moment du dégel, après un hiver rigoureux.

Quoiqu'il n'y ait pas plus de sept cents maisons à Richmond, ces maisons occupent un espace de près d'un mille et demi sur le bord de la rivière. La partie la plus basse est bâtie très-près de l'eau, et la rade se trouve en face. Une longue rue, parallèle à la rivière, mais dont elle est éloignée d'environ cent cinquante pieds, joint cette sorte de faubourg à la partie supérieure de la ville. Celle-ci est très-agréablement située, sur un terrain élevé, d'où l'on jouit de l'aspect des cascades et de la vue de la campagne. C'est là que se trouvent les plus beaux bâtimens et la maison de l'état. Du bord opposé, celle-ci paroît faire un très-bel édifice; mais lorsqu'en s'en ap-

proche, on reconnoît bientôt que ce n'est qu'une masse informe. Le plan originaire, qui étoit très-beau, avoit été envoyé de France, par M. Jefferson ; et cependant ses compatriotes jugèrent que l'on pouvoit mieux faire encore. En conséquence, ils placèrent l'attique, ou la partie supérieure, en-bas, et les colonnes au-dessus. Le plan fut aussi bouleversé à d'autres égards. Tout l'édifice est construit en briques rouges. Les colonnes sont de même matière ; mais pour les faire croire de pierre, on les a blanchies. L'intérieur n'est guère mieux entendu que l'extérieur. La salle principale est celle où s'assemblent les représentans de l'état. Elle sert aussi pour la célébration du service divin, car il n'y a pas une seule église dans la ville. Le vestibule est de forme circulaire, et très-obscur. Il est orné d'une statue du général Washington, exécutée par un habile artiste français, et qui fut érigée pendant que j'étois à Richmond. Quelque bizarre que soit tout le bâtiment, il ne faut pas qu'un étranger s'avise d'y trouver quelque défaut, car les habitans le regardent comme un beau morceau d'architecture.

Les chûtes de la rivière, ou plutôt les cou-

rans, car c'est ainsi que l'on devroit les nommer, commencent à six milles au-dessus de la ville, et le plan d'inclinaison est d'environ quatre-vingts pieds. La rivière est remplie de gros rochers, sur lesquels, en quelques endroits, l'eau se précipite, avec une force extrême. Un canal, coupé au nord de ces chûtes, va jusqu'aux montagnes bleues; et à certains temps de l'année, des barques modérément chargées, peuvent remonter encore plus loin. Vis-à-vis de la ville, la rivière n'a pas plus de sept pieds de profondeur; mais à dix milles au-dessous, elle a dix pieds. Arrivés à cet endroit, la plupart des vaisseaux déposent une grande partie de leur cargaison, dans de petits bateaux, puis ils s'avancent vers la ville. Presque tous les commerçans, que l'on y trouve, sont étrangers. Les Virginiens aiment trop les plaisirs, pour s'adonner au commerce, avec quelques succès.

Richmond compte environ quatre mille habitans, la moitié desquels sont esclaves. Parmi les hommes libres, il y a un nombre assez considérable de gens de loi, qui, ainsi que les officiers du gouvernement et quelques personnes vivant de leurs rentes, demeurent dans la partie haute de la ville. La partie

basse est principalement habitée par les négocians.

Il n'y a peut-être aucun lieu, dans le monde, où l'on aime autant à jouer qu'à Richmond. A peine fus-je entré dans l'auberge, que l'hôte me demanda quel jeu je préférois, et me prévint que, dans telle chambre, il y avoit une table de pharaon, dans telle autre, une table de jeu de hasard, et dans une troisième un billard, m'offrant en même temps de me mener à celle qui me conviendroit le mieux. Toutes ces chambres sont remplies de joueurs. L'on ne fait pas le moindre mystère d'une telle réunion, et l'on se contente seulement de fermer les portes pour empêcher la foule d'entrer. Il n'existe pas une seule taverne dans la basse-Virginie, et dans la partie du Maryland, qui l'avoisine, où l'on ne trouve un billard, toujours entouré de joueurs, tandis que d'autres, à côté de ceux-ci, s'amusent à boire ou à jouer aux cartes.

Les combats de coqs sont aussi au nombre des amusemens favoris des Virginiens, mais sur-tout de ceux de la classe inférieure, qui se rassemblent dans les tavernes pour jouir de ce plaisir. Une telle affluence est des plus désagréable pour un voyageur. Plusieurs fois,

afin d'éviter des scènes de débauche, et de n'être pas spectateur des querelles, qui en sont les suites, je me suis vu forcé de pousser plus loin que je ne l'aurois voulu. Cependant, pour peu que l'on reste dans une auberge, il n'est guère possible de se soustraire à ce désagrément; car toute chambre est commune, et celle dans laquelle se trouve un étranger, est toujours la plus fréquentée.

Malgré tout ce que je viens de dire de la passion des Virginiens pour le jeu, je dois observer que l'on ne joue pas plus dans les maisons particulières en Virginie, que dans toute autre partie des États-Unis.

Lorsqu'à la suite de leurs querelles, les gens du peuple en viennent aux mains, ils se battent absolument comme les animaux. Ils se mordent les uns les autres, ils se donnent des coups de pied, et tâchent d'arracher les yeux à leur ennemi. Il n'est pas rare de rencontrer dans ce pays, un homme qui ait perdu un œil dans un combat; et il y a des gens qui se vantent de l'adresse avec laquelle ils en arrachent un. Pour réussir dans cette affreuse opération, le combattant entortille les deux doigts voisins du pouce dans les cheveux de son adversaire, et appliquant les pou-

ces mêmes au fond de l'œil, il le force à sortir. Dans le cas où tous les efforts sont vains, on en voit néanmoins les traces, que les ongles ont imprimées sur le visage, qui se trouve ainsi déchiré d'une manière choquante. Les misérables ont encore une coutume plus affreuse que celle-ci, ils s'efforcent d'arracher aussi les testicules à celui qu'ils combattent. En traversant la Virginie et le Maryland, j'entendis parler, quatre ou cinq fois, d'hommes retenus au lit par suite des blessures dangereuses qu'ils avoient reçues, dans un combat de ce genre(1). Dans les deux Carolines et la Georgie, des personnes dignes de foi m'ont assuré que les gens du peuple sont encore plus inhumains dans ces occasions, et que, dans quelques parties de ces états, sur quatre hommes, il y en a toujours un à qui il manque un œil.

(1) Ce combat s'appelle *gouging*.

CHAPITRE XV.

Description de la Virginie entre Richmond et les montagnes. — Parfum des fleurs et des arbrisseaux des forêts. — Mélodie des oiseaux. — Oiseaux de la Virginie. — L'oiseau moqueur. L'oiseau bleu. — L'oiseau rouge, etc. — Cris singuliers des grenouilles. — Columbia, et ses magasins. — Mouches à feu dans les forêts. — Serpens. — Le serpent à sonnettes. — Le serpent cuivré. — Le serpent noir. — Montagnes vertes, ou du sud-ouest. — Leur sol. — Dommages causés par les torrens. — Salubrité du climat. — Beauté des paysannes. — Grands propriétaires vivant sur les lieux. — Monticello, habitation de M. Jefferson. — Vignes. — Observations sur la culture de la vigne.

M'ÉTANT arrêté à Richmond, un peu plus d'une semaine, temps absolument nécessaire pour faire reposer mes chevaux, qui avoient été à demi-affamés, en venant de Norfolk, je m'avançai, par le nord-ouest, vers les montagnes vertes ou du sud-ouest. Quoique le pays des environs de Richmond soit sablonneux, il ne l'est pas autant, et n'est pas aussi plat qu'au sud de la rivière de James, vers la mer. Il offre un très-agréable aspect. Je le traversai dans la première semaine de mai. Les arbres étoient parés de tout leur feuillage, et l'air étoit embaumé des

parfums délicieux qu'exhaloient, de tous côtés, les fleurs des plantes et des arbrisseaux. Le ramage des oiseaux étoit aussi des plus ravissans. L'on croit que le climat de la Virginie, n'étant pas aussi chaud, en été, que le climat des deux Carolines, ni aussi froid, en hiver, que celui des états plus septentrionaux, est plus convenable aux oiseaux, que toute autre partie de ce continent, et que leur chant, en conséquence, est bien plus flatteur. Le ramage de l'oiseau moqueur, ou du rossignol de la Virginie, est des plus mélodieux. Cet oiseau est à-peu-près de la couleur et de la grosseur d'une grive, quoique d'une forme un peu plus déliée. Il imite le chant de tout autre oiseau, mais il le rend et plus agréable et plus fort. L'oiseau qu'il contrefait, ou qu'il imite, prend son vol et s'éloigne, comme s'il étoit honteux d'être surpassé. Catesby cependant a remarqué, et non sans raison, que les oiseaux d'Amérique sont aussi inférieurs à ceux d'Europe pour le chant, qu'ils l'emportent sur eux, par le plumage. Je ne connois pas, dans ce même pays, d'oiseau qui ait le doux ramage de notre merle, le chant vif de l'alouette, et les accens tendres et plaintifs du rossignol.

Après avoir entendu l'oiseau moqueur, le chant de tout autre oiseau du pays a perdu presque tout son charme. Ce chant est ordinairement très-simple; mais lorsque plusieurs oiseaux d'espèces différentes se réunissent, le concert qu'ils forment n'est pas sans agrément.

Les plus remarquables pour leur plumage, sont l'oiseau bleu et l'oiseau rouge. Le premier est à-peu-près de la grosseur d'une linotte. Sa tête, son dos et ses aîles sont d'un bleu, tout-à-la-fois brillant et foncé. Lorsqu'il vole, son plumage paroît avec plus d'avantage. L'oiseau rouge est plus gros qu'une alouette, mais plus petit qu'une grive. Sa tête est ornée d'une petite aigrette; et son plumage est d'un rouge de vermillon. Quelques oiseaux-mouches paroissent en été, mais leur plumage est moins beau que celui des oiseaux de même espèce que l'on trouve plus au sud.

Parmi les oiseaux ordinaires, il y en a peu qui méritent quelque attention. Les tourterelles et les cailles, ou les perdrix, comme on les nomme souvent, procurent un grand plaisir aux chasseurs. Ces derniers oiseaux sont de mœurs absolument semblables à

celles des perdrix d'Europe, excepté cependant qu'elles se posent quelquefois sur des arbres. Leur grosseur est celle de la caille anglaise, à laquelle elles ne ressemblent que par ce point. Elles n'ont rien de commun, non plus avec notre perdrix. Il en est de même de plusieurs autres oiseaux, tels que les geais, les rouges-gorges, les alouettes, les faisans, etc., que les premiers colons anglais nommèrent ainsi, d'après une foible ressemblance avec les oiseaux de même nom en Angleterre, quoique dans le fait ils soient très-différens. Dans la partie basse de la Virginie et vers le sud, il y a un grand nombre de gros oiseaux, que l'on nomme buses d'Inde, qui, lorsqu'ils volent, ressemblent à des aigles. Dans la Caroline il existe une loi, qui défend de tuer ces oiseaux, parce que se nourrissant d'animaux corrompus, ils contribuent à la salubrité de l'air. L'oiseau (1), dont il me reste à parler, pousse des accens plaintifs, qui à mon oreille avoient le son de ouaip-o-il. On commence à l'entendre après le coucher du soleil, et il continue jusque bien avant

(1) On le nomme, en anglais, *whipper-will*, ou *whip-poor-will*. (*Note du traducteur.*)

dans la nuit. Cet oiseau est fort prudent. L'on a peu d'occasions de le voir, et moins encore de l'attraper, ce qui est cause que plusieurs personnes ont pensé que le bruit qu'il fait, ne provient pas d'un oiseau, mais d'une grenouille, vu sur-tout que l'on entend le plus fréquemment ce bruit dans les environs des marécages.

C'est ici le lieu d'observer que les grenouilles d'Amérique poussent différens cris. Quelques-unes ne font que siffler, et d'autres coassent avec une telle force, que souvent il est difficile de dire si le bruit provient d'un animal de cette espèce ou d'un veau, et plus d'une fois, je m'y suis trompé, marchant dans une prairie. Celles-ci sont appelées grenouilles-taureaux. Elles vont presque toujours deux à deux, et jamais on ne les trouve que dans les lieux, où il y a de bonne eau. Leur corps est de la longueur de quatre à cinq pouces, et leurs jambes sont en proportion. Elles sont fort vives et font des sauts prodigieux.

La première ville à laquelle j'arrivai, en allant vers les montagnes, est Colombia, ou la pointe de la Fourche, comme on l'appelle dans les environs. Elle est située à

soixante milles au-dessus de Richmond, au confluent de la Rivanna et de la Fluvanna, qui, réunies, forment la rivière de James. Cette petite ville, qui est très-florissante, contient quarante maisons, et un magasin pour l'inspection du tabac. Sur l'isthme, qui s'avance entre les deux rivières, et précisément à l'opposite de la ville, se trouve l'arsenal de l'Etat, où sont renfermés douze mille fusils et trente tonnes de poudre. Les terres basses, qui bordent la rivière, dans le voisinage, sont d'un excellent rapport.

De Colombia aux sources vertes, la distance est d'environ vingt milles. La route est fort ennuyeuse, et traverse presque toujours une forêt de pins. La nuit étant venue, avant que je fusse au bout de cette forêt, je m'égarai bientôt. Une lumière que j'aperçus à travers les arbres sembloit annoncer qu'une maison étoit proche. Mon domestique courut en avant, mais quelle fut sa consternation, quand il vit que cette lumière, tantôt s'éloignoit, tantôt se rapprochoit, pour s'éloigner encore, avec une vîtesse extrême. Je cherchois moi-même à me rendre compte de cette singularité; et après avoir fait quelques pas, je remarquai la même sorte de lumière, en plusieurs autres

endroits. Etant alors descendu de cheval, pour examiner un buisson sur lequel je crus voir tomber un de ces corps lumineux, je trouvai que c'étoit une mouche à feu. Comme l'été s'approchoit, ces mouches paroissoient tous les soirs. Lorsqu'une petite pluie avoit tombé dans l'après-midi, les bois étoient étincelans. La lumière sort de la queue, et l'animal a la faculté de l'émettre ou de la retenir à volonté.

Après avoir erré jusqu'à onze heures du soir, j'arrivai près d'une plantation. Quelques nègres des environs, qui généralement sont sur pied la moitié de la nuit, et autour d'un feu, dans toutes les saisons, m'indiquèrent ma route, et je m'acheminai vers les sources vertes, où j'arrivai à minuit. L'heure étoit si indue que les gens de l'auberge ne vouloient point ouvrir. Il fallut que je leur racontasse deux ou trois fois mon aventure, avant qu'ils consentissent à me recevoir. Un grand garçon descendit en chemise, et me dit donc que je pouvois entrer. Je fus ensuite forcé d'employer un quart-d'heure à lui persuader de donner du grain à mes chevaux. Il se rendit enfin, quoique malgré lui, et il ouvrit l'écurie. Rentré dans la maison, il me montra une chambre, d'environ dix pieds carrés, dans laquelle

laquelle étoient deux grabats, infectés de punaises. Le lambris de cette chambre étoit vermoulu, et les murs offroient des ouvertures, en plusieurs endroits. Ceci, cependant, n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus fâcheux, parce que la fenêtre n'étoit pas assez grande pour admettre un nouvel air, ou la lumière. J'avois extrêmement faim, mais il n'y avoit rien à manger. Dans cette contrée, on songe rarement à conserver du pain. Une demi-heure avant qu'on en ait besoin, on en fait cuire ce qu'il en faut, et on le sert tout chaud. Ne pouvant donc me procurer aucune sorte de nourriture, et fatigué d'une longue marche, pendant un jour brûlant, je me jetai tout habillé sur un des lits, où je jouis d'un profond repos, malgré les différentes espèces de vermine, qui me tourmentoient à chaque instant.

Outre cette taverne et les cases des esclaves, il y a encore dans ce lieu, un autre bâtiment, espèce de grande ferme, où logent ceux qui viennent boire aux sources, et dont les chambres ne valent pas mieux que celles dont j'ai parlé plus haut. Ces différentes habitations sont placées au centre d'un terrain, d'environ cinquante acres, que l'on a défriché, et

qu'entoure absolument la forêt, au bord de laquelle, et au-bas d'une pente, qui commence aux maisons, se trouvent les sources, que l'on a soin de couvrir de quelques planches, pour que les feuilles ne tombent pas dedans. Les eaux en sont chalibées. Les personnes de la basse-Virginie, auxquelles la chaleur a causé du relâchement, viennent sur-tout les prendre.

Après avoir déjeûné dans ce misérable lieu, je continuai ma route, vers les montagnes du sud-ouest. Pendant tout le cours de la journée, je remarquai un grand nombre de serpens, qui commençoient à sortir de leurs trous. J'en tuai un noir, que je trouvai endormi, et qui barroit le chemin. Cet animal avoit cinq pieds de longueur. Le serpent noir est celui que l'on rencontre le plus fréquemment, dans cette partie de l'Amérique. Il est extrêmement délié en proportion de sa longueur, qui va de quatre à six pieds. Son dos est parfaitement noir; et son ventre, de couleur de plomb, devient blanchâtre vers la gorge. La morsure de ce serpent n'est point venimeuse, et les habitans du pays ne le tuent pas, parce qu'il détruit les souris et les rats. Il aime passionnément le lait; et fréquemment on le trouve

dans les laiteries, qui, en Virginie, sont toujours creusées en terre, comme des caves, parce que, sans cela, l'on ne pourroit conserver le lait plus de deux heures, pendant l'été. Ce serpent, dans le temps de l'accouplement, poursuit toute personne, qui s'offre à sa vue; et le meilleur coureur a peine à lui échapper, même sur un terrain plat. L'on trouve en ce pays plusieurs autres sortes de serpens sans venin, quelques-uns desquels sont parés des plus belles couleurs; tel est le ruban, la jarretière, le serpent d'un vert bleuâtre, etc. etc. Parmi les serpens venimeux, les plus communs sont le serpent à sonnettes, et le serpent cuivré, ou le moccassin. Le premier habite principalement les montagnes. Quoiqu'on le rencontre fréquemment, il est rare que l'on en soit mordu. Mais il ne se passe pas un été, sans que quelqu'un ait été piqué par le serpent cuivré. Le venin de celui-ci est moins subtil que le venin du serpent à sonnettes, et toutefois il est très-dangereux, car la mort est certaine, si l'on n'est pas secouru à temps. Le dernier n'attaque jamais quelqu'un, qui ne le moleste pas; mais aussi, jamais il ne se détourne pour éviter personne. Avant de mordre, il fait mouvoir ses sonnettes, ce qui donne le

temps de prendre la fuite. Le serpent cuivré, au contraire, est plus traître et plus prompt, et l'on dit qu'il se place absolument sur le chemin d'une personne pour la mordre. Tous ces animaux ne sont ni si nombreux, ni si venimeux dans les parties septentrionales que dans les parties méridionales de l'Amérique.

Les chevaux, les vaches, les chiens, les différentes sortes de volaille, semblənt avoir le sentiment de ce qu'ils ont à redouter de ces reptiles venimeux, et donnent des signes évidens de crainte, lorsqu'ils approchent de ceux même que l'on a tués. Un fait remarquable, c'est que, loin de les redouter, les porcs les poursuivent et les dévorent avec avidité, sans s'inquiéter de leur morsure. L'on suppose que la grande quantité de graisse dont ces animaux sont fournis, empêche l'effet du poison. Peut-être le lard seroit-il un remède salutaire contre le venin du serpent; mais je n'ai jamais ouï-dire qu'on l'ait essayé. Généralement on applique, sur la blessure, des herbes dont les qualités spécifiques sont bien connues. La bonté particulière de la Providence a voulu que par-tout où l'on rencontre fréquemment ces reptiles dangereux, les herbes qui offrent

l'antidote le plus sûr contre leur venin, se trouvassent en abondance.

Les montagnes du sud-ouest sont presque parallèles à la chaîne des montagnes bleues ; et ce sont les premières que l'on rencontre en Virginie, après avoir quitté les côtes de la mer. Elles ne sont point élevées et l'on devroit les appeler plutôt des collines que des montagnes, car on ne les découvre qu'à la distance de quelques milles ; et la montée en est si facile que l'on arrive au sommet presque sans y songer.

Le sol, dans les environs, se change en une terre argileuse et profonde, très-propre à la culture des menus grains et du trèfle, et qui produit d'abondantes moissons. Cette terre cependant, n'absorbant pas l'eau très-promptement, le fermier se voit exposé à de grandes pertes, après de fortes pluies. L'eau souvent entraîne la semence; et quelquefois il faut ensemencer deux ou trois fois une terre. Si l'on n'a pas soin de défendre, par de bonnes tranchées, les champs qui vont en pente, les moissons quelquefois sont détruites même après leur maturité. Très-souvent, malgré les plus grandes précautions, l'eau sort de son canal,

et se répand au-dessous. J'ai vu plus d'une fois, tous les nègres d'une ferme, la houe et la bêche à la main, se porter dans les campagnes, pour détourner le cours de l'eau, dans le cas où elle prendroit une fausse direction. Sur le penchant des montagnes, dans les lieux où la terre est en friche, après avoir été déchirée par la culture du tabac, l'eau fait au bout de quelque temps, et si l'on n'y apporte aucun obstacle, des ravines d'une profondeur étonnante. Ce sont autant de précipices, et d'insurmontables barrières qu'il faut passer pour aller de l'un des côtés d'une montagne à l'autre.

Nonobstant ce désavantage, le pays des environs de ces montagnes est bien plus peuplé que celui qui s'étend vers Richmond, et même il y a des personnes qui le regardent comme le jardin des Etats-Unis. On y trouve toutes les productions des parties basses de la Virginie, quoique les chaleurs que l'on y ressent, soient moins fortes, car dans les mois les plus chauds de l'été, il y a toujours dans l'air une fraîcheur et une élasticité que l'on ne connoît point plus bas. Les extrêmes de la chaleur et du froid, sont entre le 90° et le 60°; mais rarement le thermomètre s'é-

lève-t-il au-dessus de 84° ; et les hivers sont si doux, en général, qu'il est extraordinaire de voir la neige trois jours de suite, sur la terre.

La salubrité de ce climat est égale à celle de toute autre partie des Etats-Unis ; et les habitans, en conséquence, ont l'air de la force et de la santé. Les paysannes, en particulier, ne ressemblent point aux paysannes du pays voisin des côtes de la mer. Celles-ci se font reconnoître par leur pâleur, par un état de foiblesse et de mauvaise santé, tandis que les autres fourniroient aux peintres des modèles parfaits pour représenter la jeunesse, la fraîcheur et la beauté. Rien n'est plus agréable que de voir des groupes de ces femmes, occupées à cueillir des cerises et d'autres fruits, qui croissent en abondance, autour de chaque habitation. Elles ont les plus belles formes, la plus belle peau ; et la légéreté de leurs vêtemens, qui ne consistent qu'en un corset et un petit jupon, semble les rendre encore plus séduisantes.

Les gens du commun, dans tout le voisinage, me parurent plus contens de leur sort et d'un caractère plus franc, plus ouvert, plus disposé à l'hospitalité, que ceux de la

même classe dans toutes les autres parties des Etats-Unis, par lesquelles j'ai passé. Cependant, la facilité qu'ils ont à se procurer, à bon marché, toutes les choses nécessaires à la vie, les rend sujets à l'indolence et à la dissipation. Ils aiment à s'enivrer, et il est rare d'en trouver un, qui ne commence la journée par quelques verres d'eau-de-vie. Les pêches qu'ils ont en abondance, leur procurent à peu de frais, cette liqueur. A peine y a-t-il une seule maison dans laquelle on ne voie un alambic. Les femmes ne sont pas sujettes à s'enivrer comme les hommes; mais, à tout autre égard, elles ont le même penchant au plaisir, et leur morale est tout aussi relâchée.

Le long de ces montagnes, vivent de grands propriétaires, qui donnent à ferme leurs terres, ainsi que font ceux des parties inférieures de la Virginie. De ce nombre est M. Jefferson (1). Sa maison, nommée Monticello, est à la distance d'environ trois milles de Charlottesville, et de deux de Milton, qui se trouve près des sources de la Rivana. Elle est bâtie au haut d'une petite montagne, dont on a coupé le sommet, pour

(1) Vice-président des Etats-Unis.

former une aire d'un acre et demi. Cette maison n'est pas encore achevée ; mais si l'on suit bien le plan sur lequel on l'a commencée, elle fera une des plus élégantes habitations particulières des Etats-Unis. Une grande galerie, destinée à servir de bibliothèque et de muséum, occupera toute la profondeur du bâtiment, et donnera sur une serre magnifique et sur une volière. Au centre, est une autre pièce, très-spacieuse et de forme octogone, qui, par deux grandes portes vitrées, ouvre de chaque côté sur un portique ; c'est le salon de compagnie. La vue dont on jouit dans cette maison, est des plus magnifiques. D'un côté, elle ne s'arrête qu'aux montagnes bleues, qui sont à la distance de quarante milles ; et du côté opposé, ce sont des plaines immenses, couvertes d'arbres, dont on n'aperçoit que les cimes. La montagne est, en partie, garnie de bois épais, et ceinte d'allées, les unes sur les autres, qui servent de promenades. Le jardin est exposé au sud et donne de beaux fruits. Une vigne considérable jouit aussi de la même exposition.

L'on a fait des efforts réitérés, dans les environs, pour donner à la vigne toute la per-

fection dont elle peut être susceptible. Quelques particuliers se sont réunis pour faire venir six Italiens ; mais ceux-ci trouvèrent le sol et le plant de ce pays, bien différens de ce qu'ils sont dans le leur, et ils ne furent pas plus heureux que les autres. Toutefois on ne doit pas en conclure que l'on ne pourra jamais avoir de bonnes vignes sur ces montagnes. Il est bien connu que le genre de culture varie autant en différentes parties de l'Europe, que le sol d'une contrée diffère du sol de l'autre. Il faudra néanmoins du temps et différentes expériences avant de trouver l'espèce particulière de vigne et le mode de culture, propres à ce pays, dont le climat est des plus favorables. Il est probable aussi qu'à force d'essais, on pourra parvenir à la meilleure méthode de changer le jus du fruit en vin.

CHAPITRE XVI.

Pays situé entre les montagnes du sud-ouest et les montagnes bleues. — Mines de fer et de cuivre. — Lynchbourg. — Le nouveau Londres. — Arsenal établi dans ce lieu. — Route sur les montagnes bleues. — Pics de l'Otter, la plus élevée de ces montagnes. — Sa hauteur présumée. — Allemands établis en grand nombre, au-delà des montagnes bleues. — Singulier contraste entre le pays et les habitans de l'un et de l'autre côté des montagnes. — La Calandre. — La mouche hessoise. — Comté de Bottetourt. — Sol de ce comté. — Salubrité du climat. — Sources médicinales très-fréquentées.

LE pays que l'on trouve entre les montagnes du sud-ouest et la chaîne des montagnes bleues est très-fertile, et plus peuplé que les parties inférieures de la Virginie. Le climat en est salutaire ; les habitans en sont robustes et jouissent d'une bonne santé. L'on a découvert dans ce pays plusieurs mines de fer et de cuivre, et l'on s'est occupé de l'exploitation de quelques-unes ; mais pour que les travaux acquièrent plus d'activité, il faut que la population s'augmente encore de beaucoup.

Après avoir passé les montagnes du sud-ouest, je m'acheminai vers Lynchbourg, ville située sur la rive septentrionale de la

Fluvanna, et à cent cinquante milles au-dessus de Richmond. Cette ville contient près de cent maisons et un magasin où l'on visite annuellement, environ deux mille muids de tabac. Elle n'est bâtie que depuis quinze ans, mais sa position favorable au commerce, l'a fait prospérer rapidement. Les barques dans lesquelles elle envoie les productions des environs, ont de quarante-huit à cinquante-quatre pieds de long, mais sont fort étroites à proportion de leur longueur. Trois hommes suffisent pour conduire une de ces barques, et ne prennent que dix jours pour aller à Richmont et revenir au lieu de leur départ. Ils descendent avec le courant, mais ils se servent de perches pour remonter la rivière. La cargaison est toujours proportionnée à la profondeur de l'eau, profondeur qui varie extrêmement. Quand je me rendis à Lynchbourg, on eût pu passer au gué, mais arrivé au bord opposé, je remarquai une grande quantité d'herbes, suspendues à la cime des arbres, et considérablement élevées au-dessus de ma tête, quoique je fusse à cheval. C'étoit évidemment une inondation qui les avoit déposées là; et au mois de septembre précédent, il

y en avoit eu effectivement une, pendant laquelle l'eau étoit montée à quinze pieds au-dessus du niveau ordinaire.

A quelques milles de Lynchbourg, vers les montagnes bleues, est située une petite ville, appelée le Nouveau-Londres, dans laquelle il y a un magasin, et un arsenal, établi pendant la guerre. J'y vis quinze ouvriers, qui réparoient de vieilles armes, ou qui en fourbissoient d'autres. A considérer la lenteur, avec laquelle ils travaillent, on peut penser qu'ils sont occupés toute l'année. Les fusils sont tous réunis en un seul tas, au bout d'une salle, et à l'extrémité opposée, l'on voit un autre tas d'accoutremens de cuir, qui pourrissent faute de soin. Tous les arsenaux des Etats-Unis sont tenus à-peu-près de même.

Entre le Nouveau-Londres et les montagnes bleues, le pays est montueux et le sol dur. Le peu d'habitans que l'on trouve, sont néanmoins très-robustes et très-grands. Il est rare de rencontrer parmi eux, un homme qui n'ait pas six pieds de haut. Ils ont, quant à la force du corps, une grande idée de leur supériorité sur les habitans du pays plat. Une race d'hommes, toute pa-

reille, habite le long des montagnes bleues.

Ces montagnes sont, jusqu'à leur sommet, toutes couvertes de grands arbres. Quelques-unes offrent une surface inégale et pierreuse, et d'autres, un sol riche et fertile. Ce n'est que dans certains endroits que l'on peut traverser la chaîne de ces montagnes; et l'on rencontre quelques crevasses, où la montée est difficile et roide. Mais à l'endroit où je passai, c'est-à-dire près des Pics d'Otter, et du côté méridional, au lieu d'avoir à gravir une montagne escarpée, comme on pourroit se le figurer, d'après l'inspection de la carte, on ne monte que par degrés, au moyen de petits coteaux, imperceptiblement élevés l'un au-dessus de l'autre, ce qui fait que l'on arrive au sommet, presque sans y faire attention.

Les pics d'Otter sont les montagnes les plus hautes de la chaîne. Mesurées dès leur base, on les regarde aussi comme les plus élevées de l'Amérique septentrionale. Selon M. Jefferson, qui depuis la publication de ses notes sur la Virginie, a été cité souvent, comme faisant autorité sur ce point, le pic principal a quatre mille pieds de hauteur perpendiculaire; mais il faut observer que M. Jefferson ne dit pas qu'il l'ait mesuré lui-même. Au contraire, il

avoue que l'élévation des montagnes d'Amérique n'a jamais été déterminée avec une grande précision. Ce n'est seulement que d'après des conjectures, que l'on peut regarder comme raisonnables, qu'il donne la hauteur du pic le plus élevé. Il seroit absurde de vouloir démentir cette hauteur, sans l'avoir mesurée soi-même. Je ne prétends donc contrarier en rien le sentiment de M. Jefferson; tout ce que je veux dire, c'est que le plus élevé des pics d'Otter n'est rien, en comparaison de la montagne de Snowden dans le pays de Galles. Toutes les personnes, qui ont vu l'une et l'autre, et j'en ai rencontrées plusieurs, ont fait la même remarque. Le pic le plus élevé de cette dernière montagne, mesuré triangulairement, n'a pas plus de trois mille cinq cent soixante-huit pieds de haut, à partir du quai de Carnarvon. Parmi les autres montagnes bleues, il n'y en a point, qui, d'après les mêmes conjectures, ait plus de deux mille pieds de hauteur perpendiculaire.

Après avoir passé la chaîne des montagnes bleues, par la route qui avoisine les pics d'Otter, je ne rencontrai que peu d'habitations jusqu'à Fincastle, dans le comté de Bottetourt. Fincastle est située à vingt milles de la

montagne, et à quinze, au sud de la Fluvanna. Cette ville ne fut fondée que vers l'an 1790; cependant elle contient soixante maisons, et s'accroît rapidement. Les progrès de la culture, dans les environs, n'ont pas été moindres; et les terres sont à-peu-près au même prix que dans le voisinage d'York et de Lancastre, dans la Pensylvanie. Les habitans sont presque tous des Allemands, qui ont étendu leurs établissemens le long de cette terre fertile, qui de la Pensylvanie traverse le haut Maryland, et de-là s'avance derrière les montagnes bleues, jusqu'aux parties les plus méridionales de la Virginie. Ces Allemands, comme je l'ai déja dit, aiment à vivre les uns près des autres, et jamais on ne les trouve que dans les lieux dont le sol est excellent. Il est à remarquer que, quoiqu'ils forment les trois quarts des habitans du côté occidental des montagnes bleues, aucun d'eux, cependant, ne s'établit du côté oriental, où les terres, dans le voisinage des montagnes du sud-ouest, ne coûtent que le quart de ce qu'elles valent dans le comté de Bottetourt. L'on m'a dit que plusieurs fois, ils ont franchi la chaîne, pour examiner le sol; mais que cette terre rouge, qu'ils ont trouvée, étant

différente

différente de celle qu'ils ont coutume de cultiver, et que ce pays étant exposé aux dégâts occasionnés par les torrens, qui se précipitent des montagnes, ils ne se sont pas soucié de s'y établir. La différence qui se trouve entre le côté oriental et le côté occidental de la chaîne des montagnes bleues est des plus étonnantes, sur-tout lorsque l'on considère que l'un et l'autre est situé sous la même latitude, et que cette différence est sensible dans le court espace de trente milles.

A l'orient de ces montagnes le cotonnier réussit très-bien; et la neige, en hiver, reste à peine un ou deux jours sur la terre. A l'occident, le même arbuste n'arrive jamais à son point de perfection; les hivers sont rudes, et les campagnes couvertes de neige, pendant des semaines entières. Dans chaque ferme, on rencontre des traîneaux, ce qui annonce assez la longue durée du froid, car on ne prendroit pas la peine de les construire, si l'on n'étoit pas certain qu'ils seront très-utiles. De l'autre côté, l'on ne voit pas une seule voiture de cette sorte.

Je viens de dire que le sol du pays, situé à l'est des montagnes bleues, est une terre rouge, dont les torrens enlèvent fréquemment la su-

perficie. Dans le comté de Bottetourt, au contraire, le sol consiste en un riche terreau brun, qui produit du trèfle de lui-même. Pour avoir une prairie d'un excellent rapport, il suffit d'abandonner, pour un an, le terrain à la nature. De l'autre côté des montagnes, on voit à peine une pierre à chaux; de celui-ci, il y en a des couches si considérables, que l'on appelle emphatiquement ce pays le comté de Chaux. Quand on veut faire un puits, il faut toujours creuser quinze ou vingt pieds à travers cette pierre, avant de trouver l'eau.

Il est encore une circonstance, qui produit une différence essentielle entre l'un et l'autre côté des montagnes bleues; c'est qu'au-delà, c'est-à-dire derrière la chaîne de ces montagnes, la calandre est inconnue. Ce petit insecte, de l'espèce de la teigne, dépose ses œufs dans la cavité du grain, et particulièrement du blé. La récolte mise en gerbes, ces œufs éclosent; et conséquemment le grain se trouve entièrement détruit. Pour parer à cet inconvénient, dans la Virginie et les autres états où la calandre est commune, on bat le grain, aussitôt que l'on a enlevé la moisson, et on le laisse dans la paille, ce qui donne un degré de chaleur suffisant, pour détruire l'in-

secte, sans nuire au blé. On ne connoît la calandre, en Amérique, que depuis peu d'années. L'opinion générale est qu'elle provient du rivage oriental du Maryland, où, dans l'attente d'un plus haut prix, un spéculateur conserva toutes ses récoltes pendant six ans, au bout desquels il les trouva entièrement remplies d'insectes de cette espèce, qui de là se sont insensiblement répandus en différentes parties du pays. La rivière de Patowmac opposa long-temps une barrière à leurs progrès; et tandis que les moissons étoient absolument détruites dans le Maryland, elles ne souffroient aucun dommage dans la Virginie; mais ces insectes, à la fin, trouvèrent moyen de passer la rivière. Les montagnes bleues sont les limites de leur domaine et préservent de leurs déprédations (1) tout le pays qu'elles ont à l'ouest.

(1) Un autre insecte parut, tout-à-coup, et se répandit ensuite dans une grande partie du pays, au détriment infini des récoltes. On l'appelle la Mouche Hessoise, parce que l'on suppose que cette mouche fut apportée, pendant la guerre, dans du fourrage appartenant aux troupes Hessoises. Cet insecte se loge en différentes parties de la tige, tandis qu'elle est verte, et fait un dégât si terrible et si prompt, que la récolte

Le comté de Bottetourt est entièrement entouré, et entrecoupé en toutes directions, de chaînes de montagnes, qui en rendent le climat extrêmement agréable. Il me semble qu'il n'y a point de partie de l'Amérique plus convenable à un Anglais. En hiver, la gelée est plus régulière, mais moins forte que dans la Grande-Bretagne et l'Irlande. La chaleur est peut-être plus grande en été, mais il n'y a pas une seule nuit, où l'on n'ait besoin d'une couverture. C'est avant dix heures du matin, qu'elle se fait le plus sentir; mais

d'un champ, qui paroît dans le meilleur état possible, est quelquefois détruite en deux ou trois jours. L'on dit, dans le Maryland, que si la terre est bien fumée, la mouche Hessoise n'attaque jamais le grain. L'on prétend aussi que les récoltes, provenant d'une terre que l'on n'a point laissé reposer depuis long-temps, sont plus exposées aux ravages de cet insecte, que celles qui proviennent d'une terreneuve. S'il en est ainsi, la mouche Hessoise doit être considérée comme plus utile que contraire à ce pays, puisqu'elle forcera les habitans à quitter cette méthode ruineuse de cultiver la même pièce de terre, jusqu'à ce qu'elle ne donne plus rien, et de la laisser ensuite en friche, au lieu de la rétablir par quelque engrais. Cette mouche n'est pas connue, à présent, au sud de la Patowmac, ni derrière la chaîne des montagnes bleues. (*Note de l'auteur.*)

ensuite il s'élève généralement une brise des montagnes, qui rend très-agréable le reste de la journée. Les fièvres et les maladies aiguës ne sont point connues dans cette contrée. L'air en est si salubre que les personnes attaquées de ces mêmes maladies, qui règnent dans le pays voisin de la mer, l'ayant respiré, pendant quelque temps, s'en retournent parfaitement guéries.

Dans la partie occidentale de ce comté, l'on trouve différentes sources médicinales, où nombre de gens se rendent vers la fin de l'été, tout autant pour échapper à la chaleur étouffante du pays plat, que pour prendre les eaux. Les plus fréquentées sont les sources douces, situées au pied des montagnes d'Alleghany. Dans la dernière saison, l'on y compte plus de deux cents personnes, accompagnées de leurs domestiques et de leurs chevaux. L'on y étoit aussi mal logé que l'on y faisoit mauvaise chère, lorsque j'y passai; mais depuis, m'a-t-on dit, une compagnie de propriétaires de la Caroline du sud a acheté ce canton, et va construire plusieurs maisons dans le voisinage, pour la commodité du public. Il y a encore d'autres sources médicinales dans les montagnes de Jakson, dont

la chaîne court entre les montagnes bleues et les montagnes d'Alleghany. L'une de ces sources est chaude, et une autre brûlante. A quelques pas de celle-ci, il en jaillit une d'eau commune, mais aussi remarquable par sa fraîcheur, que la voisine par sa chaleur. Non loin, l'on trouve aussi une source d'eau sulphureuse. Les feuilles que l'on y laisse tomber, sont en peu de temps enduites d'une couche épaisse de soufre, et l'argent s'y noircit immédiatement. Les propriétés médicinales de ces eaux seront probablement connues, avec certitude dans la suite; mais à présent elles le sont très-peu. Quant au soulagement qu'éprouvent les personnes qui fréquentent les sources douces, l'on présume, avec assez de justesse, qu'elles le doivent bien plus au changement de climat qu'aux rares qualités de l'eau.



Weld. D. Mariage Sc.

Vue du pont de Roche.

CHAPITRE XVII.

Description du célèbre pont de Roche et d'une caverne immense. — Vallée de Shenandoah. — Ses habitans. — Sol et climat de cette vallée. — Observations sur les paysages d'Amérique. — Manière d'abattre les arbres. — Grande route du Kentoucky, derrière les montagnes bleues. — Curiosité et grossièreté des habitans des environs. — Lexington. — Staunton. — Titres militaires très-communs en Amérique, et pourquoi. — Winchester.

Après avoir fait un séjour assez considérable dans le comté de Bottetourt, je passai de nouveau la Fluvanna, pour me rendre dans le comté de *Rock-Bridge*, ainsi nommé à cause d'un pont naturel de rocher, que l'on y voit. Ce pont se trouve à dix milles de la rivière, et presque à même distance des montagnes bleues. Il s'étend au-dessus d'une profonde ouverture, que quelque grande convulsion de la nature a faite, de la base jusqu'au sommet d'une montagne, et semble avoir été laissé là pour offrir un passage de l'un à l'autre bord du précipice. L'ouverture a près de deux milles de long, et, en quelques endroits, plus de trois cents pieds de profon-

deur ; mais celle-ci varie selon l'élévation de la montagne , et s'augmente à mesure que l'autre s'élève. La largeur diffère également en différentes places ; mais par-tout elle est uniformément plus considérable en bas qu'en haut. Les saillies des rochers de l'un des côtés, correspondent exactement avec les cavités de l'autre ; et les différentes couches de terre, de sable, d'argile, etc., étant exactement semblables et parallèles des deux côtés, indiquent évidemment que jadis ils ne firent qu'un. Quel agent produisit cette séparation ? fut-ce le feu ou l'eau ? C'est ce qui reste caché parmi ces mystères de la nature, que vainement nous nous efforçons de découvrir.

L'arche de ce pont consiste en une masse solide de pierre, ou de plusieurs pierres si fortement unies qu'elles semblent n'en faire qu'une. L'on suppose que lorsque la montagne s'ouvrit, cette masse, auparavant adhérente à l'un des côtés, se détacha elle-même de son lit de terre du côté opposé, et fut portée au-dessus de l'ouverture. En effet, il me paroît tout aussi probable que cette même masse ait été arrachée de force d'un côté, et jeté au-dessus de l'ouverture, qu'il ne l'est que la montagne soit restée désunie à cet endroit,

du haut jusqu'en bas, et que l'eau se soit fait ensuite un passage de vive-force, à travers. La route, qui conduit au pont, passe par un bois épais, qui couvre une montagne, au sommet de laquelle, tout-à-coup l'on ne voit plus d'arbres. Après avoir fait quelques pas sur ce terrain découvert, l'on est frappé de l'étonnement le plus grand, quand on se voit au bord d'un épouvantable abyme. L'on recule involontairement, l'on regarde à l'entour, et l'on s'avance enfin pour s'assurer si l'on n'a pas été trompé par quelque illusion. Bientôt l'on se trouve sur le pont, du bord duquel on peut s'approcher sans crainte, d'un côté, et, appuyé sur un parapet de pierres de roche, bien fixées, sonder la profondeur du gouffre. Le pont forme, de ce côté, une sorte de mur si droit que quelqu'un qui s'apuieroit sur le parapet, pourroit faire tomber une pierre au fond du précipice. Il n'y a point de parapet de l'autre côté; mais du bord de la route, qui traverse le pont, commence un talus, qui s'élève par degrés jusqu'au bord de l'abyme, et vers le haut duquel, il est en quelque sorte dangereux de s'avancer. Cette pente est couverte d'un nombre considérable de grands arbres, mais prin-

cipalement de cèdres et de pins. Le côté opposé étoit autrefois tout aussi garni d'arbres, mais ceux qui croissoient vers le bord, ont été coupés par différentes personnes, et simplement pour le plaisir de les voir tomber au fond du précipice. Avant cela, l'on eût pu passer sur le pont sans se douter que l'on s'y trouvoit, car il n'a pas moins de quatre-vingts pieds de largeur. La route est au milieu; et nombre de chariots la suivent, tous les jours.

A la distance de quelques pieds au-delà de ce lieu, on voit un sentier étroit, qui fait, jusqu'au fond du pont, plusieurs sinuosités sur les côtés de l'ouverture, parmi d'énormes rochers et des arbres. C'est-là que l'immensité de l'arche, et son élévation, qui semble la faire toucher aux cieux, paroissent dans tout leur ensemble, que l'on ne peut contempler sans éprouver un ravissement inexprimable. Plus on examine, plus on est surpris. La hauteur du pont jusqu'au parapet est de deux cent treize pieds; l'épaisseur de l'arche d'environ quarante pieds; le pan a quatre-vingt-dix pieds; et la distance entre les aboutissans, au fond, en a cinquante. Ces aboutissans consistent

de l'un et l'autre côté, en une masse solide de pierre à chaux, et semblent, avoir été ciselés par la main de l'art. Un petit ruisseau, appelé *Cedar Creek* (la crique des cèdres) courant au fond de l'ouverture, sur un lit de rocher, ajoute infiniment à la beauté de la scène.

Cette ouverture se détourne tout-à-coup, précisément au-dessus du pont, et selon le cours du ruisseau, de sorte que lorsque l'on est au-dessus, et que l'on regarde sous l'arche, la vue est interceptée, à la distance d'environ cent cinquante pieds loin du pont. M. Jefferson, qui dit, dans ses notes, que l'ouverture est toujours directe et se termine par une vue agréable des montagnes du nord, se trompe tout-à-fait. Les flancs sont couverts d'un grand nombre d'arbres, excepté dans les parties ou paroissent les lits de pierres à chaux.

L'aspect de ce pont s'offre encore avec avantage, lorsque l'on est élevé sur des rochers, à cinquante pieds au-dessous de l'extrémité supérieure de l'ouverture; car delà, non-seulement on voit l'arche dans toute sa beauté, mais le spectateur est encore vivement frappé et de l'élévation de cette même arche et de la profondeur

du gouffre au-dessus duquel elle est placée.

A cinquante milles plus loin que le pont de Roche, et au-delà des montagnes bleues, se trouve un autre objet de curiosité naturelle, des plus remarquables : c'est une vaste caverne, connue dans le voisinage, sous le nom de cave de Maddison. Elle est au centre d'une montagne de deux cents pieds de haut, et si escarpée d'un côté, que du sommet, on pourroit faire tomber aisément un caillou dans la rivière, qui coule autour de la base. Le côté opposé offre une pente douce. C'est de celui-ci qu'est pratiquée la presque-totalité de la route qui conduit à la caverne. Ce n'est qu'à la distance de soixante pieds, que cette route change de direction tout-à-coup, et qu'elle suit la partie escarpée de la montagne, partie extrêmement inégale, et couverte, du haut jusqu'en bas, d'arbres et d'énormes rochers. L'entrée de ce côté, qui s'avance au-dessus et jusqu'aux deux tiers de la route, est défendue par une vaste roche, qui semble prête à tomber, à chaque instant. Lorsque l'on passe dessous, on ne peut s'empêcher de songer, avec une sorte de terreur, que si elle venoit à se détacher,

il faudroit périr dans les flancs affreux de la caverne.

Avant de pénétrer dans ce lieu, le guide que j'avois pris dans une maison du voisinage, alluma le bout de trois ou quatre lattes d'un sapin résineux. Ces lattes, dont nous avions une bonne provision, brûlent très-vîte, mais tant qu'elles durent, elles font d'excellentes torches. Nous conservâmes du feu, au moyen d'un morceau de bois d'Hiccory, qui une fois allumé se consume totalement, quoique lentement et sans jeter aucune flamme.

La première division dans laquelle on entre, a vingt-cinq pieds de haut, et quinze de large. Elle s'étend considérablement à droite et à gauche, et le sol s'élève du premier côté. Cette espèce de salle est très-humide, à cause de la grande quantité d'eau, qui suinte continuellement de la voûte. Le thermomètre de Fahrenheit, qui étoit à 67° en plein air, descendit, dans cette pièce, à 61°. A la distance de quelques pieds à gauche, et du côté opposé à celui par lequel on entre, se présente un passage, qui conduit à une espèce d'anti-chambre, d'où l'on se rend dans la chambre résonnante, ainsi

nommée à cause de la prodigieuse répercussion des sons de la voix, ou d'un instrument de musique, lorsqu'ils partent de l'intérieur de cette pièce. La chambre sonore a environ vingt pieds carrés. La voûte en est en forme d'arc ; et tous les côtés ainsi que ceux de la salle d'entrée, sont couverts de belles stalactites. On retourne de là dans l'antichambre, puis on fait deux ou trois tours à droite et à gauche, et l'on entre dans un long passage, d'environ trente pieds de largeur, et peut-être de quinze pieds de hauteur perpendiculaire. Mais si l'on mesuroit obliquement depuis le pavé jusqu'au point le plus élevé, la mesure seroit plus considérable les murs formant le cintre et se rejoignant à la partie supérieure de la voûte. Ce passage, qui descend très-rapidement, a, je crois, cent quatre-vingts pieds de long. Il se rétrécit infiniment à l'extrémité, et aboutit à un étang d'eau claire, d'environ trois ou quatre pieds de profondeur. Voulant examiner cet étang, des curieux apportèrent, un jour, un canot, mais ils prétendirent qu'après qu'ils se furent un peu avancés, leur barque ne voulut plus aller, et qu'ils se virent contraints à rétrograder. Il est plus probable que

ce fut la peur, qui les y força. Muni d'un pistolet chargé à balle, je fis feu au-dessus de l'eau, mais le son ne fut rendu que par l'écho de l'arrière-partie de la caverne, et non par la partie au-delà de l'eau. En conséquence, je ne suppose pas que le passage aille de beaucoup au-delà du point jusqu'où la vue peut s'étendre. Les murs des deux côtés de ce passage sont des pierres à chaux, et paroissent avoir été séparés par quelque convulsion. Le sol est une terre sablonneuse et profonde, dans laquelle on a creusé souvent, parce qu'elle est fortement imprégnée de salpêtre. Après qu'on l'a enlevée, on la jette dans de l'eau. Les parties les plus grossières tombent au fond, puis on retire cette eau, que l'on fait évaporer. Le résidu, qu'elle laisse, forme le salpêtre. Il y a dans le voisinage plusieurs autres cavernes; et l'on en trouve aussi, plus loin à l'ouest, dans la Virginie. Toutes fournissent une grande quantité de la même substance, dont on fabrique de la poudre, qui fait un article de commerce important, et que l'on envoie à Philadelphie, en retour de marchandises d'Europe.

Aux deux tiers de ce long passage, qui

vient d'être décrit, l'on trouve, à droite, une grande ouverture, qui conduit à une autre salle, dont le pavé est de dix pieds moins haut que celui du passage. Les côtés étant très-escarpés et extrêmement glissans, il n'est pas facile de descendre dans cette salle, la plus belle de toute la caverne. Sa forme est ovale. Elle a environ soixante pieds de long, trente de large, et en quelques endroits, quinze de haut. Les stalactites, que l'on y voit, sont de la plus grande beauté, et tombent élégamment en forme de draperies. Si l'on frappe dessus avec un bâton, l'on entend une sorte de mugissement que répètent les différens échos de la caverne. En d'autres parties elles commencent dès le bas de la salle, et forment des colonnes de différentes grandeurs, quelques-unes desquelles atteignent à la voûte. Si l'on s'en éloigne à quelque distance, en laissant, au milieu, une personne tenant à la main, et faisant mouvoir un flambeau allumé, mille objets fantastiques se dessinent, et l'on est presque tenté de se croire au milieu des régions infernales, parmi des spectres et des monstres. Le pavé de cette salle s'incline par degrés, de l'un et l'autre côté, et aboutit à un petit étang,

étang, qui paroît de niveau avec celui, qui est à l'extrémité du long passage ; et leur situation fait conjecturer qu'ils communiquent l'un à l'autre. Le thermomètre que j'avois apporté, s'arrêta à 55° dans les parties les plus reculées de cette salle. De là nous retournâmes à l'embouchure de la caverne, où nous eûmes vraiment l'air de sortir de l'enfer ; car nous avions le visage, les mains, les vêtemens, tout couverts de la suie, que forme la fumée des torches de pin, fumée extrêmement épaisse et lourde. Quelques anciens habitans des environs m'ont assuré que cette caverne avant d'avoir été si fréquemment visitée, étoit bien plus belle qu'elle ne l'est à présent, toutes les stalactites des voûtes et des murs, étant alors d'un blanc mat.

Le pays, situé immédiatement derrière les montagnes bleues, entre le comté de Bottetourt et la rivière de Patowmac, est agréablement entrecoupé de collines, et l'on y trouve fréquemment un sol riche. Les terres basses, voisines de la rivière de Shenandoah, qui coule au pied de la chaîne des mêmes montagnes, l'espace de cent milles, sont remarquables par leur fertilité. Ce sont ces

mêmes terres, qui, à parler strictement, forment la vallée de Shenandoah, quoiqu'en général, le pays éloigné de la rivière, seulement de quelques milles, et qui est montueux, dans quelques endroits, soit connu sous cette même dénomination. Les prairies naturelles n'y sont pas aussi belles que dans le comté de Bottetourt, mais le trèfle y croît très-bien, quand on l'a semé. Le blé y donne des récoltes aussi abondantes que dans toute autre partie des Etats-Unis. L'on n'y cultive le tabac que pour l'usage particulier ; et l'on n'y voit que peu de maïs, parce que les gelées qui sont communes dans les nuits du printemps, lui sont des plus contraires.

Le climat n'est pas aussi chaud dans cette vallée que dans les parties basses, à l'est des montagnes; mais il n'est pas non plus aussi tempéré que celui du comté de Bottetourt, constamment rafraîchi par des brises, en été, et à l'abri des vents piquans du nord-ouest, en hiver.

Tout le pays, à l'ouest des montagnes, s'accroît rapidement en population. Dans le voisinage de Winchester, il y a tant d'établissemens, et conséquemment on a fait tant de défrichemens, que les bois commencent à devenir une propriété utile. Les fermiers sont fréquem-

ment obligés d'envoyer à dix ou quinze milles pour avoir des palissades. Ce n'est que dans le voisinage particulier de Winchester, que les améliorations ont lieu. De vastes forêts subsistent toujours en d'autres endroits, et les collines, en général, restent en friche. Les arbres, qui les couvrent, ajoutent infiniment à la beauté du paysage. Des plaines immenses, parées de la plus riche verdure, et arrosées par les branches nombreuses de la Shenandoah, offrent, le long de la très-grande partie de la route de Bottetourt à la Patowmac, les scènes les plus agréables, les plus variées, et heureusement terminées par la chaîne des montagnes bleues.

Plusieurs choses, cependant, déparent ces paysages et tous ceux d'Amérique en général. Ce sont d'abord ces clôtures de palissades, formant l'angle, et ces maisons de bois, qui, à peu de distance, ont un air triste et lourd. Les troncs d'arbres, qu'on laisse sur une terre nouvellement défrichée, sont aussi des plus désagréables à la vue. Jamais on ne coupe les arbres qu'à deux ou trois pieds de terre. De cette manière, un homme en peut abattre un plus grand nombre en un jour. Il importe peu au cultivateur que le tronc soit plus ou

moins haut, puisque dans tous les cas, c'est toujours un obstacle à la charrue. Ce tronc pourrit ordinairement, en sept ou huit ans, quelquefois même plutôt, d'autres fois plus tard, selon la qualité du bois, et jamais il ne pousse de rejetons.

Les terres cultivées dans ce pays, sont divisées en petites portions. L'on n'y trouve point, comme de l'autre côté des montagnes, de grands propriétaires, ni des hommes distingués de leurs concitoyens, par leur savoir et leur éducation. La pauvreté y est aussi étrangère que l'extrême richesse. La maison qu'habite chaque particulier, est sa propriété. La terre qu'il cultive est à lui. Chacun jouit d'une heureuse médiocrité, et n'ambitionne point un sort plus brillant.

Les habitans libres sont, pour la plupart, des Allemands, qui ont les mêmes mœurs que ceux de la Pensylvanie et des autres états. Le sixième de toute la population est composé d'esclaves; mais dans quelques comtés, ils sont moins nombreux. Dans celui de Pont-de-Roche, l'on n'en compte que le onzième, et dans le comté de Shenandoah, que le douzième.

Entre Fincastle et la Patowmac, il y a plusieurs villes, qui sont Lexington, Staunton,

Newmarket, Woodstock, Winchester, Strasbourg, etc. Ces villes sont situées sur la grande route qui court, nord et sud, derrière les montagnes bleues, et qui, des états septentrionaux, conduit à l'état de Kentoucky.

En suivant la même route, je rencontrai nombre d'habitans de cet état et de celui de Tenassee, formé depuis peu. Ils alloient du côté de Philadelphie et de Baltimore, et se croisoient avec plusieurs autres voyageurs. Tous, comme ils le disoient, alloient à la découverte, c'est-à-dire, à la recherche de terres, convenablement situées pour faire de nouveaux établissemens dans la partie occidentale. Ils voyageoient à cheval, avec un sabre, ou des pistolets. Sous leur selle étoit pliée une grande couverture, dont ils s'enveloppoient, quand ils étoient obligés de passer la nuit dans les bois. Depuis que la paix est faite avec les Indiens, les armes sont assez inutiles; mais auparavant, ce n'étoit pas une légère entreprise que de se rendre par cette route, dans le Kentoucky; et les voyageurs étoient obligés de marcher en caravanne de quarante ou cinquante hommes, tous bien déterminés à se défendre. Il seroit toujours dangereux d'aller seul; mais si cinq ou six personnes se

réunissent, elles peuvent être en sûreté. De Fincastle à Lexington, l'on trouve aujourd'hui plusieurs maisons sur la route, ce qui fait que l'on n'a que deux ou trois nuits à passer dans les bois. Les habitans de ces contrées occidentales sont les plus grossiers de tous ceux que j'ai rencontrés en Amérique. Leur curiosité est sans bornes. Je me suis vu fréquemment aborder par l'un ou l'autre d'entr'eux, et sur la partie la plus solitaire de la route, d'une telle manière que dans tout autre pays, j'aurois cru avoir affaire à un voleur. Cependant, il ne s'agissoit que de me demander d'où je venois, où j'allois, si je savois des nouvelles, et enfin, quel étoit mon nom ? Un étranger qui suit cette route peut se tenir pour assuré que s'il fait une pareille rencontre, il n'en sera quitte qu'à la taverne la plus prochaine, où rarement on le laissera cinq minutes sans lui faire de nouveau les mêmes questions.

La première ville que l'on trouve, en allant au nord du comté de Bottetourt, est Lexington, qui contient environ cent maisons, et qui est le siége d'un tribunal. Peu de temps avant mon arrivée, elle fut, en grande partie, détruite par le feu. Un nombre considérable

d'Irlandais sont établis dans cette ville. A trente milles plus loin est celle de Staunton, qui fait un assez grand commerce avec le pays ultérieur, et qui, outre une église, renferme à-peu-près deux cents maisons, toutes bâties de pierres. Ce fut là le premier endroit, où, après une route de cent cinquante milles, et dix jours de marche, je trouvai de la viande. Cependant, il faut en excepter quelque gibier, que l'on me présenta dans les montagnes bleues, et que l'on venoit de tuer. Il me fallut faire encore cinquante autres milles au-delà de Staunton, avant de retrouver cette même sorte de nourriture. Du porc salé, bouilli avec des feuilles de navets, du lard cuit dans la poêle, du poisson salé, posé sur des herbes chaudes, et accommodé au vinaigre et au lard, font toute la bonne chère, dont on peut se régaler dans les auberges de ce pays. Les habitans ne mangent pas autre chose, au printemps, et l'on m'a assuré que les salaisons forment toute l'année leur principale nourriture.

Un Européen, qui voyage en Amérique, est extrêmement surpris d'y trouver un si grand nombre de gens décorés d'un titre militaire; et son étonnement redouble, lorsqu'il

voit ces mêmes gens, livrés à des occupations, qui paroissent peu compatibles avec leur rang. Rien n'est plus commun que de rencontrer un capitaine, faisant le métier de charretier, un colonel, celui de cocher de place, et un général, celui de marchand de rubans. Mais nulle part, je crois, les militaires de cette sorte, ne sont aussi nombreux, que dans la petite ville de Staunton. A l'exception des gens de loi, et des médecins, il n'y a pas un homme un peu au-dessus du commun, dans cette ville, qui ne soit colonel, major, ou capitaine. En Amérique, tout homme libre, âgé de seize à soixante ans, et dont les occupations ne s'y opposent pas absolument, se fait enrôler dans la milice. Dans la Virginie seule, ce corps se monte à soixante-deux mille hommes, formant quatre divisions, et dix-sept brigades, à chacune desquelles, un général et d'autres officiers d'état-major sont attachés. De plus, dans la plupart des villes, il s'est formé des corps de volontaires, qui ont aussi leurs chefs. A Staunton, il y a deux de ces corps, l'un de cavalerie et l'autre d'artillerie. Ils sont principalement composés d'hommes, qui aiment les armes, et dont la vanité est flattée de faire partie

d'un régiment. La milice ne se rassemble qu'une fois en deux ou trois mois, et comme tout individu doit s'équiper à ses frais, et que l'uniforme n'est pas nécessaire, ce corps a l'air peu militaire. Nombre d'officiers de ces différens corps donnent chaque jour leur démission; et quelque peu de temps qu'un homme ait été capitaine ou colonel, il semble qu'il ait le droit d'en porter le titre le reste de sa vie. Outre tous ces officiers, il y en a encore un grand nombre de l'ancienne armée continentale, qui ne font partie ni de la milice, ni des corps de volontaires.

Winchester est à cent milles au nord de Staunton. C'est, à l'ouest des montagnes bleues, la ville la plus considérable des Etats-Unis. Elle renferme deux mille habitans et trois cent cinquante maisons, toutes simplement bâties. L'on y compte, de plus, quatre églises, construites avec la même simplicité. Les rues de Winchester sont régulières, mais fort étroites. Cette ville n'offre rien de digne d'attention. Il en est de même de toutes les autres petites villes, dont j'ai fait mention, et qui ne contiennent pas plus de soixante et dix maisons, chacune.

CHAPITRE XVIII.

Passage des rivières de Pátowmac et de Shenandoah, à travers les montagnes bleues. — Observations de M. Jefferson à ce sujet. — L'été dans le Maryland. — Arrivée à Philadelphie. — Remarques sur le climat des Etats-Unis. — Etat de la ville de Philadelphie durant les fortes chaleurs de l'été. — Difficulté d'y conserver le lait, le beurre, la viande, le poisson, etc. — Usage de la glace. — Vents. — Le temps en dépend extrêmement en Amérique.

AYANT parcouru, en toutes directions, le pays à l'ouest des montagnes bleues, dans la Virginie, j'arrivai au bord de la Patowmac, à l'endroit où cette rivière passe à travers la chaîne de ces mêmes montagnes. Dans ses notes sur la Virginie, M. Jefferson a représenté ce lieu, comme offrant « les scènes les « plus étonnantes de la nature, et comme « digne de faire passer la mer Atlantique au « voyageur ». Les environs en sont agrestes et romantiques. Après avoir traversé un grand nombre de petits canaux, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, l'on aperçoit l'ouverture du passage. La route changeant de direction, tout-à-coup, fait plusieurs sinuosités sur le flanc d'une montagne escarpée

et couverte de grands arbres, dont les branches s'entrelacet. De l'un des côtés de cette route, l'on voit suspendus des amas de rochers, qui semblent menacer tout voyageur qui passe au-dessous; et de l'autre est un affreux précipice, au fond duquel on entend mugir les eaux, que dérobe l'épaisseur du feuillage. Vers le sommet de la montagne, et à soixante pieds au-dessus du courant, l'on trouve une auberge et plusieurs maisons. C'est du milieu de quelques champs, situés au-delà de ce lieu, que le passage de la rivière paroît avec le plus d'avantage.

La Patowmac s'avance à gauche vers la montagne, en serpentant à travers un pays fertile. A droite coule la Shenandoah. Ces deux rivières, se réunissant au pied de la montagne, roulent leurs eaux à travers la crevasse, au-delà de laquelle elles s'étendent, et occupant un espace d'environ quatre cents verges (1200 pieds), elles courent vers la mer, et se dérobent enfin à la vue, parmi les montagnes adjacentes. Les flancs déchirés de la montagne, du côté de la rivière, au fond de laquelle sont éparses d'énormes roches, qui, visiblement, ont été détachées par quelque grande convulsion de la nature, « sont, »

dit M. Jefferson, « des monumens de la « guerre survenue, en ce lieu, entre les ri- « vières et les montagnes. Au premier aspect « l'on s'imagine que celles-ci furent créées, « avant que celles-là commençassent à cou- « ler; que les eaux de la Patowmac et de la « Shenandoah furent arrêtées, pendant quel- « que temps, par la chaîne des montagnes « bleues, mais que continuant à s'élever, elles « s'ouvrirent enfin l'issue qu'elles ont actuelle- « ment, et séparèrent la montagne depuis le « sommet jusqu'à la base ». Il est certain que si l'on pouvoit rejoindre la chaîne des mon- tagnes bleues, les rivières de Patowmac et de Shenandoah formeroient à l'ouest de cette chaîne, un immense volume d'eau, qui, de- venant toujours plus profond, agiroit con- séquemment avec une force progressive, et mineroit la montagne à l'endroit même où elle est ouverte aujourd'hui, parce que c'est la terre la plus basse, que l'on trouve sur une étendue de pays assez considérable. Il suffira de jeter un coup-d'œil sur la carte pour s'en convaincre. En même temps l'on y verra que toutes les rivières du pays adjacent, dirigent leurs cours vers ce point. Cependant il est impossible de dire avec certitude, si la chaîne

fut originairement entière, ou si les eaux s'y pratiquèrent un passage. Ce qu'il y a d'évident, c'est que les deux côtés de l'ouverture ont été réduits à cet état d'aridité, qu'ils offrent à présent, par l'effet de quelque déluge. En supposant que la Patowmac et la Shenandoah se soient jamais, pendant une inondation, événement très-commun au printemps et en automne, élevées à la même hauteur, que le fit, en 1795, la rivière de James, c'est-à-dire, à quinze pieds au-dessus de leur niveau ordinaire, une telle circonstance auroit pu occasionner une altération très-sensible, à l'extérieur de la crevasse.

Les montagnes bleues de chaque côté de la Patowmac, sont, de la base jusqu'au sommet, formées de grosses roches, déposées dans une terre molle et riche. L'eau entame bientôt cette terre, et conséquemment les roches se détachent. De fortes ondées produisent souvent aussi le même effet. J'en eus la preuve; et certes, je ne l'oublierai jamais. Il avoit excessivement plu, toute la matinée du jour où j'arrivai près de ce passage. La soirée fut très-belle; et desirant examiner la scène, sous tous les points de vue possibles, je traversai la rivière, et j'escaladai, du côté opposé, la mon-

tagne, dans l'endroit le plus escarpé, où nul sentier n'étoit tracé, et au-dessus duquel s'avançoient d'énormes roches. J'étois parvenu à la hauteur d'environ cinquante verges, lorsqu'une large pierre, sur laquelle j'avois un pied et que je croyois parfaitement fixée, manqua tout-à-coup. Dans sa chûte elle en entraîna d'autres, avec un bruit si terrible, que toute la montagne me sembla s'écrouler sur moi, et que je m'attendis à être mis en pièces. Je glissai de la hauteur de vingt pieds; mais heureusement je saisis une branche d'arbre, à laquelle je m'attachai fortement. Des tas de pierres, cependant, continuoient toujours à rouler. Plusieurs fois même, après une ou deux minutes d'interruption, de nouvelles roches se détachoient et tomboient avec violence. Long-temps je demeurai dans cet état. Je craignois que quelque pierre plus forte que toutes les autres, n'entraînât jusqu'à l'arbre que j'embrassois. Ne connoissant point les sentiers de la montagne, il me sembloit que pour descendre je n'avois plus de degrés que les roches qui venoient de tomber, moyen auquel je ne pouvois songer sans terreur. La nuit toutefois s'approchoit. Il devenoit absolument nécessaire de quitter le lieu de ma

retraite; et je gagnai le bas de la montagne, après avoir reçu quelques légères contusions aux hanches et aux coudes. L'on me fit beaucoup de complimens sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à un si grand danger, et l'on me dit qu'à la fonte d'une grande masse de neige, des roches immenses se détachent quelquefois et roulent avec un fracas, qui retentit à plusieurs milles. L'on peut concevoir aisément quelles seroient les suites de la chûte d'un large rocher, miné par les eaux, et placé vers la partie inférieure. Le rocher snpérieur privé de son support, devroit tomber aussi. Celui-ci entraîneroit toutes les pierres auxquelles il serviroit d'appui; et cet ébranlement de la base feroit écrouler ainsi toute la montagne.

Le passage des rivières dans ce lieu, sans doute, est digne d'attention; mais je suis loin de penser avec M. Jefferson, qu'il n'y ait rien de plus étonnant dans la nature, et que l'on doive traverser la mer Atlantique, pour jouir de cet aspect. Je n'ai pas rencontré même une seule personne, qui, après avoir examiné tout l'ensemble de la scène, n'ait différé d'opinion avec lui. Il ne faut pas aller plus loin que le pays de Galles, pour trouver des situations

bien plus surprenantes. Il est vrai que l'on n'y rencontre pas des rivières égales à la Patowmac; mais on en voit plusieurs, jaillir de leur lit pierreux, avec une violence et une impétuosité que n'a ni cette même rivière, ni la Shenandoah. Les rochers, les précipices, les montagnes de la chaîne bleue, ne sont que des diminutifs, comparés à ceux du pays de Galles. En lisant la description de M. Jefferson, il sembleroit qu'il a vu ce tableau, non dans son état actuel, mais à l'instant même où se fit l'irruption, et dans le premier moment de confusion et de bouleversement.

Après avoir passé la Patowmac, je me rendis à Frederic-Town, ville du Maryland, dont il a été fait mention, et de là j'allai à Baltimore. De l'une à l'autre ville, le pays n'est pas aussi riche, qu'à l'ouest de la chaîne des montagnes bleues, mais il est assez bien cultivé. L'on y trouve plusieurs mines de fer et de cuivre. Cependant, l'on n'y a point établi de manufactures pour travailler le second de ces métaux, mais on y fait beaucoup d'ouvrages du premier, qui est d'une qualité extrêmement dure. Il l'est généralement aussi dans le Maryland, dans la Virginie et la Pensylvanie. Les ustensiles que l'on en fait, et tels que

que les pots, les chaudières, quoique coulés plus minces qu'en Angleterre, peuvent être placés sur un chariot, et même jetés au loin, sans courir le risque d'être brisés. Ce sont des nègres, qui font tous les ouvrages de la forge et du fourneau. Leur peau noire, mais sur-tout le degré de chaleur qu'ils soutiennent, les leur rendent bien plus supportables qu'ils ne le seroient pour les blancs. Dans les plus fortes chaleurs de l'été, les nègres ne sont jamais sans feu dans leurs cases.

Les fermes et les plantations, dans le Maryland, varient en étendue, depuis cent jusqu'à mille acres. Dans les parties supérieures de cet état, vers les montagnes, la terre est divisée en petites portions. Le grain est ce que l'on y cultive le plus, et l'on y voit peu d'esclaves. Dans les parties inférieures, et dans le pays que l'on traverse depuis Frederic-Town, jusqu'à Baltimore, les plantations sont très-considérables. Le tabac est l'objet principal de la culture, et les travaux sont presque totalement le partage des nègres. Les propriétaires de vastes plantations, qui résident dans ce pays, vivent à-peu-près comme ceux de la Virginie. Tous ont des intendans et des commandeurs, et

s'occupent très-peu de la direction des travaux. Comme en Virginie, les vêtemens des esclaves, et la plupart des instrumens d'agriculture se font dans chaque habitation. Les quartiers sont placés près du logement du maître, dont la résidence a l'air aussi d'un petit village. Les maisons, pour la plupart, sont construites en bois et peintes en brun. Sur la façade se trouve généralement un long porche, peint en blanc.

De Baltimore je revins à Philadelphie, où j'arrivai le 14 de juin, après une absence de trois mois, pendant lesquels le temps varia, si fréquemment, que jamais il ne fut, quatre jours de suite, le même. Au 14 mars, dans la Pensylvanie, le thermomètre étoit déja à 65°, à midi, quoiqu'une semaine auparavant il ne fût qu'à 14°. Je ne le vis, à la fin du même mois, dans le Maryland, qu'à 50°, à pareille heure. Les soirées étoient froides, et le temps humide et venteux. Dans l'isthme septentrional de la Virginie, deux ou trois jours de suite, pendant la seconde semaine d'avril, le thermomètre s'éleva de 80° à 84°, vers midi; mais le vent changeant, tout-à-coup, le fit redescendre, quelques jours, à 70°. Traversant les parties basses du même

état, je le vis fréquemment ensuite à 80°, pendant le mois d'avril; puis il retomba le premier mai, et ne remonta à ce degré que le 14 du même mois, avant lequel il fit, plusieurs jours assez froid, pour ne pouvoir se passer de feu. La nuit du 9, me trouvant dans le voisinage des montagnes du sud-ouest, la gelée fut si forte qu'elle surprit toutes les cerises, presque tous les blés et les jeunes pousses du maïs. Dans quelques endroits même, et sur une distance de plusieurs milles, les feuilles nouvelles des arbres des forêts furent frisées, et tout le pays offrit exactement le même aspect qu'au mois de novembre. Le lendemain, 10, le thermomètre étoit seulement à 46°, à midi; et cependant, quatre jours après, il étoit remonté à 81°. Pendant tout le reste de ce mois, et celui de juin, jusqu'à mon arrivée à Philadelphie, il varia de 60° à 80°. Le temps fut généralement beau; mais fréquemment, pendant un ou deux jours de suite, l'air fut extrêmement désagréable et froid. Le changement de l'état de l'atmosphère étoit quelquefois très-soudain. Ce fut ce que, le 6 juin, ayant passé la Patowmac, pour me rendre à Frederic Town, j'éprouvai de la manière

S 2

la plus remarquable, et de telle sorte que je n'en avois point vu, et que je n'en vis depuis aucun exemple. Il avoit fait une chaleur étouffante, pendant toute la matinée, le thermomètre étoit à 81°, et le vent sud sud-ouest. Vers une heure de l'après midi, parut un sombre nuage, que sillonnèrent de fréquens éclairs, et d'où partirent plusieurs coups de tonnerre. Un vent effroyable l'accompagnoit, et de grands arbres furent déracinés. Pendant quelques minutes, il tomba de la grêle, dont les grains étoient de trois fois la grosseur d'un pois ordinaire. Vint ensuite un torrent de pluie, qui se précipitoit avec une telle violence, que l'on eût cru recevoir sur la tête toute l'eau d'une fontaine. Précisément avant le coup de vent, j'avois placé, en dehors d'une fenêtre, située au nord, mon thermomètre, qui étoit toujours à 81°; mais au bout de vingt-trois minutes, et lorsque l'ouragan fut passé, je le trouvai retombé à 59°, ce qui fait une différence de 22°. En ce moment, le vent étoit nord-ouest. La soirée fut des plus agréables, et le thermomètre remonta à 65°. Dans la Pensylvanie, on l'a vu varier de 50°, dans l'espace de vingt-six heures.

Le climat varie extrêmement dans les états intermédiaires et septentrionaux. Les saisons correspondantes, d'une année à l'autre, ne se ressemblent jamais. Rarement il se passe un mois sans quelque grande vicissitude, dans l'atmosphère. Le docteur Rittenhouse pendant son séjour en Pensylvanie, observa que toutes les nuits il gela, le long de l'année, excepté pendant le mois de juillet, et que dans ce mois même où la chaleur est la plus forte, il arrivoit quelquefois un jour ou deux d'un froid, qui rendoit le feu très-agréable.

Le climat de l'état de New-York est semblable à celui de Pensylvanie, excepté, cependant, que dans les parties septentrionales de cet état, parties limitrophes du Canada, les hivers sont toujours rigoureux et longs. Le climat du New-Jersey, de l'état de Delaware, et des parties supérieures du Maryland, est le même aussi que celui de la Pensylvanie. Dans les parties inférieures du même état de Maryland, il ne diffère pas essentiellement de celui de la Virginie, à l'est de la chaîne des montagnes bleues, où rarement il arrive que le thermomètre soit à 6° au-dessous de zéro.

Dans la Pensylvanie, le mercure du ther-

mométre de Fahrenheit varie depuis 24° au-dessous de zéro, jusqu'à 105° au-dessus; mais rarement s'arrête-t-il à l'un ou l'autre de ces points extrêmes; et lorsqu'il s'approche de l'un d'eux, c'est plus communément vers celui qui indique la grande chaleur, que vers celui qui indique le grand froid. Durant l'hiver de 1795, et les trois années précédentes, il ne descendit pas plus bas que 10° au-dessous de zéro; et rarement il se passe un été, qu'il ne s'élève à 96°. On cite comme une chose fort extraordinaire, qu'en 1789, le thermomètre ne passa pas 90°.

On ne peut se faire une juste idée des chaleurs accablantes de l'été, en Amérique, sans connoître l'état exact de l'hygromètre, aussi bien que celui de la hauteur du thermomètre. L'humidité de l'air varie infiniment en différentes parties de ce pays, et sur-tout selon les vents. Il est assez surprenant de trouver que l'on puisse supporter, sans inconvénient, un degré de chaleur plus grand, lorsque l'air est sec, que lorsqu'il est moite. Lorsque la sécheresse de cet élément est le plus remarquable, dans la Nouvelle-Angleterre, la chaleur n'est pas plus insupportable, le thermomètre étant à 100°, qu'elle ne l'est dans les

parties inférieures des états méridionaux, où l'air est humide, lorsque le thermomètre est à 90°, en supposant toutefois que le vent souffle du même côté. En parlant de la Virginie j'ai fait remarquer la grande différence qui se trouve entre le climat des montagnes et celui des parties basses de ce pays. Il en est de même dans tous les autres états. Depuis les montagnes de la Nouvelle-Angleterre, le long des différentes chaînes, qui traversent l'état de New-York, le New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, et les états méridionaux jusqu'à l'extrémité de la Georgie, la chaleur n'est jamais étouffante, tandis qu'au nord, aussi loin que la Pensylvanie, et le New-York, la chaleur, dans les parties inférieures, entre les montagnes et l'océan, est fréquemment insupportable.

Dans l'espace de quelques jours, que j'ai passés à Philadelphie, ce mois-ci, le thermomètre s'est élevé plusieurs fois à 86°, et pendant deux ou trois jours, il s'est tenu à 93°. Pendant ces derniers jours, personne ne sortoit sans y être forcé. Ceux qui le pouvoient, ne marchoient qu'à l'ombre d'un parasol. L'on ne portoit que des chapeaux blancs très-légers. Tous les jeunes gens étoient vêtus de redin-

gotes et de pantalons de toile de lin, ou de coton. On eût dit que les rayons du soleil apportoient la mort. Tous les volets de chaque maison étoient fermés dès le matin, de manière à n'admettre que le peu de lumière, dont il étoit impossible de se passer. Plusieurs appartemens étoient tenus dans une telle obscurité, qu'en y entrant, de la rue, on ne pouvoit distinguer personne. Les maisons les mieux montées de la ville, sont extérieurement garnies de jalousies de Venise, disposées de manière à se fermer comme des volets ordinaires, et on laisse ouvertes les portes et les fenêtres, pour admettre l'air. La ville offroit un aspect tout différent après le coucher du soleil. La foule des habitans remplissoit les rues; chacun alloit se promener ou faire des visites. On eût dit que l'on alloit jouir de quelque spectacle des plus curieux; car il n'y avoit pas une rue, pas une allée, où, jusqu'à dix heures du soir, l'on ne vît un grand mouvement. A onze heures, il n'y a peut-être pas de ville plus tranquille, dans le monde, que Philadelphie. On peut alors s'y promener pendant une demi-heure, sans rencontrer personne autre que les gardes. Quelquefois, après un jour extrêmement chaud,

et aussitôt que le soleil est couché, il tombe une forte rosée, qui rend la nuit très-froide. D'autres fois, il n'en tombe point du tout, et l'air conserve toute sa chaleur. Le thermomètre, durant plusieurs jours de suite, n'a jamais été au-dessous de 80°, pendant les vingt-quatre heures de la journée.

L'on ne peut conserver la viande, un seul jour, sans être gâtée, que dans une glacière, ou dans quelque cellier très-froid. Le lait aussi, tourne généralement, une ou deux heures après qu'on l'a tiré. L'on n'apporte le poisson au marché, que couvert de morceaux de glace, et malgré cette précaution, souvent il n'est pas mangeable. Le beurre (que l'on trouve en abondance dans chaque ferme, et que l'on considère comme un des comestibles les plus nécessaires, dans les parties basses de ce pays) est apporté de même. Jamais on ne tue la volaille, que quatre heures avant de la manger; et aussitôt après qu'on a fait écouler tout le sang, on la jette dans l'eau, sans quoi elle se corromproit. Quels que fussent alors les effets de la chaleur, on m'a assuré que si je m'arrêtois à Philadelphie jusqu'à la fin de juillet, ou jusqu'au commencement d'août, je la trouverois toujours plus acca-

blante. Presque tous les autres ports de mer, au sud de cette ville sont, pour la même cause, tout aussi désagréables en été. Baltimore et Norfolk le sont bien plus encore.

Le vent, dans chaque partie de ce pays fait une prodigieuse différence dans la température de l'air. Quand il vient du nord-ouest, la chaleur est bien plus supportable que lorsqu'il souffle de tout autre point, quoique le thermomètre soit à la même hauteur. Ce vent est extraordinairement sec et rend la force à tous les êtres animés. Quoiqu'il soit très-piquant en hiver, je ne pense pas que lorsqu'il règne, on se plaigne autant du froid, que lorsque le nord-est se fait sentir. Quant à moi, je n'ai jamais trouvé l'air si agréable à respirer, que lorsque ce vent souffloit, quelle que fût d'ailleurs la saison. Le nord-est est froid aussi, mais il rend l'air humide et cru. Le sud-est est chaud, mais humide. Il tombe ordinairement de la pluie ou de la neige, lorsque le vent part de quelque point de l'est. Le sud-ouest est sec, comme le nord-ouest; mais ordinairement, il règne par un temps chaud. Lorsque le vent souffle de quelque point du sud, les ouragans, accompagnés d'éclairs, de coups

Weld. D. Mariage Sc.

Ensemble du Saut de la Riviére de Niagara.

de tonnerre, de grêle et de pluie sont fréquens.

Il n'est pas difficile d'indiquer les causes des différens effets des vents en Amérique. Celui du nord-ouest, parcourant des terres, d'une étendue immense, doit nécessairement être sec, et, de plus, venant de régions éternellement couvertes de glaces et de neige, il doit être froid. Le vent du nord-est, traversant un océan glacé, est froid aussi; mais passant ensuite sur une grande étendue de mer, il doit apporter de l'humidité. Tous les vents d'est sont humides et chargés de vapeurs, par la même cause. Les vents du sud, traversant les climats chauds, situés entre les tropiques, doivent être chauds aussi, et le vent du sud-ouest, comme celui du nord-ouest, passant au-dessus d'un grand continent, doit être sec, en même temps. Il n'y en a point, qui le soit autant que celui du nord-ouest. L'on prétend, mais je ne dirai pas avec quel degré de certitude, qu'à l'ouest des monts Alleghany et des monts Apalaches, qui sont sur la même ligne, les vents du sud-ouest sont froids et accompagnés de pluie. Ces grands extrêmes de la chaleur et du froid, remarquables à l'est des montagnes, sont inconnus à l'ouest.

CHAPITRE XIX.

Désagrément de voyager seul en Amérique.—Rencontre de deux Anglais. — Départ pour le Canada. — Description du pays, situé entre Philadelphie et New-York. — Bristol.—Trenton.— Princeton, et son collége. — Brunswick. — Chûte d'eau de la Posaik.—Mines de cuivre. — New-York. — Description de cette ville. — Mœurs et coutumes de ses habitans. — Brusque départ de l'auteur, causé par la fièvre. — Navigation sur la rivière de nord, depuis New-York jusqu'à Albany. — Pointe occidentale. — Montagnes. — Coups de vent que l'on essuye fréquemment en les passant. — Ville d'Albany. — Ses habitans. — Célébration du 4 juillet. — Anniversaire de l'indépendance Américaine.

J'ÉTOIS sur le point de quitter Philadelphie pour me rendre à New-York, et de là continuer ma route vers le Canada, quand le hasard me procura la compagnie de deux jeunes Anglais, chacun desquel se préparoit séparément à entreprendre le même voyage. Un compagnon agréable et sensé, auquel on peut communiquer ses observations, et ses sentimens, dans toutes les occasions, doit être regardé comme une heureuse acquisition, pour toute personne, qui voyage dans une terre étrangère. Si quelqu'un se trouvoit d'opinion contraire, j'oserois affirmer qu'il changeroit bientôt d'avis, pour peu

qu'il voyageât ensuite, dans les Etats-Unis d'Amérique, où il y a peu d'habitans, en raison de l'étendue du pays, où, pour aller d'un lieu à l'autre, il faut nécessairement, pendant plusieurs milles, traverser de sombres forêts, où enfin, même dans les villes, à l'exception de quelques ports sur la mer Altantique, il y a la même identité de mœurs, de coutumes et de conversation parmi les citoyens, et si peu de chose qui intéresse le cœur, ou l'esprit.

Au retour de ma course au-delà des montagnes bleues, j'avois bien résolu de ne jamais voyager seul dans aucune partie de l'Amérique, si je pouvois me procurer un agréable compagnon. Les Anglais, dont j'avois fait rencontre, vénoient tout aussi bien que moi, de parcourir une grande partie des Etats-Unis, et avoient pris la même résolution. En conséquence, nous convînmes de ne pas nous quitter jusqu'au Canada. Nous louâmes une voiture pour nous conduire à New-York; et, le 20 juin, nous sortîmes de la triste ville de Philadelphie.

La route, pendant les vingt premiers milles, s'approche de très-près de la Delawarre, qui souvent s'offre avantageuse-

ment à la vue, à travers des ouvertures dans les bois, dispersés le long de ses rives. L'aspect est sur-tout enchanteur, de Bristol, qui est située sur une partie élevée du bord de cette même rivière, à vingt milles au-dessus de Philadelphie. La Delaware, dont la largeur est là d'environ un mille, serpente majestueusement autour de la pointe sur laquelle la ville est placée, et pendant plusieurs milles, tant au-dessus qu'au-dessous, elle coule doucement, à travers une contrée fertile. En général, elle est couverte de petits sloups et de goëlettes. Vis-à-vis Bristol est située Burlington, l'une des villes les plus grandes du New-Jersey, et qui est bâtie, partie sur une île, partie sur la rive opposée. Elle s'annonce bien, et ajoute considérablement à la beauté du point de vue, dont on jouit à Bristol.

A dix milles plus loin, et vis-à-vis Trenton, villee situé en tête de la partie de la Dalaware, sur laquelle peuvent naviguer des sloups, on traverse cette rivière. Les chûtes, ou les courans, qui empêchent les barques de remonter plus haut, paroissent lorsque l'on passe, mais n'ont rien de pittoresque. La navigation continue au-delà, l'espace de cent

milles, avec de petits bateaux. Trenton est la capitale du New-Jersey, et contient quatre églises et deux cents maisons proprement construites. Les rues en sont très-commodes. La maison de l'état, où le congrès s'assembla quelque temps, pendant la guerre, est un édifice maussade et lourd.

A douze milles de Trenton, se trouve Princeton, assez jolie ville, qui cependant, n'a qu'une longue rue, où l'on compte environ quatre-vingts maisons, elle possède un grand collége, fort renommé dans les états voisins. Les étudians y sont au nombre de soixante et dix. A les voir, et à juger de l'établissement par le cours des études que l'on y fait, on pourroit croire que, comme tous les autres colléges d'Amérique, celui-ci n'est qu'une simple école de langue. On nous montra la bibliothèque, qui est des plus misérables. Elle consiste, en grande partie, en vieux livres de théologie, mal en ordre. Un planétaire, inventé par M. Rittenhouse, dont les compatriotes estiment fort les talens, est placé à l'une des extrémités de l'appartement; mais il est dans le plus mauvais état possible, ainsi que quelques instrumens philosophiques, déposés de même dans un cabinet vitré. A

l'extrémité opposée sont deux petites armoires, qui renferment quelques alligators empaillés, et quelques poissons singuliers, mais très-mal conservés, et dont la peau est déchirée en un nombre infini d'endroits, parce qu'on les a touchés avec trop peu de précaution. C'est là le muséum. Le bâtiment de ce collége est très-simple, et construit en pierres. Il a cent quatre-vingts pieds de long, et quatre étages.

La première ville, que l'on trouve après Princeton est Brunswick, où l'on compte environ deux cents maisons. A deux cents pas au-dessus de cette ville, est un pont de bois, très-commode et très-bien construit, qui traverse la rivière de Raritan. Le milieu de ce pont est réservé pour les voitures, et de chaque côté, il y a un parapet, orné de lampes. Les villes d'Elisabeth et de Newark, que l'on passe ensuite, sont agréables et bien peuplées. Aucune des deux n'est pavée. Les maisons de la seconde sont éparses, ce qui la fait ressembler à un village anglais. On trouve bonne société dans cette ville, qui n'est qu'à huit milles de la première. Dans l'une et dans l'autre, il y a deux belles églises, dont les clochers s'élancent d'une manière

pittoresque

pittoresque au-dessus des arbres des forêts, qui entourent Elisabeth et Newark.

L'état de New-Jersey, mesuré du nord au sud, a environ cent soixante milles de longueur, et varie en largeur, de quarante à quatre-vingts milles. La partie septentrionale est coupée par la chaîne des montagnes bleues, qui traverse la Pensilvanie. De cette même chaîne, et dans la même partie du New-Jersey, partent, en différentes directions, plusieurs autres petites montagnes. La partie méridionale, allant vers la mer, est, au contraire, extrêmement sablonneuse et plate. Pendant plusieurs milles de suite, elle est très-peu cultivée, ou n'est couverte que de pins, ordinairement appelés pins secs. La partie intermédiaire, que l'on traverse, pour aller de Philadelphie à New-York, offre souvent des espaces considérables de bonnes terres. Le sol varie cependant. Il est sablonneux dans quelques endroits, pierreux dans d'autres, et le reste, est une terre brune. Toute cette portion de l'état, qui va jusqu'à Newark est bien cultivée. L'on y rencontre ça et là de bonnes fermes. Il y a néanmoins beaucoup de terres en friche. Au-dessus de Newark, le pays est extrême-

ment plat et marécageux. Entre cette ville et la rivière de Posaik, il y a un marais de plus de vingt milles de long, et qui a deux milles de large, à l'endroit où on le traverse. De grosses souches de bois, placées les unes près des autres forment la route, et de chaque côté, pour la tenir à sec, on a creusé un fossé. Ce fut là que pour la première fois nous rencontrâmes des moustiques. Ces insectes nous incommodèrent extrêmement. Vers la fin de l'été, Philadelphie en est infestée; mais ils n'avoient pas encore paru, lorsque nous en sortîmes. Près du bord de ce marais, coule la Posaik, que l'on traverse sur un pont à-peu-près semblable à celui de New-Brunswick, sur la Raritan. A quinze milles de ce pont, et en remontant, l'on voit une remarquable chûte d'eau. La rivière, un peu au-dessus de cette chûte, a cent vingt pieds de large, et coule assez lentement jusqu'à ce qu'arrivée à quelques perches du bord du précipice, elle se jette, en une seule nappe, sur un rebord de rochers, de près de quatre-vingts pieds de hauteur perpendiculaire. Au-dessous elle court à travers une ouverture formée par d'immenses roches placées de chaque côté, plus élevées que le

point d'où tombe la rivière, et qui semblent n'en avoir fait qu'une seule autrefois.

Dans le voisinage, il y a une belle mine de cuivre. Vainement l'on a fait des efforts réitérés pour l'exploiter. Soit que le prix du travail ait été porté trop haut pour une telle entreprise, soit que les propriétaires aient fait quelque autre faute, ils ont essuyé de considérables pertes. Cette mine fut découverte par quelqu'un, qui passant, sur les trois heures du matin, vit sortir de la terre une flamme bleuâtre, de la grosseur d'un homme, et qui s'évanouit aussitôt. Il enfonça un pieu, dans l'endroit, et quand on fouilla dans la montagne, on trouva de grandes masses de cuivre vierge. On assure que la veine est maintenant plus riche, que lorsqu'on l'ouvrit, pour la première fois.

De la Posaik à la rivière de Nord, le pays est montueux, et stérile; mais lorsque l'on s'approche de celle-ci, la ville de New-York s'offre tout-à-coup, avec son port et sa rade. L'œil peut suivre le cours de cette rivière, qui est très-considérable, jusqu'à la distance de plusieurs milles au-dessus de la ville. Du côté du New-Jersey, les bords en sont très-escarpés et parfaitement boisés. Les arbres ont,

T 2

pour ainsi dire, le pied dans l'eau. De nombreux vaisseaux, voguant de toutes parts, rendent la scène aussi intéressante qu'animée.

New-Yorck est bâtie sur une île de même nom, formée par les rivières de Nord et d'Est, et une crique, oú un goulet, qui les réunit. L'île a quatorze milles de long, et dans plusieurs endroits un mille de large. C'est à l'extrémité méridionale que se trouve la ville, qui s'étend, de l'un à l'autre bord. La rivière de Nord, ou d'Hudson, a près de deux milles de large. Celle d'Est, ou plutôt de Nord-Est, n'a pas tout-à-fait la même largeur. La profondeur de l'eau, de chaque côté de la ville, est suffisante pour de grands vaisseaux marchands. Le quartier principal du commerce est sur la rivière d'Est, où la plupart des navires jettent l'ancre, parce que, pendant l'hiver, elle n'est pas sitôt obstruée par la glace. De ce côté de la ville, les maisons et les magasins sont, autant que possible, construits très-près les uns des autres. Les rues sont incommodes, étroites, très-sales, ainsi que dans la plupart des ports de mer, et conséquemment très-mal-saines, durant l'été. Ce fut dans cette partie de la ville, que la fièvre jaune fit tant de ravages, en 1795; et plu-

sieurs personnes, qui, en 1796, demeurèrent constamment dans ce lieu, furent victimes aussi d'une fièvre, qui, si elle n'étoit pas la fièvre jaune, y ressembloit extrêmement. Les rues, près de la rivière de Nord, sont beaucoup plus aérées : mais la partie la plus agréable de la ville, est près de la batterie, élevée sur la pointe méridionale de l'île, au confluent des deux rivières. Quand New-Yorck étoit au pouvoir des Anglais, cette batterie consistoit en deux autres rangs de canons, les uns au-dessus des autres. Maintenant elle est entièrement nivelée, et fait une charmante promenade, très-fréquentée, et accessible aux brises de mer, qui la rendent très-agréable en été. Elle offre un bel aspect, vue des rades, ainsi que de l'île longue, de l'île de l'état, et de la rive du New-Jersey. A l'instant de la haute marée, la scène est animée par un grand nombre de vaisseaux, qui entrent ou sortent du port. Ceux qui se rendent dans la rivière d'est, passent à quelques pieds des murs de la batterie.

Une belle rue de soixante et dix pieds de large, et appelée *Broad-Way* (large voie), part de cette même batterie, et traverse la ville, au nord. Entre cette rue et la rivière

de Nord, sont plusieurs autres rues, coupées à angles droits, et du milieu desquelles on jouit de la vue de l'eau et des bateaux qui remontent et descendent. La rive opposée paroît aussi avec avantage. Si, de l'autre côté, les rues avoient été conduites jusqu'à la rivière d'Est, l'effet en eût été très-beau; car les maisons de Broad-Way sont construites sur une terre élevée, entre les deux rivières. La salubrité de la ville y eût aussi gagné. Si sur-tout, au lieu d'avoir chargé les bords des rivières, de magasins de bois, irrégulièrement placés, on eût construit, de chaque côté, des quais, sur toute la longueur de la ville, New-Yorck eût été un des plus beaux ports du monde. Tous les ports de mer d'Amérique ont le même défaut; et celui de la ville fédérale n'en sera pas exempt. Il est étonnant que dans le plan de cette ville, on n'ait pas songé à la construction d'un grand quai, qui eût à-la-fois servi à son embellissement et à sa commodité.

Il y a quelques belles maisons particulières, à New-Yorck; et ce sont sur-tout celles de Broad-Way. Les édifices publics n'offrent rien de remarquable. Il n'y a pas moins de vingt-un temples. Les presbytériens en ont quatre;

les épiscopaux anglais, trois; les hollandais réformés, trois; les luthériens et les calvinistes allemands, deux; les quakres, deux; les anabaptistes, deux; les méthodistes, deux; les protestans français, un; les frères moraves, un; les catholiques romains, un, ou une église. Les juifs ont aussi une synagogue.

D'après un état de population, dressé en 1790, le nombre des habitans de New-York fut porté à trente mille cent quarante-huit personnes libres, et deux mille cent quatre-vingts esclaves; mais on croit que la totalité se monte à quarante mille, à présent. Depuis long-temps les habitans se sont fort distingués de ceux des autres villes des Etats-Unis, à l'exception de Charleston, par une politesse supérieure, par leur gaîté, leur hospitalité. Les divertissemens publics consistent en bals, en assemblées où l'on joue, et en représentations théâtrales. L'on a disposé une longue enfilade de salles, pour le premier de ces amusemens. Le théâtre est en bois, et des plus misérables; mais on en construit un autre, qui sera beaucoup trop grand, pour le nombre des spectateurs, si le premier est trop petit.

Desirant de continuer notre voyage, avant

que la saison fût trop avancée, et principalement de quitter New-York, à cause de la fièvre, qui, disoit-on tout bas, faisoit de nouveaux progrès, chaque jour, nous arrêtâmes notre passage pour Albany, dans un des sloups, qui vont continuellement de l'une à l'autre ville, et nous nous embarquâmes, le 2 juillet, à deux heures, après-midi. L'on ne sentoit pas le moindre vent; mais la marée montante nous fit faire deux milles et demi, en une heure. Le ciel fut parfaitement serein, toute la journée. La surface de l'eau étant très-unie, réfléchissoit admirablement l'image des différens objets placés sur la rive, et des nombreux vaisseaux, dispersés à différentes distances, et qui sembloient glisser, comme par l'effet de la magie, car toutes les voiles étoient tombantes et sans mouvement. Le soleil, se couchant, dans tout son éclat, ajoutoit infiniment à la beauté de la scène, et nous faisoit voir, au loin, les flèches de New-York, dorées par ses derniers rayons. Il seroit impossible de décrire tous les superbes points de vue, que l'on découvre en suivant cette belle rivière. Les effets variés, que l'on peut attendre des plus heureuses combinaisons des bois et des eaux, des collines et des vallons,

se réunissoient en ces lieux, dans la plus grande perfection. Quelquefois la rivière a cinq ou six milles de large, d'autres fois elle n'en a que cent verges, et en différentes parties elle est semée d'îles. Dans quelques endroits, tant que la vue peut s'étendre, l'on aperçoit son cours, qui, dans plusieurs autres, se dérobe soudain, entre ses bords élevés. Ici des montagnes couvertes de rochers et d'arbres, semblent sortir de l'eau; là, se présente une belle campagne, cultivée jusqu'à la rive, et sur laquelle on voit plusieurs maisons de ferme. Des villes éloignées embellissent encore le fond d'un si charmant paysage.

Un vent frais, qui se leva, après le coucher du soleil, nous fit faire six ou sept milles, par heure, pendant une grande partie de la nuit; mais il nous fallut jeter l'ancre, dans un endroit où la navigation devient trop difficile, dans l'obscurité. Notre sloup ne portoit guère que cent tonneaux; mais il étoit bien plus commode qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit bâtiment. La cabane étoit aussi large que celle d'un vaisseau marchand fait pour traverser l'océan. Cela étoit dû à la grande largeur de ses solives, largeur qui étoit de vingt-deux pieds et demi, quoique la longueur

du vaisseau ne fût que de vingt-cinq pieds. Tous les sloups, destinés au même commerce, sont construits à-peu-près sur les mêmes dimensions. Courts, larges et plats, ils ne tirent que cinq ou six pieds d'eau, et ne sont calculés que pour faire voile sur une paisible rivière.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous fûmes à l'opposite de la pointe occidentale, bien remarquable pendant la guerre d'Amérique, par la défection du général Arnold, et par la mort de l'infortuné major André, qui en fut la suite. Le fort est situé à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière, et sur le penchant d'une montagne stérile. On ne voyoit là d'autre créature humaine qu'une sentinelle solitaire, se promenant à droite et à gauche, sur des remparts couverts d'une herbe longue. Un jour naissant, mais sombre, et le souvenir du sort du malheureux André, en rendoit l'aspect plus triste encore.

Près de cette même pointe est un autre poste, appelé le fort Putnam, que l'on n'a point entretenu depuis la paix, mais que l'on est sur le point de réparer. En supposant qu'une rupture ait malheureusement lieu entre

la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, l'un et l'autre fort seroient d'une grande importance, car ils forment un des anneaux de cette chaîne de postes, qui s'étend tout le long des eaux navigables, qui séparent de l'état de New-York, les établissemens anglais.

Les montagnes commencent dans le voisinage, et suivent de chaque côté, pendant l'espace de plusieurs milles, le cours de la rivière, qui se resserre considérablement alors. Des coups de vent soudains, venant des montagnes, soufflent quelquefois à travers des passes étroites, avec une telle force, que les vaisseaux perdent fréquemment leurs grands mâts. Le capitaine du sloup, à bord duquel nous étions, nous dit qu'un jour sa grande voile fut mise en pièces, en un instant, et en partie jetée sur la rive. Quand le temps est bas, l'on serre ordinairement les voiles, le long de cette partie de la rivière.

Le 4 juillet, à quatre heures du matin, nous arrivâmes à Albany, lieu de notre destination, et distant de cent soixante milles de New-York.

La ville d'Albany contient environ douze cents maisons, dont le nombre s'accroît tous les jours, sur-tout depuis que New-York

n'est plus le siége du gouvernement de l'état. Dans l'ancienne partie de la ville, les rues sont étroites, et les maisons très-froides. Toutes sont construites dans le vieux goût hollandais. Le bord des toits s'abaisse extrêmement vers la rue, et le haut en est orné de grands coqs de fer, faisant girouette. Dans la ville neuve, les rues sont commodes, bien pavées, bien éclairées pendant la nuit, et l'on y voit de belles maisons. Il y a quatre édifices consacrés au culte, et un hôpital, dans Albany. L'été est très-désagréable, dans cette ville, à cause de sa situation au bord même de la rivière, qui coule très-lentement dans ce lieu, et d'où, vers le soir, s'élèvent des nuages de vapeurs. Immédiatement derrière la ville, on trouve un grand banc de sable, qui empêche la libre circulation de l'air, et réfléchit puissamment les rayons du soleil, qui frappent dessus, dans toute leur force, le long de la journée. Malgré ces inconvéniens l'air de cette ville, passe pour salubre.

Les habitans, il n'y a qu'un petit nombre d'années, étoient tous d'origine hollandaise; mais les étrangers affluent maintenant de tous côtés. Il est peu de places en Amérique,

qui soient plus avantageusement situées pour le commerce que celle-ci. Il a déja été question de celui qu'on y fait. Albany, dans la suite des temps, doit rivaliser New-York sur ce point.

Le jour de notre arrivée étoit l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance américaine, et l'on nous dit que l'on faisoit de grands préparatifs pour le célébrer (1). A midi, un tambour et un trompette annoncèrent le commencement des réjouissances. Nous étant rendus sur une montagne, éloignée d'un quart de mille, nous vîmes sortir de la ville, soixante hommes, les uns fai-

(1) Notre hôte, aussitôt qu'il sut qui nous étions, vint nous prier d'excuser le désordre dans lequel nous trouvions sa maison, parce que c'étoit *l'anniversaire de l'indépendance, ou, comme quelques personnes disent plus convenablement*, ajouta-t-il, *de la repentance américaine*. Nous fûmes fort surpris d'un tel discours. On rencontre un grand nombre d'Américains, il est vrai, qui déclarent très-franchement qu'ils ont été moins tranquilles et moins heureux depuis la révolution, qu'ils ne l'étoient, lorsque leurs états faisoient partie des colonies de la Grande-Bretagne. La plupart des planteurs de la Virginie tiennent particulièrement ce langage. (*Note de l'auteur.*)

sant partie de la milice , les autres volontaires, ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, et ces derniers en habit d'écarlate, mais montés sur des chevaux de toutes grandeurs, et de toutes couleurs. L'on pouvoit compter environ trois cents spectateurs. Quelques salves de canons de trois, et quelques volées de mousqueterie se firent entendre. Cet exercice ne dura pas une heure, et les troupes s'en retournèrent dès qu'il fut fini. A l'arrière-garde marchoient des officiers de milice, en uniforme, mais à l'ombre de leurs parasols, car il faisoit excessivement chaud. Rentrée dans la ville, toute cette troupe se dispersa. Les officiers de la milice et les volontaires dînèrent ensemble. Telles furent toutes les réjouissances de ce jour. On ne donna aucun bal public, aucun divertissement quelconque. Un jour, sans cesse présent à l'esprit des Américains, et qui paroît si glorieux pour leur pays, auroit dû, ce me semble, être célébré plus généralement et avec plus d'éclat. Mais les flegmatiques habitans de cette ville et des environs ne s'occupent simplement que du soin d'amasser de l'argent; et jouissant des avantages réels de la révolution, ils sont très-peu disposés

à perdre leur temps, à ce qu'ils ne regardent que comme de vaines démonstrations de joie.

CHAPITRE XX.

Départ d'Albany. — Difficulté de louer un carrosse. — Arrivée à Cohoz. — Description du saut curieux de la rivière de Mohawk. — Eau dormante. — Saratoga. — Sources minérales que l'on trouve près ce lieu. — Fort Edouard. — Miss M' Crea, tuée par des Indiens. — Fort Anne. — Mauvais état de la route qui mène à ce fort. — Observations sur les bois d'Amérique. — Mauvais chevaux. — Difficulté d'aller plus loin. — Arrivée à Skenesborough. — Moustiques. — Description de l'insecte de cette espèce. — Danger qui en suit quelquefois la piqûre. — Quel en est le remède ?

Nous ne demeurâmes que quelques jours à Albany, puis nous nous rendîmes à Skenesborough, sur le lac Champlain. Ce ne fut pas sans difficulté que nous trouvâmes à louer un carrosse pour ce voyage, et nous fûmes arrêtés par-là, plus long-temps que nous ne l'aurions voulu. Il n'y avoit que deux mauvaises voitures de louage, dans toute la ville. Les voituriers, s'entendant l'un avec l'autre, et jugeant d'ailleurs que nous serions forcés de leur donner le prix, qu'ils exigeoient, refu-

sèrent positivement de nous mener, à moins de soixante et dix dollars, ou quinze guinées. Nous ne voulûmes point accéder à une demande aussi exorbitante, et nous résolûmes d'attendre patiemment quelque commodité, plutôt que de nous soumettre à cette vexation. Au bout de deux jours, un de ces messieurs vint nous dire qu'il nous conduiroit pour moitié du prix, qu'il nous avoit demandé, et nous acceptâmes sa proposition.

Nous partîmes le lendemain, de grand matin, et au bout de deux heures, nous arrivâmes au petit village de Cohoz, près duquel est une remarquable chûte d'eau de la rivière de Mohawk. Cette rivière prend sa source au nord-est du lac Oneida, et après un cours de cent quarante milles, se jette dans la rivière de Nord, ou d'Hudson, à dix milles au-dessus d'Albany. La chûte est à la distance de près de trois milles de l'embouchure de la Mohawk, dont la largeur est à Cohoz, d'environ trois cents verges. Une chaîne de rochers la traverse presque entièrement. L'eau passe au-dessus et tombe de cinquante pieds de hauteur perpendiculaire. La ligne de la chûte, de l'un à l'autre bord de la rivière, est presque droite. L'aspect de cette

Weld D. Mariage Sc.

Chute de la Riviére de Mohawk.

cette chûte varie infiniment, en raison de la différente quantité d'eau. Quand la rivière est à plein bord, elle tombe en une seule nappe, tandis que d'autres fois, la plus grande partie des rochers demeurent à découvert. Tous sont noirâtres; et la terre des deux rives, qui s'élèvent très-haut, est de même couleur. On jouit d'une très-belle vue de cette cataracte, en passant sur un pont, placé à trois quarts de mille au-dessous.

De Cohoz, nous cotoyâmes les bords de la rivière d'Hudson, et nous traversâmes la ville de Sillwater, qui reçoit son nom de l'état presque stagnant de la rivière près de laquelle elle est située. Le soir, nous arrivâmes assez tard à Saratoga, ville distante de trente-cinq milles d'Albany. L'on y compte quarante maisons, mais tellement éparses, qu'elle n'a point l'apparence d'une ville. Les Hollandais réformés ont une église dans ce lieu.

Dans les environs et sur les bords d'un marais sont plusieurs sources minérales très-remarquables. L'une de ces sources, qui se trouve dans le cratère d'un rocher de forme pyramidale, est sur-tout extrêmement curieuse. Ce rocher semble avoir été formé par la pétrification de l'eau. Toutes les autres sources

sont également environnées de pétrifications de même espèce. L'eau de la principale, excepté au commencement de l'été, où elle déborde régulièrement, reste à huit pouces au-dessous du bord du cratère, et forme des bulles, comme si elle bouilloit. Le cratère a neuf pouces de diamètre. Les différentes propriétés de l'eau n'ont point encore été décrites avec exactitude ; mais on dit qu'elle est imprégnée d'un acide fossile, et de quelque substance saline. Elle renferme aussi une grande quantité d'air fixe. L'on fait quelques expériences curieuses dans cette eau.

Si l'on descend des animaux dans le cratère, ils sont immédiatement suffoqués ; mais s'ils n'y demeurent pas long-temps, ils recouvrent la respiration, lorsqu'ils sont au grand air.

Si l'on y descend une chandelle allumée, la flamme s'éteint à l'instant, et sans laisser la plus petite étincelle.

Si l'on remplit une bouteille avec de l'eau de cette source, et si, après l'avoir bien bouchée, on la secoue fortement, alors, ou le bouchon saute, ou la bouteille est brisée. Mais si on laisse cette même eau, dans un vase ouvert, elle s'évente en moins

d'une demi-heure. Elle est d'un goût très-piquant, et agit comme catartique sur les uns, et comme émétique sur les autres.

L'on trouve maintenant, à peine quelques restes des ouvrages, construits à Saratoga, par les Anglais et les Américains durant la guerre. Les tranchées ont été presque toutes nivelées par la charrue. Tout le pays des environs est bien cultivé. Nous traversâmes la rivière d'Hudson, et nous en suivîmes la rive orientale jusqu'au fort Edouard, d'où la route va au nord, et d'où la rivière tourne tout-à-coup à l'ouest.

Le fort Edouard fut démantelé avant la dernière guerre; mais durant cette malheureuse contestation, les deux armées ennemies séjournèrent dans le voisinage. Plusieurs Américains, que nous trouvâmes dans ce lieu, avoient servi comme soldats dans l'armée de leur pays, et nous racontèrent diverses particularités intéressantes, et relatives à différens événemens, arrivés dans les environs. L'hôte d'une taverne, dans laquelle nous nous arrêtâmes, nous fit le récit de toutes les circonstances, qui accompagnèrent la mort de miss M'Crea, et nous montra du doigt, une montagne, non loin

de sa maison, où elle fut massacrée par les Indiens, et où ensuite elle fut inhumée. Cette belle et jeune personne avoit été promise à un officier de l'armée du général Burgoyne. Plusieurs partis ennemis se répandant fréquemment dans le pays qu'elle habitoit, son amant craignit pour sa sûreté, et lui envoya une escorte d'Indiens pour l'amener au camp. Ceux-ci s'étoient presque entièrement acquittés de cette commission, et s'approchoient du camp des Anglais, quand ils rencontrèrent une autre troupe d'Indiens, d'une nation différente, mais qui suivoit l'armée Anglaise. Au bout de quelques minutes, ils se disputèrent l'honneur de conduire la jeune personne. Des paroles ils en vinrent aux coups, et le sang alloit couler, quand un des chefs voulant mettre fin au différend, s'approcha de Miss M'Crea, et lui appliquant un coup de son tomahawk sur la tête, la tua sur-le-champ. L'objet de leur querelle n'existant plus, les Indiens s'en revinrent tranquillement au camp. L'énormité du crime étoit trop forte pour ne pas attirer l'attention publique. Toutes les personnes qui n'avoient pas été témoins de la férocité des Indiens dans des occasions tout aussi révoltantes pour l'hu-

manité, furent indignées. L'on blâma hautement la mauvaise politique qui faisoit employer ces barbares; et peu de temps après, la plupart furent renvoyés de notre armée.

Le fort Edouard est situé près de la rivière. La ville de même nom en est à la distance de cent, ou de deux cents verges, et contient une vingtaine de maisons. Nous avions assez bien marché jusqu'à cette ville; mais de là au fort Anne, démantelé aussi, avant la dernière guerre, la route est détestable, principalement sur une longue chaussée, tracée de l'un à l'autre fort, pour le transport du canon. Le sol étant extrêmement humide et compacte, cette chaussée est formée avec de grands arbres, placés transversalement. Quelques-uns de ces arbres ont été consumés par le temps, ce qui occasionne des espèces de fosses, dans lesquelles les roues du carrosse s'engageoient si fortement, que très-souvent les chevaux seuls ne suffisoient pas pour les en retirer. C'eût été vraiment un supplice que de demeurer dans la voiture, qui n'ayant point de ressorts d'aucune espèce, ne valoit guère mieux qu'un chariot ordinaire. En conséquence, nous descendîmes, nous prîmes nos fusils, et nous nous amusâmes à chasser, en continuant

notre route. Les forêts étoient plus majestueuses dans cette contrée que dans toute autre que nous eussions traversée depuis Philadelphie, ce qui étoit dû , plutôt à la grande hauteur des arbres qu'à leur grosseur, car je n'en vis pas un seul, qui me parût avoir plus de trois pouces de diamètre. La grosseur des arbres, dans les forêts d'Amérique est bien peu proportionnée à leur hauteur. Ce sont des baliveaux en comparaison de ceux de la Grande-Bretagne. L'arbre le plus épais que je vis dans ce pays, étoit un sycomore, qui croissoit sur un sol riche , tout au bord de la Shenandoah , à l'endroit où elle fait sa jonction avec la Patowmac; et le diamètre de cet arbre n'étoit cependant que de quatre pieds quatre pouces. Dans les terres basses du Kentoucky , et dans quelques-unes de celles du territoire occidental, les arbres, dit-on , ont communément de sept à huit pieds de diamètre. Si cela est , ils croissent sans doute, plus éloignés les uns des autres que dans les forêts des Etats intermédiaires, vers la mer Atlantique ; car dans cette dernière partie, les arbres sont si rapprochés, qu'il leur est absolument impossible d'atteindre à une grande hauteur.

Les forêts du pays que nous traversions étoient principalement composées de chênes (1), d'hiccorys (2), d'hemlocks (3), et de hêtres, entremêlés de pins à écorce polie, ou de pins de Weymouth, comme on les appelle dans ce pays, auquel ils semblent particuliers. Un grand nombre de framboises parfumoient ces forêts. On les trouve communément plus au nord. Dans le Canada, elles abondent par-tout.

Au-delà du fort Anne, situé à la distance de huit milles du fort Edouard, la route étant

(1) Il y a plus de vingt espèces de chênes en Amérique. (*Note de l'auteur.*)

(2) Le hemlock croît dans toute l'Amérique septentrionale. Il est très-gros, et ses feuilles, toujours vertes, ressemblent assez à celles de l'if. Il n'est d'aucune utilité, son bois étant d'un grain très-grossier, et se trouvant rempli de crevasses. (*Note du traducteur.*)

(3) Le hiccory est une sorte de noyer et porte des fruits semblables à ceux de cet arbre. Il y en a de plusieurs espèces, mais qui ne sont distinguées que par la couleur de leur bois. Ce bois étant très-dur, on s'en sert généralement pour des manches de haches, etc., il est aussi très-bon à brûler, et lorsqu'il est enflammé, il en découle, quoiqu'en petite quantité, une liqueur aussi épaisse et aussi sucrée qu'un sirop, mais moins agréable que celle de l'érable. (*Note du traducteur.*)

meilleure, nous remontâmes encore une fois dans nôtre voiture; mais nos malheureux chevaux, extrêmement harrassés, n'avançoient plus qu'avec peine. Notre cocher crioit, juroit, frappoit du pied. A force d'en avoir fait usage, il avoit mis son fouet en pièces, et les pauvres bêtes ne le sentant plus, sembloient déterminées à ne pas aller plus loin. Dans cette situation, nous ne pûmes nous empêcher de plaisanter notre homme, sur la bonté de son attelage, qu'avant de partir, il nous avoit extrêmement vanté, et il fut très-sensible à nos railleries. De plus, ayant fait tout-à-coup mention de la somme que nous avions donnée pour le louage de la voiture, le malheureux ne put se contraindre, et fit éclater toute sa fureur. Nous comprîmes qu'il étoit propriétaire des deux chevaux, et que, tant pour leur loyer que pour conduire la voiture, il devoit recevoir la moitié de la somme que nous aurions payée; mais que le voiturier avec lequel nous avions fait marché à Albany, ne lui avoit remis que dix dollars, l'assurant que c'étoit vraiment la part qui lui revenoit, quoiqu'il s'en manquât sept dollars et demi. Ainsi trompé, il jura qu'il se vengeroit à son retour. Cependant les chevaux ne vouloient plus aller,

et il falloit avoir recours à quelque expédient, si nous n'avions pas envie de passer la nuit dans le bois. Nous dîmes donc à notre voiturier de monter en postillon, tandis qu'un de nos gens feroit l'office de cocher. Ce n'étoit pas sérieusement que nous lui faisions cette proposition. Comment penser qu'un homme très-maigre, haut de six pieds, et seulement vêtu d'une mauvaise paire de culottes de Nankin, enfourcheroit un cheval aussi maigre, et couvert d'une sueur abondante, que l'intensité de la chaleur et la fatigue de l'animal avoient nécessairement excitée? Aussi ennuyé de nos plaisanteries que nous de sa voiture, et d'ailleurs ne songeant qu'aux moyens de se débarrasser promptement de nous, il accepta la proposition. Ayant coupé une baguette, il sauta sur son cheval. Nous avançâmes de la sorte; mais notre gigantesque postillon se retournoit souvent, pour se plaindre du choix qu'il avoit fait. Tout autant de fois, nous lui représentions la nécessité de sortir des bois, et il n'avoit rien à répondre. A notre grand contentement, nous gagnâmes, à la fin, la petite ville de Skenesborough. Tous ceux qui nous virent arriver ne purent s'empêcher de rire du désordre extrême de tout notre équi-

page. Nous ne fûmes pas moins de cinq heures, pour faire les douze derniers milles.

Skenesborough se trouve au-dessus du confluent de la Wood-Crique (Crique du Bois) avec la rivière de Sud, ainsi qu'elle est nommée sur les meilleures cartes, mais que les habitans des environs, regardent comme une partie du lac Champlain. Il n'y a que douze maisons dans cette ville; mais si jamais la navigation de la Wood-Crique est ouverte de manière à joindre ce même lac à la rivière de Nord, elle peut devenir une ville de commerce considérable, toutes les différentes productions des bords du lac, devant être portées dans ce lieu, comme formant un entrepôt pour les marchés de New-York et d'Albany. Elle en fait un déja, entre la même ville de New-York et le Canada, qui envoie ses fourrures, et reçoit en retour des marchandises des Indes, et divers autres objets de fabrique. Le lac Champlain offre une communication très-prompte entre New-York et le pays, qui borde le fleuve Saint-Laurent. Les Indiens appellent emphatiquement, ce lac, Caniad-Eri-Guarunte, l'embouchure, ou la porte du pays.

Skenesborough est horriblement infestée

de moustiques. La première nuit que nous couchâmes dans cette ville, nous fûmes tellement incommodés de leurs piqûres, que le lendemain matin, nous eûmes le visage et les mains couverts de larges pustules, comme si nous avions la petite vérole. Avant que nous entrassions au lit, les gens de la maison avoient cependant, pris toutes les précautions possibles pour chasser ces insectes. Ils avoient fait des fumigations de bois vert, et mis aux croisées, des treillis de gaze. La seconde nuit, quoiqu'à la suite d'une pareille fumigation, nous eussions écrasé une douzaine de ces insectes sur les murs, nous fûmes néanmoins tout aussi tourmentés que la nuit précédente. C'étoient les plus gros que j'eusse vus, et leur piqûre étoit des plus venimeuses. Le général Washington m'a assuré que jamais les moustiques ne l'ont autant tourmenté qu'à Skenesborough, où ils se faisoient sentir à travers les bottes du cuir le plus épais. La situation de cette ville, au bord d'une pièce d'eau, presque stagnante, et ombragée d'arbres touffus, est cause de cette incommodité. Le moustique est de la même espèce que le cousin ordinaire d'Angleterre, auquel il ressemble extrêmement pour la grosseur et pour

la forme. Comme celui-ci, il dépose ses œufs sur la surface de l'eau, où la chaleur du soleil les fait éclore, en quelques jours, à moins que l'eau étant agitée ne les submerge. L'œuf devient d'abord un vercoquin, qui se change en une chrysalide, puis en un moustique. Ce dernier changement a lieu même sur l'eau. Si, à l'instant où pour la première fois, l'insecte étend ses aîles, elle n'est pas tranquille, et si l'air n'est pas calme, l'animal périt inévitablement. C'est pourquoi dans les parties du lac, qui sont le plus découvertes, l'eau étant souvent agitée, l'on n'y connoît point de moustiques. L'on n'en voit point, non plus, auprès d'une rivière considérable et rapide, dont les bords sont élevés et secs. Mais dans le voisinage des marais, des terres basses et des eaux dormantes, ils se trouvent toujours en grand nombre. Les moustiques paroissent sur-tout friands de sucer le sang plus frais des Européens, qui en souffrent bien plus la première année de leur arrivée, que par la suite. Les habitans semblent faire peu d'attention à leurs piqûres. Par-tout où ces insectes font pénétrer leur dard, il s'élève ordinairement une petite tumeur, ou pustule, occasionnée, à ce que l'on croit, par la fermen-

tation, que communique une petite quantité de liqueur, que l'animal répand dans la blessure, et qui, probablement, rend le sang plus fluide. L'alkali volatil appaise le plus efficacement la désagréable démangeaison que cause cette piqûre. Si après avoir légérement enlevé la peau, l'on baigne d'eau fraîche, la partie nouvellement piquée, l'on en reçoit beaucoup de soulagement; mais si le venin a séjourné, quelque temps, l'écorchure augmente la cuisson, et peut devenir très-dangereuse. Il y a plusieurs exemples de personnes qui ont été alitées, pendant des mois entiers, et qui ont failli perdre un membre pour avoir imprudemment gratté une partie piquée depuis long-temps. Un des moyens de guérison consiste à ouvrir, le second jour, les pustules avec une lancette, pour en faire sortir avec soin, la matière et le sang.

FIN DU TOME PREMIER.

